A xxxiii v
38856/B
By Normant

Barnard
23/III/14
Bk

EXPOSITION
DE
LA DOCTRINE
PHYSIONOMIQUE
DE GALL.

De l'Imprimerie de Ch. Fr. Cramer, rue des Bons-Enfans, n°. 12.

EXPOSITION

DE

LA DOCTRINE

PHYSIONOMIQUE

DU

DOCTEUR GALL,

OU NOUVELLE THÉORIE

DU CERVEAU,

CONSIDÉRÉ COMME LE SIÈGE DES FACULTÉS INTELLECTUELLES ET MORALES.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas !
VIRG.

A PARIS,

Chez HENRICHS, Libraire, rue de la Loi, n°. 1231.
(Ancienne Librairie de Du Pont.)

AN XII.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL

TABLE
DES MATIÈRES.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE. page I.

EXPOSITION DE LA DOCTRINE PHYSIONOMIQUE DE GALL.

INTRODUCTION. p. 21.

PREMIÈRE PARTIE.

Des organes intérieurs de toutes nos facultés et des signes extérieurs auxquels on peut les reconnaître.

CHAP. Ier. A chaque faculté de l'esprit et à chaque inclination du cœur répond un organe spécial par lequel chacune d'elles agit; par lequel chacune d'elles se manifeste. p. 31.

CHAP. II. Les dispositions de l'esprit et du cœur dépendent du cerveau. p. 33.

CHAP. III. Les capacités et les inclinations sont innées comme leurs organes, et par conséquent elles ne sont pas le résultat de l'éducation. p. 35.

CHAP. IV. Les capacités sont essentiellement différentes et indépendantes des inclinations; de même les capacités entr'elles, les inclinations entr'elles sont indépendantes : les unes et les autres ont leurs organes dans des parties distinctes et différentes du cerveau. p. 45.

CHAP. V. Le cerveau doit être considéré comme la réunion des organes des capacités et des inclinations; et comme les organes sont innés, la confor-

mation du cerveau est originairement déterminée. p. 53.

CHAP. VI. La force d'une disposition est en rapport constant avec le développement de l'organe qui lui sert de base. p. 57.

CHAP. VII. Le cerveau imprime sa force à la surface intérieure du crâne; ainsi, tant que la surface extérieure est semblable à l'intérieure, on peut juger de la forme du cerveau par la conformation du crâne. p. 60.

CHAP. VIII. Moyens de découvrir les organes des capacités et des inclinations. p. 67.

SECONDE PARTIE.

De la détermination des organes, d'après le développement progressif de la matière animale. p. 79.

Organe de la force vitale. p. 82.

Organe du penchant à la copulation. p. 84.

Note, n°. 11, sur cet organe. p. 162.

—— de la volupté, de la lubricité et de la fureur des Nymphes. p. 86.

Note, n°. 12, sur ces inclinations. p. 164.

L'absence de cet organe produit l'impuissance. p. 87.

Note, n°. 13, sur l'impuissance. p. 166.

Organes intérieurs des cinq sens. p. 94.

Organes du desir, de la jalousie, de l'envie, etc. p. 95.

Organe du penchant à la conservation de la vie. *ibid.*

Organe de la sensibilité physique. p. 96.

Note, n°. 22, sur cet organe. p. 230.

Organe du courage. p. 99.
Note, n°. 23, sur cet organe. p. 232.
Organe de l'attachement amical, sociabilité, fidélité et amour pur. p. 101.
Organe de l'amour paternel et filial. p. 102.
Organe de la ruse. p. 103.
De la Coquetterie. p. 104.
Note, n°. 24, sur cette inclination. p. 236.
Du Vol. p. 106.
Organe de la circonspection. p. 106.
Organes des mémoires. p. 108.
Mémoire des choses ou des idées. *ibid.*
Mémoire locale. p. 109.
Mémoire des mots et des noms, mémoire nominale. p. 110.
Mémoire des langues. p. 111.
Mémoire des nombres. *ibid.*
Note, n°. 25, sur cet organe. p. 238.
Mémoire des physionomies. p. 112.
Mémoire des tons. p. 113.
Organe de la peinture. p. 114.
Organe des arts mécaniques. p. 116.
Organe de l'observation. p. 117.
Note, n°. 26, sur cet organe. p. 240.
Organe de l'esprit. p. 120.
Esprit pénétrant. *ibid.*
Esprit profond. p. 121.
Witz. p. 122.
Organe de la bonté. p. 125.
Organe de la libéralité. p. 127.

Organes de l'imagination. p. 129.
Imagination. *ibid.*
Religiosophie. p. 130.
Fanatisme. p. 132.
Athéisme. p. 133.
Faculte représentative. p. 134.
Organe de la fermeté et de la persévérance. p. 135.
Organe de l'ambition, de la hauteur, de l'orgueil, etc. p. 137.
Vanité. p. 140.
Organe de l'amour du vrai. p. 141.
Organe du meurtre. p. 142.
Note, n°. 27, sur cet organe, concernant Charette. p. 242.
Conclusion. p. 144.
Note, n°. 28, sur cette conclusion, relative à l'organe de la génération. p. 249.
Note, n°. 10, sur le polype. p. 160.
—— n°. 14, sur les facultés des animaux. p. 168.
—— n°. 15, sur les loups. p. 177.
—— n°. 16, sur les renards. p. 184.
—— n°. 17, sur les chiens. p. 189.
—— n°. 18, sur les abeilles. p. 194.
—— n°. 19, sur le langage des bêtes. p. 208.
—— n°. 20, sur l'orang-outang. p. 215.
—— n°. 21, conclusion ou comparaison entre l'homme et les animaux. p. 218.
Explication des chiffres et autres signes de la planche. p. 254.

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

POPE dit : *l'étude la plus propre à l'homme, est l'homme même* (1). En effet, ce qu'il nous importe le plus de connaître, c'est l'homme, non cet être primitif tel qu'on nous le représente dans l'état de nature, errant dans les bois, privé des arts consolateurs, et réduit aux connaissances absolument nécessaires à la conservation de sa vie; mais l'homme façonné au joug social, éclairé par le flambeau des sciences, et jouet de toutes les passions, que l'amour, l'avarice, l'ambition, allument dans son cœur; en

(1) The proper study of mankind is man.

un mot, l'homme constamment placé au milieu de ses semblables qu'il n'aime qu'autant qu'il voit en eux des moyens ou des instrumens de bonheur, et dont il devient l'ennemi, sitôt qu'ils se présentent comme obstacles. C'est ainsi que la société lui donne occasion de développer toutes ses facultés, et de se créer cette foule de besoins et de rapports d'où naissent tous les vices et toutes les vertus, et qui en font ou le plus heureux des êtres, ou la plus malheureuse de toutes les créatures. Rien n'est donc plus utile aux progrès de nos connaissances, que d'étudier et d'analyser l'homme en société.

Cette étude immense demande de longues années ; mais la vie est si courte, et nous en sacrifions une si grande partie à satisfaire une multitude de besoins factices, qu'il nous reste à peine le tems d'envisager l'espèce humaine sous quelques-uns

de ses rapports. Entraîné par les erreurs et les préjugés de son enfance, de son siècle, du petit cercle qui l'entoure, l'homme apprend peu, et croit beaucoup sans examen. Cependant l'âge s'avance, les idées les plus fausses prennent racine, l'amour-propre les défend, l'habitude les confond avec les lois de la nature, et la vieillesse, qui pense que vivre c'est acquérir de l'expérience, prétend inculquer à la jeunesse, les opinions dont on l'a nourrie; ainsi les erreurs se propagent avec le tems qui devrait les détruire.

Si quelques hommes, doués d'un génie supérieur, dont la vie fut consacrée à l'étude des mœurs et des institutions humaines, viennent annoncer quelques-unes de ces vérités importantes qui doivent concourir au bonheur des nations, aussitôt l'orgueil se révolte contre des principes qui le blessent, l'égoïsme crie à la

nouveauté, les factions se liguent, les ambitieux se font l'âme ou les chefs des partis, l'étranger sème l'or et la discorde, la guerre éclate, et avec elle s'allume le feu des passions; le fer s'oppose au fer ; le crime appelle le crime ; d'immenses contrées sont en proie à toutes les horreurs des dissentions civiles; et dans ces jours de crise et de désolation ; les peuples, frappés de stupeur, sont immolés, comme des troupeaux de victimes, à la haîne des factieux.

Ces maux, toujours trop peu prévus dans les premières effervescences des révolutions, détruisent toutes les idées généreuses, absorbent toutes les réflexions, et fortement occupés du présent, sans consulter le passé, sans préjuger l'avenir, ceux qui s'emparent des évènemens, s'efforcent de replonger les nations dans l'ignorance, dont il faudra qu'elles ressortent encore un jour. Alors, des hom-

mes saisis d'épouvante, et par conséquent privés de jugement, s'écrient, avec le ton du fanatisme, qu'il est des erreurs utiles, des abus respectables, des préjugés nécessaires, comme si le simple énoncé de ces propositions ne suffisait pas pour en démontrer l'absurdité; mais le souvenir récent des malheurs passés, cette lassitude qui suit les convulsions des corps politiques, l'incertitude, la crainte remplaçant la persuasion, soumettent les hommes fatigués qui embrassent l'ombre du repos, comme le voyageur épuisé s'endort au milieu de sa course, en s'abandonnant à la foi du premier passant qui voudra disposer de son sort.

Tel est le tableau des révolutions de tous les peuples, tels sont les affligeans résultats des passions et de l'impéritie, injustement attribués à la propagation des grandes vérités politiques et philosophiques; car, si

nous cherchons la cause des maux dont nous gémissons, c'est toujours avec cet orgueil qui se croit victime, sans être coupable; malheureux, sans être inepte; déplorable aveuglement qui arrache l'homme au bonheur, arrête le perfectionnement de la société, détruit les effets bienfaisans des beaux arts et des sciences morales et physiques.

N'est-il donc aucun remède à ces calamités renouvelées à toutes les époques où l'esprit humain cherche à franchir les barrières que posèrent vainement les races antérieures? Et s'il semble autant impossible de fixer les lumières des siècles futurs dans les bornes des siècles passés, que d'arrêter les révolutions de la nature, quelle science sublime pourra du moins nous servir à les diriger, à les faire tourner au bien-être de tous? C'est la connaissance de l'homme, de son organisation, de sa sociabilité.

Nous n'en pouvons plus douter, ce sont les sources où il faut puiser les lois qui gouvernent l'individu comme l'espèce, et qui nous donnent l'histoire de ses idées ainsi que celle de ses passions, aussi variées les unes et les autres, qu'il existe d'hommes sur la terre.

Un petit nombre de philosophes analysent l'homme intellectuel, les physiologistes décomposent son organisation physique et animée, les moralistes l'observent agissant dans la société, et tâchent d'indiquer les causes accidentelles de la diversité de ses actions; mais ces trois études différentes n'offriraient point un ensemble satisfaisant, si des hommes observateurs, versés tout à la fois dans ces trois parties, que l'on peut justement regarder comme une même science, ne nous les présentaient simultanément et coordonnées dans leur système, comme elles le sont

dans la nature. Il est facile de s'en convaincre.

Nous avons la faculté de recevoir des sensations, de démêler, en les réitérant, les sensations simples d'avec les sensations composées; nous acquérons bientôt celle de passer successivement des unes aux autres, et d'apprendre ainsi à étendre ou restreindre, à composer ou généraliser nos idées.

Nous avons également la faculté de retenir les sensations, de les rappeler, de les comparer, de saisir leurs rapports, et nous acquérons encore celle d'attacher aux sensations reçues des signes artificiels, qui en facilitent le retour et les combinaisons.

Nos sensations ne dépendent pas de nous; elles sont l'effet de l'action des objets extérieurs sur nos sens; elles sont accompagnées du plaisir ou de la douleur, les deux mobiles de tou-

tes nos actions : éviter l'une et rechercher l'autre, voilà l'occupation de notre vie.

Maintenant, si l'on se borne à remonter à ces faits premiers et généraux, à observer les lois constantes que présente le développement de ces facultés dans ce qu'il a de commun à toute l'espèce humaine, on aura l'histoire de la génération des idées, nommée Idéologie ; mais on s'apercevra bientôt qu'elle est insuffisante pour la *science de l'homme*, si l'on considère ce même développement de nos facultés dans les individus, soit qu'on les observe à des époques successives, soit qu'on les étudie dans un même tems et dans un même lieu ; car, si la manière d'acquérir des idées est la même pour tous, les effets des mêmes sensations (les idées) sont cependant beaucoup plus nombreux que leurs causes, puisqu'ils se multiplient en raison

et du nombre des individus et des circonstances accidentelles qui peuvent les modifier. On sera donc obligé de recourir à l'influence de l'organisation, si variée dans tous les êtres, pour expliquer des effets si différens de causes qui paraissent semblables.

Et comme les habitudes font, en quelque sorte, une seconde organisation d'abord factice, et qui devient naturelle avec le tems, il faudra donc encore observer et déterminer leur influence sur nos idées.

Ainsi l'Idéologie nous enseigne l'intellectuel de l'homme ; de là toutes les sciences abstraites.

L'Anatomie et la Physiologie, en nous révélant les secrets de l'organisation humaine, nous font démêler l'influence de nos penchans et de nos passions sur l'entendement, et nous conduisent à l'étude de la médecine, de l'histoire naturelle et de

tous les jeux du phénomène de la vie.

Enfin, les habitudes qui naissent de l'éducation, de la morale, des lois civiles, politiques et religieuses, de la différence des climats, de celle des âges et des sexes, de l'état de santé ou de maladie, de la nature des alimens et de l'emploi des forces du corps et de l'esprit, venant encore modifier les facultés intellectuelles et physiques; nos idées, nos jugemens, nos actions ne seront donc que le résultat de trois causes qui se subdivisent à l'infini, et forment l'ensemble de toutes nos connaissances.

Quel vaste champ vient s'offrir à l'esprit humain, quelle immense carrière pour l'observateur; mais, surtout, que d'actions de graces n'avons-nous pas à rendre à ces bienfaiteurs éternels de l'humanité, qui saisirent et rapprochèrent ainsi tous les an-

neaux de la chaîne de nos connaissances, et que d'encouragemens l'homme, ami de ses semblables, ne doit-il pas à ceux qui consacrent leurs veilles à perfectionner et universaliser, si je puis m'exprimer ainsi, les précieuses découvertes du génie! Il est, à la vérité, bien difficile de marcher sur les traces de ces philosophes, car *les sciences*, a dit Condillac, *sont de grandes et belles routes que la nature avait ouvertes et tracées, et dont les hommes ont fermé l'entrée; ils y ont mis, mal-adroitement, des broussailles et des obstacles de toute espèce; ils y ont même creusé des précipices; en sorte qu'aujourd'hui toute la difficulté est dans les premiers pas.* Il faut donc avoir le courage de combattre les préjugés que l'ignorance et l'ambition s'efforcent d'accréditer encore, et ne penser que d'après soi; examiner les choses, en elles-mêmes, pour se faire le juge et non l'esclave

des opinions d'autrui ; réduire la vérité à ses plus simples élémens, afin de reconnaître quels sont les moyens que l'homme reçut pour acquérir des idées ; et après s'être convaincu qu'il n'y a d'inné en nous que la faculté de sentir que nous apportons en naissant, savoir observer, avec ce seul instrument, le petit nombre de faits que présente la nature, sans lui prêter les mensonges de notre fertile imagination.

C'est ainsi que toutes les connaissances se lient, s'enchaînent, se soutiennent et se développent mutuellement ; qu'elles sont toutes nécessaires au bonheur des hommes, et qu'elles concourent au perfectionnement de la société. L'idée qu'on attribue à quelques anciens, d'avoir voulu réduire l'esprit humain à la seule étude de la morale, en dédaignant l'astronomie, la géométrie, enfin, l'observation de tous les phénomènes de la nature, est aussi

funeste et ridicule que celle de vouloir aujourd'hui que les hommes, uniquement occupés des sciences exactes, renoncent aux sciences morales. On impute mal-à-propos la première à Socrate, mais on peut justement accuser son disciple Critias, l'un des trente tyrans que la jalouse Lacédémone mit à la tête du gouvernement d'Athènes, d'avoir osé fermer les écoles de la philosophie, et proscrire jusqu'au nom de philosophe, comme un des plus sûrs moyens d'appesantir le joug de sa patrie. Les hommes qui régissent aujourd'hui les Etats, sont trop éclairés, et leur politique est trop sage, pour qu'ils conçoivent l'idée d'arrêter les progrès d'une nation, au milieu des lumières qui jaillissent de tous les points du monde civilisé; ce qui ne ferait, d'ailleurs, qu'exciter la curiosité, qui s'accroît par la résistance, et produire l'étincelle qui naît du froissement d'élémens opposés.

Le systême du docteur Gall, médecin allemand, que je viens aujourd'hui faire connaître à mes concitoyens, appartient à la seconde partie de ce tableau; c'est une nouvelle théorie de l'organisation de l'homme, du moins d'une de ses parties, la plus noble et la plus essentielle, celle du cerveau, considérée sous les rapports physiologique et pathologique dans l'état de santé ou de maladie. Ce systême, connu dans toute l'Allemagne et en Angleterre, compte autant de partisans que d'antagonistes. Déja nombre d'auteurs ont écrit en sa faveur, et les persécutions du cabinet de Vienne, dirigées contre Gall, ont sans doute encouragé les savans à soutenir un homme, qui consacrait son tems et sa fortune (1) à des ex-

(1) Gall a fait une dépense d'environ sept mille florins, pour former sa collection de crânes naturels, de têtes de plâtre et de cer-

périences comparatives sur les hommes et les animaux, pour trouver la solution de ce problême qui occupa tant de médecins philosophes : *déterminer quelles sont les parties du cerveau qui correspondent à chacune de nos facultés.*

Steno, et l'Académie de Dijon, avaient déja fait, sur cet objet, des tentatives inutiles. Arnemann mutila des animaux vivans, pour atteindre ce but, et Winslow crut pouvoir indiquer d'autres moyens d'y parvenir. Vanswieten témoigne le même desir, tom. II, pag. 454. *Quis auderet*

---

veaux en cire, tant d'hommes que de bêtes ; et il s'est, de plus, mis en avance d'au delà de quinze mille florins, pour l'impression de sa doctrine, des planches, etc.

Un homme qui a passé vingt ans de sa vie à faire des recherches, et qui y a employé plus de cinquante mille livres tournois, mérite bien qu'on veuille l'écouter.

determinare

determinare loca cerebri unde singuli nervi, sensibus externis inservientes, primam suam originem ducunt? Quis memoriæ et rationis sedem in hoc mirabili et intricatissimo organo determinare poterit.

Le docteur part d'un principe, généralement admis depuis des siècles : le cerveau est le siége de toutes les opérations de l'âme. En effet, des expériences, constantes et fondées, nous prouvent que le cerveau est l'organe de la pensée; que les animaux qui n'ont point de cervelle, comme le polype, et les hommes qui naissent sans cerveau, ne manifestent aucune faculté intellectuelle; que les fonctions de l'âme sont suspendues dès qu'il est troublé, et qu'elles cessent sitôt que la tête est séparée du tronc; que les lésions, les inflammations de cet organe, produisent le délire, l'égarement, l'imbécillité et la cessation d'une partie ou de

la totalité des facultés ; que des têtes trop petites, ou comprimées, ou déformées par quelques forces étrangères, placent l'homme au dessous de la brute; mais le docteur Gall ne se borne pas seulement à l'observation de ces phénomènes; car il prétend avoir rempli le vœu de Vanswieten.

Après avoir remarqué que les facultés de l'âme sont différentes et indépendantes entr'elles, il en conclut que le cerveau ne peut être regardé comme un seul organe; mais que sa masse est la réunion d'autant d'organes cérébraux, qu'il existe de facultés morales différentes et indépendantes, et il prétend, enfin, assigner, dans le cerveau, la position de chacun de ces organes.

Je laisse, à mes maîtres, l'examen critique de cette théorie, et surtout de son application ; il ne m'appartient pas, sous beaucoup de rapports, d'anticiper sur le jugement qu'ils en

porteront (*) ; mais j'ai cru que les études et les expériences d'un homme qui jouit d'une grande réputation, dans une partie de l'Europe, comme excellent médecin et profond penseur, étaient dignes de fixer leur attention ; et lors même que le docteur, par un effet trop commun de l'esprit de système, eût été conduit à regarder de fausses applications comme des conséquences nécessaires d'un principe vrai, il serait encore utile de les connaître et de les apprécier. Les erreurs connues, deviennent, pour l'observateur judicieux, ce que sont les écueils signalés pour le pilote habile.

Je me suis servi, pour composer cet ouvrage, de divers écrits allemands, notamment de *l'Exposition de la doctrine de Gall*, par le docteur *Froriep*, professeur de médecine

(*) *Non nostrum tantas componere lites.*

à Iéna, troisième édition ; de la *Dissertation critique* du docteur *Walter* ; d'un manuscrit de *Gall* même, etc. ; de quelques expériences faites à Paris avec des disciples de ce dernier, et des discussions auxquelles elles ont donné lieu.

Mon but, en le publiant, est de mettre mes concitoyens à portée de juger une nouvelle théorie du cerveau, qui deviendra, peut-être un jour, une source féconde de bienfaits par les idées qu'elle fera naître sur la manière de traiter certaines maladies de cette partie essentielle du corps humain.

EXPOSITION

DE

LA DOCTRINE PHYSIONOMIQUE

DE GALL.

INTRODUCTION.

MONTRER dans l'organisation du cerveau les causes des penchans du cœur, (*animi propensiones*) et des facultés de l'esprit, ainsi que celles de leurs variétés infinies, et les reconnaître par la seule inspection des formes extérieures de la tête, voilà l'objet aussi curieux qu'intéressant de la doctrine du docteur Gall.

Ce célèbre médecin, généralement estimé à Vienne, sa patrie, et regardé par les philosophes, comme un observateur éclairé, est connu depuis longtems par un excellent ouvrage (*) sur son art, dans lequel on aper-

(*) Philosophisch-medizinische Untersuchungen

çoit déja quelques traces de ses recherches sur les fonctions du cerveau.

Mais ce ne fut que sur la fin du siècle dernier, qu'après avoir multiplié ses observations et rassemblé tous ses matériaux, il publia une théorie du cerveau, dont l'idée parut ingénieuse.

Il en faisait des lectures publiques depuis plusieurs, années, lorsque, au mois de décembre, 1801, un ordre du cabinet de Vienne vint malheureusement les défendre.

Cet ordre était motivé sur ce que la *nouvelle théorie de la tête n'était propre qu'à bouleverser les têtes, à sapper les fondemens de la religion et à propager le matérialisme.* On verra, par cet écrit, combien cette inculpation de matérialisme était peu fondée.

La première idée qu'on prit du système de Gall, se trouve dans une lettre qu'il adressa au baron de Retzer, insérée dans le Mercure de Wiéland, en 1798, nº. 12. Cette lettre devait être suivie d'un PRODROMUS (*), ou-

über Natur and Kunst, im kranken und gesunden Znstande der Menschen, Vienne, 1793.

(*) C'est le titre d'un écrit sur cette matière. *Pro-*

vrage ardemment desiré, et pour lequel on avait gravé de très-beaux dessins ; mais, au moment de paraître, il éprouva des difficultés qui en firent suspendre indéfiniment la publication.

La lettre au baron de Retzer est jusqu'ici le seul monument que nous ayons, du Docteur, sur sa science des fonctions du cerveau chez les hommes et chez les animaux.

Le docteur Froriep, l'un des disciples de Gall et auteur d'une *exposition de la nouvelle théorie du cerveau*, assistait en 1799, aux lectures de son maître, avec tout l'intérêt que devait y apporter un homme de l'art. Pendant l'hiver de 1800, il en fit lui-même à Berlin, et il écrivit, à l'invitation de ses amis, un petit abrégé de ce système, publié dans le *Magasin physique de Voigt.* L'intérêt que prit le public à la nouvelle doctrine, fut si grand, que l'auteur crut devoir en faire une seconde édition, qui fut bientôt épuisée.

Il n'est pas étonnant qu'une science, dont

---

dromus ; en latin ; Προδρομος, en grec, signifie *avant-coureur, celui qui précède.*

on s'occupe depuis si peu d'années, soit rectifiée par des observations nouvelles. C'est ce qui a déterminé le docteur Froriep à publier une troisième édition que j'ai sous les yeux. Pour la rendre moins imparfaite, il a consulté, son ami le docteur Schnaubert, nouvellement arrivé de Vienne. Il est néanmoins encore fort éloigné de penser que cette exposition ne laisse rien à desirer.

Il n'appartient qu'à Gall de nous donner une histoire fidelle de ses découvertes et l'analyse complète de ses idées. Alors seulement le lecteur impartial pourra apprécier avec pleine connaissance, la nouvelle théorie et les principes qui lui servent de fondement.

Cette théorie est toute entière dans la solution des deux problêmes suivans :

1°. Rechercher et fixer les fonctions du cerveau, pris dans sa totalité, ainsi que celles de chacune de ses parties.

2°. Démontrer que les différens degrés de courbure des os de la tête, sont un indice certain des différens degrés d'énergie des facultés intellectuelles et morales, et que par conséquent on peut juger des qualités

de l'esprit et des penchans du cœur d'un homme, par les inégalités que présente la surface extérieure de son crâne (*).

On voit que cette théorie a pour but immédiat de déterminer les fonctions du cerveau, et que c'est comme conséquence qu'elle montre la possibilité de reconnaître à la structure du crâne d'un homme, quelles sont les qualités de son esprit et ses diverses inclinations.

On a donné à cette science le nom de *physionomie* qui n'est pas exact, puisque, loin d'en embrasser l'ensemble, il ne désigne que ses résultats. Les noms de *cranionomie*, *craniographie*, *cranioscopie* qu'elle a reçus successivement et dont le dernier a fait appeler Gall un *cranioscope*, ne me paraissent pas plus heureux.

En effet, l'objet essentiel est ici l'étude

(*) Par crâne ou tête, Gall entend seulement les os qui forment la boîte du cerveau. Tous les autres os de la tête qui ne renferment pas le cerveau, qui n'en sont pas immédiatement touchés, comme les os du visage, par exemple, il ne les regarde pas comme faisant partie du crâne.

du cerveau ; le crâne n'est qu'un objet secondaire, et il ne fait partie de la doctrine, qu'autant qu'il porte l'empreinte fidelle de la surface extérieure du cerveau. A la vérité, la science devient physionomique dans l'application, mais c'est surtout la recherche des causes des effets physionomiques qui la rend recommandable, et ce serait méconnaître entièrement le mérite de Gall que de se borner à un *tâtement* (*) mécanique des têtes.

Cependant, jusqu'à ce que nous ayons un nom technique (**), nous nous servirons de celui de *physionomie*, sans craindre qu'on confonde cette science avec la physionomie

---

(*) Les mots *tact*, *toucher*, *tâtonement*, *attouchement*, les seuls de notre langue qui aient quelque rapport avec le terme dont s'est servi l'auteur allemand, ne pouvant rendre avec clarté et précision, dans le sens simple qui convient ici, l'action de *tâter*, j'ai fait de ce verbe le substantif *tâtement*. J'espère qu'on me pardonnera ce faible néologisme, si l'on considère que des découvertes nouvelles demandent nécessairement des signes nouveaux.

(**) On a proposé celui d'*Encephalo-cranioscopie*, qui est, à la vérité, plus juste, mais trop long.

de *Lavater* (*) qui n'a ni la solidité, ni la généralité de celle du philosophe allemand. La théorie de *Lavater* n'est, ni ne peut être, suivant Gall, qu'une hypothèse toujours incertaine, (quoiqu'on en ait tiré par hasard quelques vérités) parce qu'elle n'est pas fondée sur les propriétés de l'organisation intérieure de l'homme. Il est incontestable sans doute que les traits du visage présentent des caractères, qui nous aident à lire ce qui se passe dans l'âme ; mais ces signes sont souvent produits par des causes accidentelles, quelquefois même extérieures. Le malheur, une passion, une maladie, l'habitude de tel ou tel état, la différence des climats et plusieurs autres causes semblables, gravent sur la figure de l'homme des traits qui peuvent indiquer sa situation présente ou passée, mais jamais les penchans ni les facultés intellectuelles qu'il reçut de la nature.

Il faut encore moins confondre la théorie

(*) Ce célèbre physionomiste cherchait les facultés de l'esprit dans la tête, et celles du cœur dans le tronc.

de Gall avec une méthode dernièrement proposée et appliquée à la physionomie. Celle-ci consiste à déterminer les protubérances des os par les contractions fréquentes ou continues des muscles adhérens à ces os, et à juger des dispositions morales par ces mêmes contractions. Par exemple : un arc des sourcils fort et saillant peut faire supposer des contractions grandes et fréquentes des muscles occipito-frontal et sourcillier, par lesquels le front est souvent replié sur lui-même ; et comme on remarque que ces muscles, et même tout le front, sont ordinairement ridés dans les sombres accès de la mélancolie, on en conclut que l'homme, qui a de fortes arcades sourcillières, est misanthrope.

Supposons un moment que le principe soit vrai, que chaque saillie des os soit l'effet des muscles adhérens à ces saillies, la conclusion précédente serait encore hasardée ; car ces muscles peuvent être contractés par bien d'autres causes que par la seule disposition d'esprit dans laquelle se trouve un misanthrope. Ces contractions des os sont, sans doute, intéressantes à observer ; mais

elles ne seront jamais des principes sur lesquels on puisse fonder une théorie de la physionomie.

Gall a exposé sa doctrine en allemand, et dans ses leçons il employait de préférence les termes les plus usités. Il a eu le bon esprit de ne pas surcharger la langue de mots techniques, et surtout de ne pas donner à des signes déja connus des acceptions nouvelles. Cette attention prévient toute dispute de mots, et facilite singulièrement l'intelligence d'un auteur.

Avant de poser les principes de la théorie, nous observerons que Gall prétend n'avoir tiré aucune de ses conséquences *à priori*, mais les avoir déduites toutes, sans exception, de l'expérience et des observations les plus exactes. Ce n'est qu'après avoir rassemblé une multitude de faits qu'il bâtit l'édifice de son système. « Averti par mes propres « méprises, je n'ai pas dû m'arrêter, dit-« il, à déduire des conclusions *à priori ;* « car ce que j'avois d'abord regardé comme « prouvé par des raisonnemens anticipés, « je l'ai tôt ou tard reconnu erroné. » Les premières causes, les principes de toutes

choses ne peuvent être donnés que par la nature; et c'est sur la route lente et pénible de l'expérience qu'il faut marcher, si l'on veut arriver à la vérité.

PREMIÈRE PARTIE.

Des organes intérieurs de toutes nos facultés et des signes extérieurs auxquels on peut les reconnaître.

CHAPITRE PREMIER.

A chaque faculté de l'esprit, et à chaque inclination du cœur répond un organe spécial par lequel chacune d'elles agit, par lequel chacune d'elles se manifeste.

On ne peut imaginer une force mise en action, si l'on ne se représente en même tems quelque chose de matériel par quoi elle opère.

Cette condition matérielle, ce moyen de manifestation de la force, je le nomme organe dans la nature vivante. Chaque force doit donc posséder un organe par lequel elle puisse agir et se montrer. Sans un tel organe

on ne saurait concevoir aucune faculté mise en action.

Or les facultés de l'esprit et les inclinations du cœur sont autant de forces de la nature vivante ; elles ont donc besoin, pour se manifester, chacune d'un organe par lequel elles agissent.

Il faut bien distinguer les capacités ou facultés de l'esprit des inclinations ou penchans du cœur.

J'entends par capacité de l'esprit la pénétration, la mémoire, l'imagination, etc. ; voilà les sources de nos talens. J'entends par inclinations du cœur, l'orgueil, la bonté, l'avarice, etc. ; voilà ce qui compose nos caractères.

Je réunirai quelquefois les idées de capacités de l'esprit et d'inclinations du cœur sous ces expressions plus générales : propriétés ou dispositions de l'esprit et du cœur.

CHAPITRE

CHAPITRE II.

Les dispositions de l'esprit et du cœur dépendent du cerveau.

PRESQUE tous les médecins et tous les philosophes ont, avant Gall, regardé le cerveau comme le siége de l'âme, comme le lieu où s'opèrent tous les phénomènes de l'intelligence (1); mais Gall ne se borne pas à adopter cette opinion, il va beaucoup plus loin, appuyé sur des preuves toutes nouvelles.

1°. Le cerveau, cet organe de la pensée, considéré par Gall comme la réunion de tous les organes de nos facultés, n'est pas absolument nécessaire à la vie. On a trouvé des fœtus vivans d'hommes et d'animaux privés de cerveau; on a enlevé des parties considérables de cet organe, sans mettre la vie en danger. Mais la nature qui ne fait rien sans dessein, eut, en le créant, un but d'une importance et d'une étendue qui ne pouvait pas échapper longtems à l'observateur.

2°. Les capacités et les inclinations des différentes espèces d'animaux sont en rapport avec la grandeur relative du cerveau (en proportion des nerfs et des autres parties du corps de l'animal), et particulièrement avec le développement de chacun de ses organes ; de manière que les dispositions d'un animal sont d'autant plus marquées, que la masse du cerveau est plus grande ; au contraire, ses dispositions sont d'autant moins sensibles, que le cerveau est plus petit dans son tout et dans ses parties. Enfin toutes les dispositions qui se déduisent du cerveau manquent si le cerveau n'existe pas. Ce même rapport a lieu dans les hommes.

3°. Les maladies et les lésions du cerveau ont une influence immédiate et évidente sur l'augmentation, la diminution et l'anéantissement des capacités et des inclinations. Un coup sur le cerveau peut ravir la mémoire ou le jugement, etc., sans faire perdre la vie.

Ce serait peut-être ici le lieu de prouver que tous les organes de l'esprit et du cœur ont leur siége dans le cerveau ; mais il est préalablement nécessaire de démontrer que les capacités et les penchans ne dépendent pas seulement de l'éducation.

CHAPITRE III.

Les capacités et les inclinations sont innées comme leurs organes, et par conséquent elles ne sont pas le résultat de l'éducation.

Le germe de l'organe futur de la pénétration ou de l'imagination est aussi bien dans le fruit (*fœtus*) qui vient de se former dans le sein de la mère, que le germe de l'oreille, du nez, etc., et que le germe de l'arbre est dans le noyau. Si du premier il doit naître un penseur, du second une oreille, un nez, etc., et du troisième un palmier, les circonstances extérieures pourront en contrarier ou en favoriser le développement, mais nullement en changer la nature. Tous les vices de l'éducation, tout l'ascendant de la tyrannie auraient-ils jamais pu faire de *Ficht* (*) un imbécille ou ré-

(*) *Ficht* a professé d'abord la philosophie à Jéna,

duire son profond génie à l'inaction et au silence ?

Sur la terre la plus ingrate ou la plus fertile, dont le sol aurait éprouvé les plus grands changemens de sa nature première, le palmier ne se transformerait pas en un buisson de genièvre.

Le développement d'une faculté, dont l'organe est déja existant, peut bien être accéléré ou retardé par le plus ou le moins de culture et d'exercice ; mais jamais ces deux moyens ne sauraient faire éclore une faculté dont l'organe n'existerait pas.

Comment supposer que l'on puisse donner à un homme une faculté dont il n'a pas déja l'organe, une faculté qui n'est pas innée, après ce que nous enseigne l'expérience ? Voyez plusieurs jeunes gens, élevés ensemble par des mains habiles et soigneusement formés aux mêmes leçons dans les écoles du goût et des arts : la différence de leurs talens

---

mais persécuté pour quelques opinions, il s'est retiré à Berlin, où il se livre à la culture des sciences et à la pratique de toutes les vertus. Kant le regarde comme le plus grand philosophe de l'Allemagne. Son *Dogme des sciences* est le meilleur ouvrage qu'il ait publié.

et de leurs succès marque toujours celle de leurs facultés. Si l'aspect d'un vieillard indigent, guidé par sa jeune fille, vient frapper leurs regards; l'un, touché par le malheur, s'empresse d'offrir sa bourse, tandis que l'autre, plus enclin à l'amour qu'à la pitié, dévore des yeux la jeune fille, dont la beauté perce à travers ses haillons; celui-ci, dans une inspiration soudaine, crayonne son tableau de Bélizaire, et prélude ainsi à un des chef-d'œuvres de l'art; celui-là, dont l'heureuse imagination découvre la scène touchante d'Œdipe et d'Antigone, l'embellit des charmes de l'éloquence ou de la poésie; un autre, enfin, inaccessible à la sensibilité, laisse à peine tomber le stupide regard de l'indifférence sur cet attendrissant exemple de la vieillesse infortunée et de la piété filiale. Voilà cependant la représentation d'un même objet qui donne la même sensation, et c'est par la manière dont elle se modifie dans toutes ces têtes qu'elle produit des actions aussi diverses. Quel homme n'a pas été à portée d'observer des faits semblables durant le cours de sa vie? Et c'est dans ce sens que Pythagore, faisant allusion aux hommes, a dit: *toutes*

sortes de marbres ne sont pas propres à faire un Apollon.

Tels sont les effets constans de l'organisation. Les êtres, dont la nature a resserré l'entendement dans des bornes étroites, se traînent avec effort et demeurent toujours confinés dans la triste sphère de la médiocrité. Quant aux autres, qui ont reçu en partage le don du génie, ils franchissent, dès le premier pas, tous les milieux, et sans aucune de ces contentions laborieuses qui tourmentent l'imagination, pénètrent dans le sanctuaire des sciences, malgré les obstacles qui pourraient leur en défendre l'entrée. Croit-on que, si une heureuse capacité ne se joignait aux soins de la culture, l'excellence de l'éducation pourrait seule mettre de niveau l'homme vulgaire et l'homme sublime? Non, sans doute, et la diversité des talens et des progrès des individus qui ont pratiqué les mêmes arts, démontre le principe qui en est la source. Qui n'a pas entendu parler de Mosard? Qui ignore que, dès ses premières années, il montra, dans tout son éclat, ce génie musical, qui lui acquit, presque au sortir de l'enfance, un nom immortel? Voulez-vous savoir ce que peut

le talent inné de la musique ? allez entendre les frères Pixis (*). Qu'il est peu d'hommes qui puissent, après de longues années d'étude, porter l'art musical aussi loin que ces enfans !

On objecte que les capacités et les inclinations ne peuvent être innées dans l'homme, parce qu'elles ne se développent que lentement; et Gall répond : on pourrait dire, avec autant de raison, que la faculté de voir n'est pas innée dans l'homme, dans l'oiseau celle de voler, dans l'étalon celle de ruer, parce qu'elles ne se développent toutes que par degrés. Les dispositions

---

(*) Ce sont deux adolescens très-aimables ; Manheim est le lieu de leur naissance; ils sont âgés, l'un de treize, l'autre d'onze ans; leur talent pour la musique est extraordinaire. L'aîné joue du violon avec une facilité et un art merveilleux ; le cadet touche le *piano* avec un goût et une légéreté admirables. Ils voyagent actuellement avec leur père, et ils se proposent, dit-on, de venir à Paris.

Ces jeunes virtuoses, partageant leur tems entre les jeux de l'enfance et l'étude de la musique, se livrent à toutes les dissipations de leur âge, toutes les fois que leur penchant ne les entraîne pas à cultiver leur art.

ne peuvent se manifester que lorsque les organes ont atteint une certaine consistance. Il en est des forces de l'esprit comme des forces du corps.

Les idées ne sont pas innées sans doute; mais la faculté de recevoir des sensations, celle de comparer et de conserver les idées que nous en déduisons, sont innées, et se manifestent à mesure que le cerveau acquiert les développemens nécessaires.

Voici une objection d'une plus grande importance : si les capacités et les inclinations avec leurs organes sont innés, que deviendra la liberté de la volonté ? Ne serons-nous pas alors plutôt les instrumens que les maîtres de nos actions? Si nous sommes entièrement et nécessairement livrés à l'impulsion intérieure, comment nos actions peuvent-elles nous être attribuées ? Comment pouvons-nous en être responsables ?

Gall fait ici les remarques suivantes : celui qui croit que nos capacités et nos inclinations ne nous sont pas données par la nature, les déduit de l'éducation; mais alors nos actions ne seraient-elles pas déterminées par ce principe, et n'est-ce pas au fond la

même chose? En effet, que notre volonté soit déterminée par la nature ou par l'éducation, elle n'en est pas moins déterminée, et par conséquent elle n'est pas plus libre dans une supposition que dans l'autre; ou, si vous l'aimez mieux, elle est également libre dans les deux cas.

D'ailleurs, on confond dans cette objection les capacités et les inclinations, qui sont de pures dispositions, avec les actes. Il est cependant essentiel de distinguer ces deux choses. Un exemple va nous faire entendre : un homme a l'organe du vol ; il a toujours, il est vrai, un penchant à voler; mais il ne s'ensuit pas encore qu'il s'y livre; car, le desir peut exister sans que l'acte ait lieu. Les dispositions sont innées, mais leur exercice reste soumis à la volonté. Les bêtes même ne sont pas assujetties à leur instinct sans un libre choix. Le penchant du chien et du chat à dérober est très-fort, et cependant nous voyons tous les jours que, par une discipline répétée, on leur ôte la volonté d'y succomber.

Mais l'homme, outre les facultés qui lui sont communes avec les animaux, possède dans un degré supérieur; cette étonnante faculté

du langage avec laquelle il analyse ses idées, se communique plus immédiatement avec ses semblables et perfectionne son éducation. Comme être sentant et intelligent, le plaisir et la douleur lui donnent le sens intime du juste et de l'injuste, du bon et du mauvais; il a donc la notion de la moralité. La succession de ses sensations, de ses idées, lui donne la conscience la plus claire du présent et du passé, et lui ouvre, en quelque sorte, le regard dans l'avenir. Avec ces fortes armes, l'homme combat ses inclinations; il résiste à leurs attraits qui l'incitent à faire à autrui ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui fît, et ce seul retour sur lui-même suffit pour qu'il ne succombe pas à des penchans, rarement assez forts d'ailleurs, pour ôter la liberté de la volonté.

Ce n'est que de cette lutte avec soi-même que naquirent les idées de vertu et de vice. Alors seulement on put nous imputer nos actions, et les punir ou les récompenser. Que serait donc l'abnégation de soi-même, recommandée par tous les moralistes, si elle ne supposait pas un combat intérieur! Peut-on louer la continence d'une homme qui ne se livre point à la volupté parce qu'il n'en a jamais senti l'aiguillon?

Une inclination innée peut être tellement forte que la volonté n'ait, dans le premier moment, que très-peu de pouvoir. Un homme paraît alors se livrer à toute son impétuosité naturelle; c'est l'homme de la nature; mais les institutions sociales n'ont-elles pas prévu la violence de nos passions? Les religions, les lois rappellent sans cesse l'homme à cette morale universelle qui forme les liens de la société. La nécessité de vivre au milieu de ses semblables, une volonté continuelle et sérieuse à réprimer ses premiers penchans rendent enfin possible ce qui ne le semblait pas d'abord.

L'art de l'instituteur consiste donc à subordonner à la volonté les inclinations les plus fortes. Mais, dans des cas, heureusement très-rares, il peut arriver que les impulsions intérieures soient si violentes que l'on se trouve forcé d'y succomber, surtout si l'on est privé de ce discernement que donne l'instruction. Qu'un malheureux éprouve un penchant irrésistible au vol, c'est aux lois à réprimer les effets d'une organisation nuisible à la société. Tous les observateurs sont convenus que les hommes étaient entraînés quelquefois malgré eux (2), et Pope, ce

poète moraliste, a dit très-judicieusement:

> Quelle que soit enfin la passion régnante,
> Contr'elle la raison est souvent impuissante.
>
> *Essai sur l'Hom. trad. de* DU RESNEL.

Gall, dans l'ouvrage qu'il destine au public, fixera l'attention des législateurs et des criminalistes, par des observations de la plus haute importance.

CHAPITRE IV.

Les capacités sont essentiellement différentes et indépendantes des inclinations ; de même les capacités entr'elles, les inclinations entr'elles sont indépendantes : les unes et les autres ont leurs organes dans des parties distinctes et différentes du cerveau.

1°. Les qualités de l'esprit et du cœur peuvent être alternativement en repos et en activité (*). Les efforts de l'esprit, sur un même objet, lassent bientôt ; mais en changeant d'occupation, on semble se distraire. C'est ainsi que l'homme studieux, fatigué de conceptions métaphysiques, peut encore donner de l'attention à l'étude de l'histoire,

---

(*) *Boerhaave* pense que, tandis que nos facultés reposent, l'imagination reste active ; et delà il conclut que les différentes qualités de l'âme doivent avoir leur siége dans diverses parties du cerveau.

ou retrouver des forces dans son imagination pour se livrer aux charmes de la poésie.

2°. Les propriétés de l'esprit s'aliènent en tout ou en partie ; on peut devenir tout--à fait imbécille, ou ne perdre que quelques facultés, tandis que les autres restent dans toute leur force. On a l'exemple d'hommes qui, subitement ou après une maladie, ont oublié entièrement une langue étrangère qu'ils savaient parfaitement, sans perdre, dans cette occasion, d'autres facultés de la mémoire ; on en a vu d'autres ne pas se ressouvenir de ce qui leur était arrivé pendant un tems déterminé. Un marchand, dans un voyage d'une trentaine de lieues, tomba de sa voiture sur la tête ; il ne ressentit d'abord qu'une faible douleur à l'endroit qui avait porté ; mais, circonstance très-remarquable, il oublia tout ce qui lui était arrivé pendant son absence de chez lui, quoiqu'il se rappelât parfaitement tous les instans de sa vie, antérieurs à son départ.

Il en est du jugement comme de la mémoire. Les hospices de la manie ne fournissent que trop d'exemples de cette fragilité de l'esprit humain ; on y voit des hommes déraisonner sur un seul objet (3), et montrer

le plus grand bon sens sur tous les autres! Causez avec eux, ils vous entretiennent de toutes les espèces de folies dont leurs malheureux compagnons sont atteints; leurs discours sont pleins de sens et de jugement; quelquefois même ils sont prononcés avec l'accent de la compassion; mais, si par hasard vous touchez à la cause de leur propre maladie, ils déraisonnent subitement. Tout le monde a vu de ces fous qui se croyaient rois, empereurs, dieux même, et qui cependant montraient beaucoup de raison, tant qu'on évitait de rappeler l'idée qui troublait leur pauvre tête.

D'autres déraisonnent sur tout, hors sur un seul objet. J'ai vu une brodeuse qui, dans les plus grands accès de folie, au milieu des plus comiques absurdités, calculait exactement ce qu'il fallait de drap, de fil d'or et son poids, pour tel ou tel ouvrage.

3°. Par des maladies et des lésions du cerveau, quelques facultés de l'esprit peuvent s'aliéner ou se fortifier. On a souvent observé que des hommes perdaient le don de la mémoire par un violent coup sur le front, et le recouvraient au contraire, ou telle autre faculté, par le déplacement de certains obs-

tacles locaux qui suspendaient les fonctions du cerveau. En trépanant des hommes qui, à la suite de fractures à la tête, avaient perdu quelqu'une de leurs facultés, on a trouvé fréquemment dans le crâne, sur le cerveau, du sang coagulé; en l'ôtant, on a détruit la pression qu'il faisait sur un organe, et la capacité, jusqu'alors perdue, a reparu. Les mémoires des chirurgiens cliniques fournissent des milliers d'exemples de ces faits (4).

4°. Les capacités et les inclinations sont généralement réunies dans des rapports très-différens; quelques capacités peuvent être très-prononcées et bien cultivées, tandis que d'autres se laissent à peine apercevoir. Par exemple, un homme peut être un excellent calculateur, et n'avoir pas de mémoire locale; ou bien, il peut avoir une bonne mémoire des mots, et ne pas apprécier les rapports les plus simples, et par conséquent ne porter que des jugemens faux.

5°. Les capacités et les inclinations se développent dans des tems inégaux; quelques-unes disparaissent, sans que les autres souffrent, tandis même qu'elles se renforcent. L'esprit d'observation et la mémoire diminuent

nuent souvent avec l'âge, et le jugement, au contraire, se fortifie.

C'est d'après ces faits nombreux, qui se manifestent à la suite des lésions du crâne et du cerveau, d'après ces repos alternatifs des facultés, d'après ces dispositions de l'esprit et du cœur qui disparaissent, renaissent ou se perdent, tandis que d'autres se développent ou s'augmentent, que Gall se croit en droit de conclure la diversité et l'indépendance des facultés intellectuelles et morales, ainsi que de celles de leurs organes cérébraux (5).

En admettant la différence et l'indépendance des capacités et des inclinations, ou de leurs organes, on ne détruit nullement l'unité de l'organisation, ce rapport nécessaire de toutes les parties du corps, par lequel elles sont constamment entr'elles moyen et but en même tems. Mais on doit entendre que l'organe d'une faculté peut être mis en activité sans que les autres y prennent part; que la partie du cerveau qui, comme organe, convient à telle disposition (capacité ou inclination), peut être en action sans que le cerveau entier y soit, du moins dans le même degré. Chaque capacité et inclination,

et leurs organes, ont, en quelque sorte, leur vie propre et indépendante. Il semble cependant que toutes les facultés ne jouissent pas de cette indépendance ; il en est qui paraissent être subordonnées les unes aux autres, et s'exciter réciproquement à un plus grand degré d'activité.

On trouve ridicule que les capacités et les inclinations aient leur siége dans différentes parties du cerveau; mais, dit Gall, en est-il autrement des sens? Pourquoi les organes de la pensée seraient-ils réunis sur un seul point? Pourquoi ne seraient-ils pas séparés comme les organes des sens, avec lesquels ils ont d'ailleurs la plus grande analogie? Car les différentes manières de modifier des idées reçues, sont aussi-bien des facultés de l'âme que les facultés de voir et d'entendre.

Des instrumens intérieurs ne peuvent-ils pas être mis partiellement dans la plus grande activité aussi bien que des instrumens extérieurs? On en a du moins la preuve par les rêves, le délire, et particulièrement par le somnambulisme, où l'on voit quelques facultés de l'esprit entièrement inertes, tandis que d'autres sont dans la plus prodigieuse activité.

On fait encore une autre objection, et c'est celle qui fit interdire les lectures de Gall : « Par l'admission de semblables orga-» nes, dit-on, la nature spirituelle et l'im-» mortalité de l'âme sont atteintes. » Mais le philosophe approfondit uniquement les lois du monde physique, et suppose qu'aucune vérité naturelle et d'observation ne doit être en contradiction avec une vérité révélée. Il voit seulement, et il enseigne que dans cette vie l'esprit est lié à l'organisation corporelle (6).

D'ailleurs on confond encore, dans cette objection, l'être agissant avec l'instrument par lequel il agit. Ce que l'on dit ici des organes intérieurs, a également lieu à l'égard des sens extérieurs. Tandis que l'œil fatigué se repose, l'oreille peut écouter attentivement. L'ouïe se perd sans que la vue en souffre. Quelques sens peuvent être très-imparfaits et d'autres jouir d'une sensibilité exquise. Les sens extérieurs vivent donc, en quelque manière, d'une vie qui est propre à chacun d'eux, et ils sont dans la plus parfaite indépendance les uns par rapport aux autres. De cette diversité des sens, précieux bienfait de la nature, en a-t-on conclu que

l'âme était corporelle et mortelle? L'âme qui entend est-elle pour cela une autre âme que celle qui voit?

CHAPITRE V.

Le cerveau doit être considéré comme la réunion des organes, des capacités et des inclinations, et comme les organes sont innés, la conformation du cerveau est originairement déterminée.

Les organes des dispositions étant innés, une forme déterminée du cerveau doit être également innée. La conformation du cerveau dépendant des organes de nos facultés et de nos inclinations, elle doit être différente, quand ces dispositions sont différentes.

Les preuves que Gall donne de cette assertion, trouveront leur place, quand on traitera des organes distincts.

Quoique la forme du cerveau soit originelle et que la plus ou moins grande perfection des organes soit innée, on peut cependant, par la volonté et l'exercice, leur faire subir diverses modifications. L'éduca-

tion et une application constante à perfectionner une disposition médiocre doivent développer et fortifier un organe faible. Au contraire, un organe très-fort et sa disposition s'affaiblissent et disparaissent par l'inaction et l'inertie de cette faculté. Il en est des organes du cerveau comme des membres du corps. Un homme faible acquiert de la force par des exercices successifs, et un Hercule perdrait jusqu'à la faculté de se mouvoir, s'il restait dans un repos continuel. De même, un esprit médiocre s'élevera peut-être au dessus du commun par de constans efforts, parce qu'il règne, ainsi que nous l'avons déja dit, entre les forces du corps et celles de l'esprit, de même qu'entre leurs organes, la plus grande harmonie.

L'ivresse, la fièvre, le délire, etc., irritent les organes de l'esprit, comme ceux du corps, et il n'est pas rare de voir des hommes échauffés par des boissons spiritueuses, s'exprimer facilement dans une langue étrangère qu'ils ne parlent qu'avec peine dans leur état ordinaire. Dans ce cas, tous les organes sont communément affectés, mais l'organe prédominant est surtout porté à la plus grande activité. Qu'un musicien, dont

l'organe musical (7) est très-développé, et très-sensible s'excite par une forte dose de café, il est hors de doute que le système nerveux tout entier recevra chez lui un accroissement d'activité ; mais sa faculté musicale se trouvera particulièrement exaltée et devra peut-être à ce moyen ses plus belles compositions. Il en est de même des poètes, en qui l'organe de l'imagination est surtout susceptible d'un degré d'activité extraordinaire, dont il serait trop long d'assigner toutes les causes.

On peut s'expliquer par-là comment des hommes de génie sont si près de la folie, ainsi que l'atteste trop souvent une malheureuse expérience. Chez eux l'organe ou la faculté par laquelle ils s'élèvent au dessus de tous les autres, existe déja dans une si grande activité, que mille causes différentes, comme un excès de joie, une maladie, etc., peuvent produire, dans cet organe, une irritation extravagante, une vraie folie (8). Chez les hommes ordinaires, au contraire, qui n'ont aucun organe très-développé, il faut des causes plus puissantes et des crises extrêmes pour leur faire perdre totalement la raison.

Si l'on n'admet, avec quelques écoles, qu'une ou deux facultés de l'âme, on ne voit pas quelle pourrait être la raison de la diversité des esprits, et il semble que toutes les productions du génie, jetées comme en un seul moule, ne pourraient présenter qu'uniformité et monotonie; mais, d'après la théorie de Gall, tout s'explique avec la plus grande facilité; car la faculté, par laquelle un homme excelle, ayant un organe particulier et inné, il suffira d'ajouter, par un exercice constant et bien dirigé, à ce qu'il tenait déjà de perfection de la nature, pour le porter à un développement extraordinaire. C'est ainsi qu'on peut devenir un David ou un Haydn (*).

---

(1) Le premier est un célèbre peintre français; le second un fameux musicien allemand.

CHAPITRE VI.

La force d'une disposition est en rapport constant avec le développement de l'organe qui lui sert de base.

Les effets sont subordonnés aux causes. On pourra donc juger de l'énergie d'une faculté et de la vivacité d'un penchant, par le développement de l'organe qui lui correspond.

1°. Tout est en proportion dans la nature Une langue couverte de petits mamelons nerveux, proéminens, fait conclure avec certitude, que le sens du goût est plus délicat; de grandes narines, bien ouvertes, annoncent un odorat exquis; une poitrine élevée et voûtée nous fait juger que les poumons sont volumineux, que la respiration est libre. Au contraire, une petite poitrine, plate et étroite, indique de petits poumons et une respiration gênée. L'anatomie comparée nous enseigne que, chez tous les animaux, plus les nerfs sont forts et gros, plus les sens sont fins.

2°. Parcourez l'échelle des animaux, vous trouverez toujours l'étendue des capacités et la force des inclinations dans un rapport constant avec la grandeur du cerveau, ou du moins avec la grandeur de certaines de ses parties.

Dans tous les animaux d'une même espèce, les dispositions sont d'autant plus grandes, que la masse cérébrale est plus volumineuse (9).

Les Cretins (*), remarquables par leur stupidité, ont bien moins de cerveau que les autres hommes. Gall a comparé le crâne d'une vieille femme, née imbécille, avec celui d'un homme distingué par ses talens, et il a trouvé que celui-ci était une fois plus grand que l'autre.

3°. Des expériences faites sur les hommes et sur les bêtes ont confirmé qu'alors qu'une disposition (capacité ou inclination) est très-forte et très-distincte, la partie du cerveau dans laquelle Gall en place l'organe, est considérablement plus grande, et que la

---

(*) On donne ce nom à certains habitans du Valais remarquables par leur imbécillité, par une grande difficulté de parler et par des goîtres considérables.

proéminence qui en résulte, est toujours graduée sur l'étendue de la faculté.

Tous les animaux, sans en excepter les hommes, dont le cerveau sain a la même conformation, ont aussi les mêmes facultés.

On pourra donc juger de l'étendue d'une capacité ou de la force d'une inclination, par la grandeur de la partie du cerveau qui lui sert d'organe.

Mais il faut auparavant mettre hors de doute qu'une disposition a positivement son organe dans une partie déterminée du cerveau.

CHAPITRE VII.

Le cerveau imprime sa forme à la surface intérieure du crâne ; ainsi tant que la surface extérieure est semblable à l'intérieure, on peut juger de la forme du cerveau par la conformation du crâne.

On a démontré que la forme et le volume du cerveau sont déterminés par le nombre et la grandeur des organes qu'il renferme, et que l'existence et la force des facultés dépendent de la présence et de la grandeur de ces organes.

Maintenant, si la configuration du crâne permet de juger avec certitude de la masse du cerveau et de la grandeur de ses parties, on pourra donc aussi connaître, par la structure du crâne d'un homme, les organes qu'il possède, et juger non-seulement de ses capacités et de ses inclinations, mais de leur degré de perfection.

Ceci ne doit s'entendre que des organes

qui se trouvent à la surface extérieure du cerveau.

Les faits suivans prouveront que la forme du crâne est déterminée par celle du cerveau.

1°. Le cerveau existe avant l'ossification du crâne, qui n'est d'abord qu'une membrane, qui se prête à toutes les formes et qui doit prendre facilement celle que lui imprime le cerveau, en agissant constamment sur elle.

2°. Les impressions et les rayures, que l'on trouve à la surface intérieure du crâne, n'existent pas originairement; elles ne se forment que lentement, ce qui prouve encore l'action du cerveau sur le crâne.

3°. Les os du crâne des enfans qui viennent de naître, sont souvent déformés dans les accouchemens laborieux, et leur tête en conserve un aspect difforme; mais l'intensité du cerveau redresse et égalise le crâne. Il est donc inutile et même dangereux de presser, pour la conformer, la tête des enfans, comme le font quelques sages-femmes.

4°. Les fractures des os, les enfoncemens qui proviennent d'un coup violent ou d'une chûte sur la tête, se relèvent, s'égalisent et

se remplissent par l'action du cerveau, si les lésions ne sont pas trop fortes; et tandis que le dérangement est encore très-sensible à la surface extérieure, la partie intérieure se trouve rétablie dans son état naturel. Il est également remarquable qu'après les opérations du trépan, la sève des os se remplace plutôt à la platte intérieure qu'à celle extérieure.

5°. Il est probable qu'à toutes les époques de la vie, les os du cerveau reçoivent des modifications dans leur forme; ce qui le prouve, c'est qu'à l'endroit du crâne, sous lequel existe un organe plus développé, l'os paraît plus transparent et se trouve en effet beaucoup plus mince qu'ailleurs.

De cette action du corps cérébral sur sa boîte osseuse, Gall conclut que, si l'organe d'une faculté ou d'un penchant est très-formé dans le cerveau, il produit, à la partie du crâne sous laquelle il est placé, une concavité, qui, vue à l'extérieur, offre une protubérance.

Une protubérance considérable atteste un organe très-fort. Mais, si l'organe est faible et qu'il ne soit point exercé, il ne produit aucune saillie.

Si une faculté se perd, l'organe dont elle dépend, laisse, en diminuant, un espace vide sous le crâne, qui se remplit insensiblement, tant par la matière osseuse qui s'y attache, que par l'affaissement des os dans cette partie. Un exemple rendra cela plus sensible : l'organe de l'observation, que Gall place dans la partie du cerveau, qui est immédiatement derrière le devant du front, (voyez la planche I, n°. 18) rend cette partie très-bombée dans les enfans, qui ont généralement le don d'observer à un très-haut degré. Dans un âge plus avancé, ce don précieux se perd communément, et l'organe devient alors plus petit ; le cerveau s'affaisse et laisse entre lui et le crâne un espace qui se remplit, parce que l'os frontal s'épaissit, s'égalise et souvent même se cave dans cette partie chez la plupart des hommes, dès qu'ils ont atteint l'âge de l'adolescence.

Mais ce petit nombre d'heureux, auxquels la nature accorde préférablement cet organe, conserve une protubérance jusqu'à l'âge, où l'on commence à vivre plutôt dans ses souvenirs que dans l'observation de ce qui nous entoure.

Les hommes qu'un accident funeste, une maladie, des affections trop vives, etc., privent de l'usage de la raison, perdent en même tems les organes de l'intelligence. Le cerveau, ou, ce qui est la même chose, la réunion de tous ses organes, s'affaisse, diminue, et le crâne devient dans la même proportion plus petit, plus épais et plus lourd. Il en est de même des vieillards, à mesure que leurs facultés s'éteignent.

Ces faits démontrent que la conformation du crâne dépend de la forme du cerveau, non-seulement dès la naissance et pendant la jeunesse, mais dans tout le cours de notre vie.

Supposons au crâne d'un homme une grande quantité de protubérances, il aura certainement beaucoup de capacités et d'inclinations, comme il en aura peu, s'il est privé de ces heureuses proéminences que font naître les organes du génie et des passions. Cela posé, il ne sera pas difficile d'expliquer pourquoi des hommes, à qui la nature accorda d'ailleurs la beauté du corps et une heureuse constitution, mais qui ont *une jolie petite tête bien ronde*, sont ordinairement sans esprit et sans inclinations vives.

Gall

Gall cite l'observation suivante, comme la preuve que l'on peut juger des dispositions des animaux par la forme du crâne : si l'on place, dit-il, le crâne d'un animal avec la surface inférieure à laquelle se trouve la mâchoire, sur un plan horisontal, on peut juger, par la position du conduit extérieur de l'ouïe, si l'animal est frugivore ou carnivore. Il suffit pour cela d'élever une perpendiculaire de l'extérieur d'un des trous auditifs ; si cette ligne se trouve dans la direction de la plus grande voûte du sommet du crâne, l'animal se nourrit, comme l'homme, de viande et de végétaux ; si la voûte est en avant de la ligne, il ne se nourrit que de végétaux ; et si elle se trouve en arrière, il ne mange, au contraire, que de la chair.

Si toutes ces propositions sont vraies, Gall croit sa théorie fondée ; il ne lui reste plus qu'à prouver que dans toute la création animale, à des protubérances déterminées du crâne répondent constamment certaines capacités et inclinations, et qu'elles manquent dès que ces protubérances manquent.

Cette preuve sera l'histoire des découvertes et des expériences comparatives faites sur les hommes et les animaux, par ce doc-

teur ; mais nous devons attendre, pour la faire connaître, que l'ouvrage de Gall, dont l'impression est suspendue par le Gouvernement autrichien, ait été publié. L'analyse de ses leçons, par ses disciples, n'offre que les principes et les résultats de sa théorie. Voilà donc les seules données sur lesquelles nous puissions nous fixer ; et ce serait d'ailleurs priver le docteur du fruit de ses études et de ses travaux, que de donner le complément d'une doctrine, qui ne peut être parfaitement exposée que par le Philosophe anatomiste qui en conçut l'idée et la soumit à des essais multipliés. Nous nous bornerons donc, avant d'indiquer la place qu'occupe chaque organe, (ce qui fera l'objet de la seconde partie,) à présenter à nos lecteurs les moyens de vérifier, par l'expérience, les opinions de Gall sur les rapports qui existent entre les organes cérébraux, ou du moins les protubérances qu'ils occasionnent au crâne, et les facultés qui leur correspondent dans tous les animaux.

CHAPITRE VIII.

Moyens de découvrir les organes des capacités et des inclinations.

1°. Il est nécessaire de connaître d'une manière générale la conformation naturelle du crâne; il faut donc en voir et en tâter beaucoup. Comme ce ne sont que de douces saillies que l'on veut découvrir sur la tête, il ne faut pas se servir du bout des doigts, mais de toute la surface intérieure de l'avant-main, que l'on tient comme si l'on allait jouer de l'*harmonica*.

2°. Examinez les têtes des hommes doués de grands talens; suivez-en tous les contours; remarquez-en surtout les protubérances; après avoir bien déterminé les places qu'elles occupent, observez également les têtes des hommes qui ont les mêmes facultés; comparez et jugez.

Faites les mêmes recherches sur les têtes de ces êtres peu favorisés ou entièrement

disgraciés de la nature. Multipliez les observations, et vous vous convaincrez que les saillies différentes sont accompagnées de capacités ou d'inclinations différentes; que les mêmes protubérances se trouvent placées de la même manière sur les crânes des hommes qui possèdent les mêmes talens; enfin, que les têtes qui n'offrent aucune éminence n'appartiennent qu'à des hommes sans génie et sans passions réelles. Par-tout où vous trouverez, au lieu de protubérances, le crâne uni ou concave, l'organe n'existe pas dans le cerveau, et la faculté qui devait en naître manque entièrement.

5°. L'expérience la plus utile, sans doute, serait d'examiner des têtes d'hommes dont on ne connut ni les mœurs ni les talens; de déterminer, par la conformation de leurs crânes, leurs capacités et leurs penchans, et de descendre ensuite dans les détails de leur vie pour apprécier, avec exactitude, les conséquences du système; mais ne vous en rapportez jamais à la foi des personnes intéressées, qui toujours se flattent ou vous trompent: rarement la vérité sort de la bouche des hommes juges dans leur propre cause. Allez dire à nos mélomanes de société qui

veulent avoir l'air d'aimer l'harmonie et de se connaître en musique, qu'ils n'ont pas l'organe musical; ils chercheront à vous prouver, par tout ce que le faux goût a de plus bisarre et de plus bruyant, qu'ils descendent en ligne directe d'Apollon.

Si vous rencontrez de ces hommes qui jouent le rôle d'observateurs, qui composent leur maintien, cachent leur nullité par un profond silence, et laissent quelquefois échapper une phrase improvisée à loisir, gardez-vous de leur refuser l'organe de la pénétration; car vous auriez des ennemis implacables. Etudiez; mais soyez discret.

On trouve de ces politiques tournant à tout vent, jadis fougueux inoculateurs du *mal français* (*), maintenant flatteurs déhontés du prince; qui, las de prôner l'égalité, placent les hommes qui gouvernent au rang des dieux, et leur font jeter un regard dédaigneux sur le reste des humains. Naguères, citoyens factieux, aujourd'hui, sujets intrigans, et dans tous les partis, esclaves ambitieux; ils descendent, comme

(*) C'est ainsi que dans quelques Cours d'Allemagne, on nomme l'amour de la liberté.

Eschine, de la tribune du peuple dans l'anti-chambre des rois. Si quelques-uns de ces grands personnages daignent vous prier d'examiner leurs têtes, évitez de passer la main sur les endroits où devraient se trouver l'organe du désintéressement, celui de l'amour du vrai et ceux du courage, dans la crainte qu'il ne vous échappe une indiscrète vérité.

4°. Il faut rassembler des crânes d'hommes dont on a connu la vie, particulièrement des crânes d'insensés, de maniaques, de ceux dont la folie se distinguait par une idée fixe, telle que l'orgueil, l'avarice, le fanatisme. On trouve à ces derniers la protubérance de l'organe, par l'activité duquel ces hommes sont devenus fous, extrêmement forte.

Une semblable collection est, à la vérité, très-difficile à faire; il a fallu toutes les recherches de Gall pour composer son cabinet, où l'on trouve des crânes très-intéressans; entr'autres ceux de Wurmser (*), Blumauers (**), Alxingers (***), etc.

(*) Général autrichien, qui s'est distingué par un extrême courage. On rapporte que son crâne fut pré-

A Vienne, chacun éprouve des angoisses, à l'idée que son chef augmentera peut-être un jour la collection de Gall. Les hommes ont bonnement une si haute opinion d'eux-mêmes, qu'ils s'imaginent tous que le Docteur épie depuis longtems le moment de s'assurer de leurs crânes, comme de pièces essentielles au succès de sa théorie. Cette prévention s'est emparée des esprits à un tel point, que M. Denis, grand bibliothécaire, a inséré dans son testament une clause formelle pour que son crâne ne grossit jamais le cabinet de Gall (*).

---

senté à Gall par une personne qui le pria de l'examiner, sans lui dire à qui il avait appartenu, et que le Docteur, après l'avoir attentivement considéré, répondit : voilà la tête d'un homme qui a été doué d'une audace et d'une intrépidité extraordinaires, mais dont toutes les autres qualités ont été fort communes.

(**) Poète qui possédait particulièrement cette sorte d'esprit qu'en Allemagne on nomme Witz. Outre des poëmes très-estimés, on a de lui une Enéïde travestie, ouvrage remarquable par un excellent comique.

(***) Auteur d'odes et de poésies héroïques généralement estimées.

(*) Le docteur Floriep voudrait cependant que la

5°. Joignez à ces crânes d'hommes, beaucoup de crânes d'animaux de toutes les espèces; ce sera une source féconde d'observations. On peut, de la tête d'un homme, en séparant certaines parties du cerveau, ou certains organes, former successivement la tête des différentes espèces d'animaux.

Il est des dons de la nature qui ne se trouvent pas dans les animaux; il serait donc inutile d'en chercher les organes; mais étudiez les crânes de ceux qui possèdent éminemment certaines facultés communes à toute l'espèce animale, et vous trouverez, après une recherche attentive, que les organes de ces facultés existent à la même place du crâne et du cerveau que chez les hommes.

Il est important d'examiner les têtes des animaux domestiques, dont on a connu le caractère, qui peut être très-varié dans les individus d'une même espèce. Par exemple: du chien, dont on admire la mémoire lo-

---

mode, qui fait tout, constituât Gall et ses disciples, héritiers des crânes des hommes de génie, des fameux scélérats, des insensés, de tous ceux enfin qui ont été dominés par de grandes passions. La théorie de la physionomie en serait plutôt perfectionnée.

cale, du chat rusé, du singe imitateur, du rossignol mélodieux, etc.; mais pour vous assurer de l'histoire de leur vie, ne vous bornez pas à questionner le maître du bichon chéri, de la chate favorite. Nous nous abusons sur les talens des animaux domestiques, comme sur les vertus de nos flatteurs.

6°. Comme il est difficile de se procurer une collection de crânes, il faut y suppléer par des modèles en plâtre, pris sur des personnes vivantes. Gall en a une réunion considérable dans la salle où il faisait ses lectures. La confection de ces têtes demande le plus grand soin; le Docteur se propose d'indiquer la manière de les modeler.

7°. Mais un des plus sûrs moyens de découvrir le siége des organes, c'est d'observer avec soin les phénomènes qui ont lieu dans les maladies et les lésions du cerveau; il est vrai que ces expériences ne peuvent être faites que par des hommes de l'art, et c'est aussi aux anatomistes que nous soumettons particulièrement quelques-unes des observations suivantes.

On voit souvent que, dans une maladie, l'organe qui était prédominant chez le malade, est très-irrité, et que la faculté ou

l'inclination qui en dépend paraît extraordinairement forte, ce qui arrive surtout à l'imagination ; car, alors, toute la force se porte vers cet organe et augmente son activité.

Chez les hommes tout-à-fait insensés, le crâne est petit, le front comme celui des animaux est étroit et rejeté en arrière, parce qu'ils n'ont aucun organe développé; mais, dans la manie, le cerveau étant troublé par une seule pensée, l'organe, par lequel les idées fixes sont produites, est très-proéminent, et par le simple attouchement, on peut déterminer la nature de la manie. M. le docteur Nord, médecin de l'hospice des fous, à Vienne, que Gall a consulté, a trouvé sa théorie très-conforme à ses observations.

Ces remarques conduiront sans doute à la découverte d'un moyen de traiter, à l'avenir, cette maladie de l'esprit et à expliquer comment des remèdes employés extérieurement à la tête, ont guéri de certaines manies. Le Docteur communiquera sur cet objet le résultat de ses recherches. C'est là peut-être un des cas d'utiliser le galvanisme.

8°. Nous avons vu, qu'après des lésions du

cerveau, des facultés pouvaient se manifester ou simplement se renforcer et plus souvent encore se perdre, ce qui a fait naître cette objection : « on a très-souvent ôté une por-
» tion assez forte du cerveau sans détruire
» aucune faculté : comment donc peut-on
» admettre qu'il soit le siége des organes de
» nos facultés, si elles subsistent, lorsque
» la substance est enlevée ? »

On ne réfléchit pas que le cerveau est partagé en deux moitiés, et que la plupart des organes sont doubles. Si d'un côté vous enlevez, en tout ou en partie, la substance cérébrale d'un organe, de l'autre, elle reste intacte et peut tellement suffire pour en remplir les fonctions, que cette perte n'aura aucun effet sensible. On ne supposera pas sans doute que, par la double existence des organes, les uns soient inutiles, ou que les idées devraient être doubles; car il suffirait de porter son attention sur les sens extérieurs pour s'assurer du contraire. Nous avons deux yeux; l'un est-il superflu, et voyons-nous les objets doubles avec les deux ?

Mais si dans une lésion l'on perd tant de substance, qu'il ne reste plus rien d'un organe, ni d'un côté ni de l'autre, certes, la

capacité ou l'inclination est alors perdue pour toujours. Il peut arriver que l'on ne s'en aperçoive pas, car dès qu'on est privé d'un organe, et par conséquent de sa faculté, on perd en même tems le pouvoir de modifier les sensations que l'on reçoit, de manière à produire les effets qui dépendaient de l'influence de cet organe. Nous serions souvent à portée de remarquer de pareils changemens; mais il faudrait une attention dont nous sommes peu capables. Tout cela suppose cependant que l'organe et la faculté perdus ne sont pas très - marquans. Par exemple: lorsque l'opération du trépan enlève la substance du cerveau qui sert d'organe à la générosité, à l'orgueil, à l'opiniâtreté, à la religio-sophie, quelqu'un a-t-il la curiosité d'en étudier les suites? Quelqu'un a-t-il jamais observé qu'après une telle opération on ait conservé les facultés qui dépendaient de ces organes? Non, mais on a vu souvent qu'après des lésions de la substance cérébrale, des facultés déterminées se sont totalement perdues. Il faut convenir qu'il reste encore beaucoup de choses à découvrir sur cette importante partie du corps humain.

Il est à desirer que les anatomistes se

livrent à la dissection de cerveaux d'hommes et d'animaux, d'après leurs rapports avec nos facultés intellectuelles et morales. C'est une étude encore nouvelle, et qui promet de riches découvertes (*).

Gall a déja déterminé, après plusieurs années de méditations et d'expériences, un grand nombre d'organes existans par eux-mêmes. Plusieurs capacités et inclinations ne sont pas encore considérées comme existantes par elles-mêmes, mais seulement comme le produit de la combinaison de plusieurs organes, ou peut-être comme des modifications graduelles des opérations d'un seul organe. Il y a d'autres facultés dont on ne peut encore rien dire de certain.

Du nombre des capacités et des inclinations qui sont déterminées, les animaux en possèdent plus ou moins, suivant la grandeur proportionnelle de leur cerveau, et sur-

---

(1) Qui ne serait pas satisfait, s'écrie *Harder*, qu'un philosophe anatomiste se chargeât de donner une physiologie comparative des animaux, surtout de ceux qui, par leur organisation, se rapprochent le plus de l'homme, le premier des animaux? tom. I, pag. 144.

tout de certaines de ses parties. Les qualités animales, le plus généralement répandues, ont leurs organes dans la partie inférieure et vers le milieu du corps organique cérébral, et les organes les plus nobles semblent placées dans sa partie supérieure et sur le devant.

Nous connaîtrons mieux les organes découverts par Gall, si nous parcourons l'échelle du développement successif de la nature animale : ce vaste champ, qui sera toujours l'objet des veilles du naturaliste philosophe, offre les vérités fondamentales de ce système.

SECONDE PARTIE.

De la détermination des organes, d'après le développement progressif de la matière animale.

La division générale des trois règnes de la nature et les divisions partielles qui en sont la suite, furent originairement imaginées pour faciliter l'exercice de notre mémoire toujours limitée, et pour déterminer des bases sur lesquelles l'esprit humain pût asseoir ses connaissances. Ce sont autant de points placés sur un espace infini, dont nous ne pourrions mesurer l'immensité, sans ces repos successifs, qui fixent et délassent notre imagination.

Séduits par l'aparence de l'ordre que font naître ces divisions, les premiers philosophes ne balancèrent point à croire qu'ils avaient deviné la nature. Ils jugèrent qu'elle avait séparé et isolé les unes des autres, les parties de la création, parce que les idées

qu'ils s'en étaient faites, d'après un regard superficiel, ne présentaient aucune liaison entr'elles; mais bientôt, avertis par les lumières de l'expérience, leurs successeurs, plus exacts et plus réservés, soupçonnèrent que tous les êtres sont liés par une chaîne immense, dont les anneaux imperceptibles avaient pu quelquefois échapper à leurs recherches.

La végétation naît de la matière, et la vie naît de la végétation. On trouve sur les arbres, sur leurs feuilles, sur toutes les plantes, des milliers d'animalcules, engendrés par la substance végétale. Des mousses, qu'on voit croître sur les toîts de nos maisons, naissent des familles particulières d'insectes; les produits de nos arts, le drap, le papier, le carton, se couvrent d'atômes animés; l'air, l'eau, le corps humain sont peuplés d'êtres qui ont le principe de la vitalité. Les mêmes rapports existent entre la matière inorganique et l'organisation végétale.

Mais les recherches de l'anatomie moderne semblent déterminer une époque; c'est celle où la substance animale commence à être douée de l'organe cérébral, comme

comme l'achée, l'escargot, dans lesquels on remarque un peu de moëlle épinière et des nerfs. Chez ces animaux, le mouvement annonce plus de force vitale, et il existe plus de sentiment dans certaines parties de leurs corps; en les coupant par morceaux, toutes leurs fractions, comme celles du polype (10), ne conservent pas également la vie, mais seulement la fraction où se trouve le commencement de la raie, qui donne naissance à la moëlle épinière; et c'est là que Gall place l'organe de la force vitale, que l'on distingue dans ces animaux, qui, d'ailleurs, n'offrant aucune différence de sexe, sont androgines. C'est la seconde classe du règne animal.

Dans les animaux plus parfaits, l'organe de la force vitale se trouve à l'endroit où le cerveau forme la moëlle allongée et épinière, et où naissent les nerfs les plus nécessaires à l'existence. Les observations de tous les anatomistes concourent à démontrer que la plus petite lésion, dans cette partie, cause la mort.

Dans quelques contrées de l'Allemagne, on abat les bœufs en leur portant, à cet endroit, un coup de lancette, qui leur ôte

la vie sans qu'ils donnent le moindre signe de douleur.

ORGANE

DE LA FORCE VITALE.

Il est situé immédiatement après le trou occipital (*fig.* n°. I.), là où la moëlle épinière passant dans l'épine, prend la dénomination de moëlle allongée. La grandeur de cet organe peut se déterminer par celle de l'occiput et la grosseur de la nuque, mais par cette dernière d'une manière moins certaine. La largeur du trou occipital annonce une plus grande force de la moëlle allongée, et celle-ci une plus grande tenacité de la vie. Les chats, les blaireaux, qui ont ce trou très-grand, ont la vie fort dure; il est, au contraire, très-petit dans de certaineses pèces de singes, qui ont l'épine menue et la vie fragile.

Les femmes, qui ont en général plus de force vitale que les hommes, ont aussi l'ou-

verture occipitale du crâne beaucoup plus large.

La troisième classe des animaux commence à ceux qui s'accouplent réellement; on trouve en eux, vers l'extrémité de la moëlle allongée, au dessus de l'organe de la vie, deux petits nœuds qui forment les organes du penchant à la copulation. Dans l'homme et les animaux qui approchent de sa perfection, ces organes occupent la partie inférieure du petit cerveau.

On a cru longtems que le penchant pour les plaisirs de l'amour dépendait uniquement de la ségrégation de la semence dans les bourses; mais cette opinion est démentie par l'exemple d'enfans encore impubères, chez lesquels cette sécrétion n'était point opérée, et qui néanmoins ressentaient toute l'effervescence des desirs. Les castrats, privés des creusets où la semence s'élabore, éprouvent vivement l'attrait sexuel. Au contraire, des hommes virils, dont toutes les parties sont intactes et régulièrement formées, sont peu enclins aux plaisirs vénériens. Gall croit donc devoir admettre, dans

le cerveau, un organe primaire de cette inclination.

ORGANE

DU PENCHANT A LA COPULATION.

Dans la partie inférieure du cervelet, au dessus de la force vitale, sont deux voussures du cerveau qui forment les organes de l'amour physique et qui rendent très-convexe la base du derrière du crâne, à laquelle elles produisent deux protubérances. (n°. 2-2, *fig.* 1 et 2.). On en juge encore par la grosseur des muscles du cou qui s'y attachent. Il est difficile à sentir à l'extérieur. Les animaux qui ont le cou très-gros sont doués d'une très-grande force génératrice; c'est pourquoi il faut choisir des étalons, qui aient une encolure forte et le derrière de la tête très-large. Cet organe est très-développé aux crânes des singes, des lapins, des pigeons, etc.; il manque à celui du mulet.

Les femmes ont cette protubérance beaucoup plus forte que les hommes. Plaignons les épouses que domine l'irrésistible penchant de l'amour dans un siècle où les jeunes gens, par des jouissances précoces, sont énervés avant la maturité de l'âge. Ne serait-ce pas, en effet, le comble de l'injustice de ne voir que des êtres coupables dans des femmes, dont tout le crime n'est souvent qu'un excès de sensibilité? Hélas! si dans leur rapide printems la nature les embellit du vif incarnat de la rose, dans leur été brûlant elle efface inhumainement leurs attraits, et l'image importune de l'abandon qui les menace, la fatale nécessité de quêter des hommages qu'attirait autrefois leur jeunesse, ne sont pas les moindres maux qui viennent les assaillir. Ainsi, le bonheur semble les fuir, dès qu'elles deviennent plus susceptibles de le partager.

Les animaux dont la puissance génératrice est périodique, ont ordinairement peu de sang dans le petit cerveau; mais il en est gonflé dans le tems du rut.

Dans la vieillesse, quand le pouvoir de la réproduction nous abandonne, ces proéminences diminuent et s'effacent.

L'origine des nerfs vocaux qui se trouvent dans le voisinage de cet organe, explique l'influence de la virilité sur la voix.

Il paraît que les anciens n'ignoraient pas que cette partie du crâne était en rapport avec la faculté génératrice ; car, dans Hyppocrate, *Op. spuriis : de genitura*, on trouve : *quibus sectio est facta retrò aures, iis vis genitura exilis est* (*).

Un trop grand développement de cet organe en fait celui de la *volupté*, de la *lubricité* et de la *fureur des nymphes*. Gall l'a trouvé excessif à la tête d'une femme atteinte de la nymphomanie.

La luxure et les fureurs utérines doivent être mises au nombre des plus terribles maladies qui affligent l'espèce humaine ; mères de tous les excès honteux, elles dégradent l'homme et livrent aux impudiques et dégoûtans baisers des êtres les plus crapuleux, la jeunesse et la beauté que l'amour avait formées pour des caresses plus aimables. Il est triste d'être forcé de convenir que les

---

(*) Œuvres apocryphes d'Hyppocrate. — *De la Génération* : ceux à qui l'on a fait une incision derrière les oreilles ont peu de force génitale.

dérèglemens de l'imagination et le libertinage de l'esprit surpassent quelquefois ces déplorables effets de l'organisation (12).

Au reste, il serait long et difficile de traiter toutes les causes des faiblesses d'un sexe, plus souvent égaré par les prestiges de la séduction, que subjugué par l'empire des sens; mais ce qui influe principalement sur les mœurs des femmes, c'est le besoin de charmer les ennuis d'une vie oisive et monotone; de sacrifier au dieu de l'or pour soutenir un luxe corrupteur; d'obéir à la législation de l'exemple, dont l'ascendant funeste entraîne même les plus sages; de punir de la loi du talion l'infidélité d'un volage époux. Ajoutez à ces funestes résultats de la vanité, de la mode et de la jalousie, l'insouciant abandon, de quelques-unes d'entr'elles qui, oubliant jusqu'à l'attrait piquant de la résistance, laissent prendre, sans le donner, le prix du véritable amour.

L'absence totale de cet organe présage l'*impuissance* (*); mais il ne faut pas s'y

(*) L'auteur possède un manuscrit particulier sur la manière de traiter cette maladie; il s'empressera de le communiquer aux personnes qui desireront en avoir connaissance.

tromper : souvent la protubérance existe, et l'homme, d'ailleurs bien conformé, n'est pas propre à la génération, parce que cette partie du cerveau est dans une espèce d'inertie. Le Docteur a guéri une impuissance que l'on jugeait incurable, et que lui ne considérait que comme un mal local de l'organe, qu'il fit frotter de spiritueux, d'irritans, et cette triste maladie, le néant de l'existence, disparut, à la grande joie d'une bonne famille qui souhaitait depuis longtems des héritiers de son nom *et de ses vertus* (13).

Nous avons déja distingué, dans cet essai rapide, trois grandes classes de la substance animale; la première, qui se lie à la substance végétale, et qui semble même avoir moins de sentiment que quelques fleurs, comme le polype, dont toutes les parties sont aussi peu animées, qui se reproduit par ses branches, animal qui paraît avoir moins de vie que la sensitive. — Dans cette classe on ne distingue aucun organe.

La seconde nous offre un commencement de moëlle épinière et de filamens nerveux, un point auquel la vie semble fixée, et par lequel l'animal renaît de lui-même, comme l'arbre se reproduit par sa racine où se trouve le principe vivifiant.

La propagation par l'accouplement distingue la troisième. Ici les nuances sont plus multipliées; la perfection de l'organisation, et particulièrement celle du mécanisme cérébral et nerveux différencient les races. Le sens du toucher, ce type de tous les autres sens, est répandu par des gradations presque insensibles dans toute l'espèce animale jusqu'à l'homme, qui, par la sensibilité de ses nerfs, l'épanouissement de leurs extrémités, la finesse de la peau qui les recouvre, semble plus heureusement doué de la délicatesse du tact qui s'étend sur tout son être.

La faculté de recevoir des sensations, d'en déduire des idées, d'en former des jugemens, d'en conserver le souvenir, ainsi que celle de se communiquer par des gestes et par des accens, existent dans tous les animaux et sont proportionnées à la perfectibilité de leur organisation (14). Il suffit, pour s'en convaincre, d'observer leur industrie à se loger et à se garantir de leurs ennemis; leurs combinaisons et leur prévoyante activité à pourvoir aux besoins de la vie; leur inquiétude et leurs ruses à l'approche du danger, qui attestent la mémoire des périls passés. Par exemple: la

prévoyance des lapins, qui placent toujours une sentinelle pour la sûreté commune: l'association des loups pour chasser un animal, laquelle fut sans doute la première leçon du chasseur à courre (15); l'embuscade du renard (16) pour fondre sur sa proie, dont il a étudié les habitudes, et que nos paysans imitent en allant à l'affût; la docilité et le discernement du chien (17) que l'on dresse pour la chasse; l'industrieuse économie et l'ingénieuse police du peuple des abeilles (18); tout, dans l'histoire des animaux, sert à prouver qu'ils sont doués des mêmes facultés que l'homme, et qu'ils les emploient comme lui, en raison de leur organisation et de leurs besoins.

Les bêtes sont encore susceptibles d'éducation; c'est un fait constaté par les différens degrés d'adresse, d'instruction, de combinaison qu'on remarque dans les individus d'une même espèce. Leurs connaissances s'étendent et se perfectionnent à mesure qu'elles avancent en âge, et que le voisinage d'un ennemi les force à plus de surveillance pour éviter ses piéges et à plus de calcul dans le choix des moyens qui peuvent assurer leur subsistance. C'est cette habituelle

inquiétude d'une vie tourmentée par l'aiguillon de la faim et par l'image toujours présente du danger, qui leur impose la nécessité de déterminer et de varier leur langage (19) pour se transmettre des découvertes utiles et communes, surtout après la gestation. Nos animaux domestiques nous offrent tous les jours des preuves sensibles de ce perfectionnement dans leur éducation; et sans chercher au loin des exemples que nous avons sous les yeux, l'intelligence progressive du chien de berger ne confond-elle pas toujours les partisans de l'automatisme des bêtes?

Mais, si nous voulons étudier plus attentivement les animaux, nous découvrirons d'autres motifs de les regarder comme des êtres perfectibles: témoins l'ours et le singe, à qui l'on apprend à se servir des armes de main, en les dressant à l'art de manier un bâton, quoiqu'ils semblent destinés, par la nature, à n'employer que les armes de jet (*),

---

(*) Cette observation a conduit Mauvillon, le Condillac des militaires, dans son excellent ouvrage, *Essai sur l'influence de la poudre à canon dans l'art de la guerre moderne*, chapitre I, à regarder les armes de

en lançant des pierres sur un ennemi qu'ils n'osent ou ne peuvent atteindre. Puisqu'il est vrai que, malgré les bornes étroites de leur intelligence, ils acquièrent cependant ces nouvelles facultés, pourquoi ne pourrions-nous pas en induire une preuve en faveur de la supériorité de l'orang-outang (20) sur les autres animaux ? En effet, cet homme des bois montre une aptitude naturelle à marcher et à combattre debout, et à se servir d'une branche d'arbre pour l'attaque et pour la défense. En vain voudrait-on chercher à expliquer cette faculté par un penchant pour l'imitation ; son éloignement absolu de l'homme social ne nous permet pas de la rapporter à une autre cause qu'à celle d'une organisation plus perfectionnée, par laquelle il devient l'anneau de la chaîne, qui lie l'espèce animale à l'espèce humaine.

---

jet, comme plus anciennes que les armes de main ; « car il est vraisemblable, dit-il, que l'instinct aura » conduit l'homme de la même manière que les autres » animaux, et qu'il aura lancé des pierres dans ses » querelles avec ses semblables, avant d'apprendre » à employer un agent artificiel, pour augmenter la » force et l'action de ses membres, dans ses combats » corps à corps. »

Ainsi, l'homme doit le premier rang qu'il occupe parmi les êtres animés à la beauté de son organisation (21), au mécanisme de son système cérébral et nerveux, à la proportion et à la quantité de ses organes intérieurs et extérieurs. De cette perfection, qui tient à la nature de son être, et qui servit de type à l'antiquité pour modeler ses dieux (*), provient la supériorité de son langage. A l'aide de sons accentués, fixes, variés et communs à toute son espèce, dont il s'est composé des langues déterminées, il se fait des idées abstraites de justice et de beau moral; et c'est par ces ingénieuses conceptions qu'il est guidé dans l'exercice et le développement de cette perfectibilité qu'il partage avec tous les animaux, mais dont son organisation le rend plus susceptible qu'aucun autre.

(*) Fontenelle faisait réciter le cathéchisme à un enfant, et lorsqu'il lui entendit prononcer ces paroles : Dieu nous a faits à son image, il dit tout bas à un de ses amis, en souriant : *nous le lui avons bien rendu.*

Les organes que nous avons à décrire, étant en très-grande partie, communs à presque tous les animaux, nous suivrons l'ordre d'après lequel les plus nobles se trouvent vers le sommet et sur le devant de la tête.

Mais, avant tout, fixons un moment l'attention sur les *organes intérieurs des cinq sens ;* ils sont, dit Gall, en avant de ceux de la force vitale et de la force génératrice, sur la base du crâne, et forment la partie intérieure et inférieure de la masse cérébrale ; on ne peut les découvrir extérieurement.

C'est de cette partie du cerveau que naissent tous les nerfs qui aboutissent à nos sens et les pourvoient de filamens nerveux, par lesquels les organes intérieurs sont mis en liaison avec les objets extérieurs, et par lesquels ceux-là réagissent sur ceux-ci. Chaque sens a son organe dans le cerveau, duquel il reçoit les nerfs qui lui transmettent les impressions, que les sens reçoivent du dehors. Ce n'est pas l'œil qui voit, mais l'organe intérieur, par l'extrémité du nerf op-

tique. Les sens sont les instrumens des organes cérébraux.

Au dessus de ces organes, vers le milieu du cerveau, sont vraisemblablement les organes de quantité de propriétés qui sont encore indéterminées ; par exemple : du *désir*, de la *jalousie*, de l'*envie*, etc.

Gall se croit autorisé à admettre un organe du penchant à la conservation de la vie, et son opinion paraît résulter de toutes les observations, qui ont été faites sur les divers caractères. Il est des hommes qui sacrifient l'honneur pour sauver leurs jours ; d'autres vont au devant de la mort avec ce stoïcisme qui rendit célèbres les derniers momens de Sénèque. Les uns ne fixent qu'avec effroi le terme de leur carrière, tandis que d'autres sourient à son aspect. Enfin, il se trouve des êtres, qui, las du poids de leur existence, se donnent la mort par la seule satiété de la vie. Le docteur conviendra cependant que les idées qui dépendent, selon lui, de l'influence de cet organe, sont également soumises aux opinions qui nous dominent, aux préjugés qui nous gouvernent. L'infortuné, dont l'esprit simple et facile croit à la fabuleuse existence de ce qu'on

nomme enfer ou ténare, et qui s'empresse, à son lit de mort, de calomnier sa vie, pour obtenir, dans la nuit éternelle, le pardon des fautes qu'il commit dans le séjour de la lumière, n'envisagera pas ce passage d'un œil aussi philosophique que le vertueux Socrate.

Gall assigne préalablement le siége de cet organe dans le corps calleux (*corpus callosum*), et s'appuie des expériences, faites par le célèbre Hunczowsky, sur onze suicides, que le seul dégoût de la vie avait portés à se détruire. En effet, celui-ci trouva toujours cette partie du cerveau très-altérée, ou totalement durcie, ou réduite en bouillie.

ORGANE

DE LA SENSIBILITÉ PHYSIQUE.

N°. 3. Entre les deux organes du penchant à la copulation, mais plus vers le haut. Chez tous les sujets très-irritables, ce que l'on attribuait seulement au genre nerveux, Gall le considère comme un effet de cet organe.

Il

Il ne faut pas confondre cette protubérance avec le crochet (la bosse) sur la surface extérieure de l'os de derrière la tête, (le coronal).

La sensibilité physique cause les trémoussemens, les mouvemens spontanés et involontaires, les convulsions, les contractions des nerfs, dont les suites morales sont, suivant diverses circonstances accessoires, la susceptibilité, l'irritabilité, l'irascibilité et la colère. La chaleur du sang, la bile, l'effervescence des humeurs produisent les différentes nuances que l'on observe dans la manifestation de cet organe. Chez les hommes tout contribue à en affaiblir l'action; la force de leurs nerfs, l'habitude de l'exercice, la distraction qu'apportent les affaires publiques et privées sont autant de palliatifs; mais chez les femmes, toujours plus sédentaires, et, dans leur bel âge, continuellement occupées d'une idée dominante, l'impérieux besoin d'une brûlante complexion, la délicatesse de leurs nerfs, la réserve continuelle, qui les force à concentrer leurs premiers et leurs plus doux penchans, tout tend à exalter cette sensibilité physique : aussi trouve-t-on cet organe beaucoup plus développé à

leurs crânes qu'à ceux des hommes. De là les vapeurs, l'hystérie, les affections nerveuses (22), maladies quelquefois simulées, mais souvent trop réelles, et dont ce sexe intéressant est tourmenté, surtout dans la force de l'âge et des passions; de là encore les fréquentes inégalités et les caprices involontaires que nous remarquons dans leurs caractères, les transitions subites de la fureur à la tendresse, du désespoir aux transports de la joie, des évanouissemens au retour à la vie, et toutes ces situations contradictoires et tranchantes, qui transforment une femme en un vrai protée. Gardons-nous, censeurs sévères, de leur faire un crime de ces malheureux effets de l'organisation et de l'habitude. Ah! sachons plutôt les plaindre, calmer leurs maux par des impressions douces, et surtout les guérir par un exercice salutaire. Eh! quoi de plus touchant, que de consacrer nos soins à des êtres, qui sont nos génies tutélaires dans l'enfance, nos dieux dans la jeunesse, nos amies dans la vieillesse, et dont le bonheur embellit le songe de notre vie.

ORGANE

DU COURAGE.

N°. 4. Il est situé à environ un pouce derrière et au dessus du trou auditif, où l'angle inférieur de l'os du sommet de la tête (le pariétal) se réunit avec l'occipital et la partie de l'apophyse temporal.

Le développement de cet organe rend le derrière de la tête large, les oreilles écartées: ce sont les signes d'un caractère noble et courageux. L'homme intrépide et généreux, le soldat vaillant, le lion superbe, le sanglier farouche, ont à cette partie une protubérance très-forte; elle manque aux naturels craintifs, chez lesquels on trouve, comme aux lièvres, le derrière de la tête étroit, et les oreilles resserrées.

Malheur à celui qui n'offre ici qu'une cavité! jamais il ne saisira les armes pour défendre la liberté, secourir son ami, protéger sa maîtresse.

Il semble que cet organe soit dans une étroite union avec l'organe voisin (le penchant à la copulation, N°. 2.), et qu'il se développe en même tems. Cette relation intime, entre ces deux organes, explique pourquoi, dans le tems du rut chez les animaux, et à l'époque de la virilité dans les hommes, la timidité se transforme en audace, et la lâcheté en courage, et comment l'amour a fait quelquefois un brave d'un homme pusillanime. Voyez avec quelle ardeur les héros recherchent les plaisirs de Vénus et les travaux de Mars. Toujours superbes, souvent victorieux, ils sont longtems l'idole des belles et l'effroi des ennemis. La prédilection que leur accorde le beau sexe est une preuve nouvelle du tact exquis des femmes (23)

Le voisinage de cet organe avec ceux de l'amitié (N°. 5.) et de l'amour paternel et filial (N°. 6.), vient encore à l'appui de ce phénomène de la nature humaine, que l'homme hasarde encore beaucoup plus pour ses enfans et son ami que pour lui-même.

ORGANE
DE L'ATTACHEMENT AMICAL,
SOCIABILITÉ,
FIDÉLITÉ ET AMOUR PUR.

N°. 5. Entre les deux organes du courage et au dessus.

L'intime amitié qui unit deux êtres est la suite de cet organe; doux présent de la nature, il resserre les liens de la société.

Amis, fidelles dans le malheur comme dans la prospérité, que l'on ne vit jamais, esclaves inconstants, suivre le vain éclat des grandeurs et des richesses, vous avez cette heureuse protubérance.

Parmi les animaux, c'est surtout à la tête des chiens qu'on la trouve, mais le développement en est plus sensible dans le barbet; et cette observation devrait déterminer les peintres à le choisir de préférence à la levrette, pour en faire l'em-

blême de la fidélité. Quelques races de chevaux, les singes et tous les animaux susceptibles d'attachement ont le même organe.

L'homme dont l'égoïsme dessèche le cœur, a le crâne, à cette place, uni ou cave, ainsi que tous les animaux qui n'aiment qu'eux sur la terre.

ORGANE

DE L'AMOUR PATERNEL

ET FILIAL.

N°. 6. Il est renfermé par le précédent et ceux du penchant à la copulation (N°. 2.) et de la sensibilité physique (N°. 3.). Ce voisinage indique assez leur rapport. — C'est un des derniers que Gall a découverts.

Le bon père qui ne vit que dans ses enfans, le fils, heureux soutien de la vieillesse des auteurs de ses jours, offrent la protubérance que fait naître cet organe.

Les femmes ont, en général, le crâne très-voûté dans cette partie, et s'il se trouve

parmi ce sexe aimant, un monstre qui abandonne l'être que son sein a porté, c'est une preuve de la dépravation de nos mœurs et du vice de nos institutions, bien plus qu'une erreur de la nature.

Les animaux qui se distinguent par leur amour pour leurs petits, ont tous cet organe très-fort ; mais on ne le trouve jamais à ceux qui les délaissent aussitôt leur naissance, comme le coucou, qui va pondre dans le nid d'autrui, et abandonne sa famille à une mère étrangère.

ORGANE

DE LA RUSE.

N°. 7. Le centre de sa protubérance est à un pouce et demi au dessus de l'oreille, et se trouve vers le milieu et un peu sur le devant de la suture squammeuse du temporal.

Le plus ou le moins grand développement de cet organe et sa direction offrent les nuances successives de l'adresse et de la

finesse, de la fourberie et du vol. Le négociateur habile, qui joint à l'art de manier les affaires, l'art plus difficile de manier les esprits; l'adroit courtisan qui surprend le secret des cœurs les plus impénétrables et confond la sagacité de ses rivaux; le général d'armée qui masque ses projets malgré l'œil subtil qui l'épie; l'homme d'état, qui, d'un regard perçant, pénètre dans les cabinets des rois et les gouverne; tous doivent avoir à cet endroit une saillie assez sensible.

Les bons cœurs, les âmes simples, faciles et crédules, toujours dupes et souvent victimes, ont au contraire une cavité remarquable.

Coquetterie. — Les femmes ont toujours cette partie du crâne un peu voûtée, et la ruse, dont elles font, presqu'en naissant, le dangereux apprentissage, sous les yeux même de leurs mères, est une suite nécessaire de leur éducation, des préjugés dont on les effraie, et surtout de ce prétexte spécieux et faux, que la pudeur leur défend de se montrer sensibles et qu'on doit dérober à leur connaissance tout ce qui est susceptible de flatter leur imagination ou d'intéresser leur cœur. Vains fantômes! précau-

tions inutiles ! car à peine sont-elles sorties du berceau, que l'envie de plaire, si naturelle à tous les êtres, guidée par cette ruse à laquelle on les forme, donne naissance à la coquetterie, qui s'augmente encore, par l'essai continuel qu'elles font de leurs charmes, et par la nécessité de dérober à tous les yeux, l'important secret de leur petit manège. Heureuses ! quand le vice, trop souvent aimable, ne dirige point leurs premiers pas dans l'art séducteur d'inspirer des desirs, et qu'on laisse à la nature le soin d'éveiller ce piquant besoin d'hommages, le premier qu'éprouve un sexe, dont le rang qu'il tient dans le monde, n'est dû qu'aux égards, à la flatterie et aux soumissions, que les hommes lui prodiguent (24).

Vol. — Mais si la protubérance est très-forte, et qu'elle s'étende sur le devant jusqu'à X, Gall la considère alors comme le signe du penchant à la fourbe et au larcin. l'homme artificieux qui, dans les ténèbres, sait ourdir une trame perfide, surprendre par le choix de ses moyens, tromper par une constante dissimulation, est caractérisé par cette *bosse temporale.*

Les personnes, dans lesquelles est or-

gane a un développement sensible, ressentent toujours un penchant à dérober, quelquefois sans l'intention de retenir le vol, quand elles ne sont pas poussées par le besoin; seulement pour s'applaudir de leur dextérité. Dans le monde on appelle espiéglerie, ce malin plaisir de tricher au jeu, innocent apprentissage de l'escroquerie future, et souvent funeste effet d'une inclination que l'on ne peut vaincre.

Gall a toujours trouvé cet organe au corbeau, à la pie, au chat, au renard et à quelques espèces de chiens.

ORGANE
DE LA CIRCONSPECTION.

N°. 8—8. Il est au dessus du précédent, un peu en arrière de la plus grande convexité de l'os du sommet de la tête (le pariétal). Si cet organe est très-prononcé, la tête, vue d'en haut, a la forme carrée, et cette précieuse faculté dégénère alors en doute, en

incertitude. On rencontre, en effet, de ces esprits, qui pèsent toutes les chances, balancent tous les résultats, supposent tous les obstacles : irrésolus à l'approche du danger, timides dans les conseils, ils laissent échapper le présent en calculant l'avenir. Ainsi l'homme indécis vogue au gré des vents sur le fleuve de la vie, et presque toujours sans éviter l'écueil que brave heureusement un génie audacieux.

Parmi les animaux, le cerf inquiet, la marmotte prévoyante, ont cette saillie en partage.

L'absence totale de cet organe se reconnaît à ce que le pariétal est plattement arrondi. C'est le signe des qualités contraires à la circonspection; telles que la légèreté, l'étourderie, l'inconséquence, la présomption qui décident de tout sans examen, vivent dans un jour, dédaignent l'exemple du passé, détruisent, bouleversent, créent sans étudier les tems, les mœurs, les climats non moins variables que les caractères des hommes, sur lesquels ils ont une si grande influence.

ORGANES

DES MÉMOIRES.

Gall considère la mémoire non-seulement comme passive, mais comme une faculté active ; il en reconnaît plusieurs espèces (*) qu'il juge indépendantes entr'elles, et qui peuvent exister ou manquer séparément dans la partie inférieure du devant du cerveau. Leurs organes sont tous sur la couverture osseuse de l'orbite de l'œil.

1°. *Mémoire des choses ou des idées*, N°. 9, à l'endroit du crâne où se trouve intérieurement la crête de coq, où l'os ethmoïde se joint au coronal ; elle se reconnaît à l'extérieur par une protubérance immédiatement au dessus de la racine du nez. Ce signe appartient spécialement aux hommes qui

(*) Les Jésuites avaient déja distingué trois sortes de mémoire : celle des choses, celle des mots et celle des lieux.

possèdent une bonne mémoire des choses, qui conservent le souvenir des connaissances acquises, et chez lesquels les idées étroitement enchaînées, s'appellent vivement et réciproquement.

L'éléphant est de tous les animaux celui qui se distingue le plus par la grosseur de cet organe.

2°. *Mémoire locale*, N°. 10, aux deux côtés du précédent où commencent les deux arcs des sourcils (la tubérosité sourcillière).

Observez, dit Gall, tous les animaux qui retrouvent aisément le chemin qu'ils ont une fois suivi, les chiens (*) égarés à de très-grandes distances, et qui reviennent au gîte accoutumé, vous remarquerez en eux ces deux points très-saillans; ils ne sont pas moins sensibles dans les hirondelles, les cygnes et tous les oiseaux que l'on voit regagner, après des mois et des années d'absence, la contrée qui doit les nourrir, et le nid qu'ils ont construit; quand le même or-

(*) On pourrait demander à Gall quel est, dans ces animaux, le rapport de cet organe avec celui de l'odorat, qui semble être la faculté qui leur indique le chemin qu'ils ont déja fait.

gane est fortement exprimé dans les hommes (*), ils ont la faculté de se rappeler, après nombre d'années, le chemin qu'ils n'ont tenu qu'une fois, comme s'il leur était habituel ; ils savent de quel côté d'un livre ils ont lu tel passage. On peut assurer la même chose des paysagistes naturels, des architectes imitatifs, des voyageurs surtout qui apportent dans leurs récits géographiques, la plus scrupuleuse exactitude. On ne remarque aucune trace de ce signe chez les individus qui font vingt fois la même route, sans pouvoir jamais s'orienter ni graver dans leur mémoire les points les plus reconnaissables.

3°. *Mémoire des mots et des noms, mémoire nominale*, N°. 11, au fond de la cavité de l'œil. Il est impossible de sentir cet organe, mais on le reconnaît à ce qu'il pousse l'œil en avant, et le rend saillant. Quand il est très-développé, il donne ce que l'on appelle des *yeux de bœuf*.

(*) Quoiqu'à cette place les sinus frontaux laissent entr'eux une cavité, Gall prétend que le cerveau peut opérer sur la platte extérieure, parce que les sinus sont parallèles.

Les hommes qui possèdent cet organe, ont une étonnante facilité pour apprendre et retenir des choses souvent très-différentes et très-difficiles, comme des nomenclatures; on remarque qu'ils sont très-amateurs de toute espèce de collections.

J'ai connu un officier supérieur qui avait de *gros yeux bouffis ;* il savait par cœur l'état nominatif de tous les soldats de son corps, et récitait souvent de longs passages de nos poètes et de nos orateurs.

4°. *Mémoire des langues*, N°. 12, en avant du précédent, à la partie supérieure de la cavité de l'œil qu'il presse par le bas, quand il est très-fort (comme on le remarque dans le buste de Gellert). L'œil semble alors rebondir vers ses extrémités.

Les hommes susceptibles d'apprendre facilement plusieurs langues, ont généralement une semblable configuration des yeux.

C'est cet organe qui le premier conduisit Gall à l'étude de sa théorie. Il est à desirer qu'il nous donne l'histoire de ses découvertes, et qu'il nous apprenne comment il a été conduit de l'une à l'autre.

5°. *Mémoire des nombres*, N°. 13, il est aussi sous la couverture osseuse de l'orbite de

l'œil, mais des deux côtés extérieurs des yeux, de manière que lorsqu'il est très-fort, il pousse obliquement la prunelle vers le nez, et cause cette espèce de louchement bigle que l'on remarque à tous les grands calculateurs.

Cet organe donne la faculté de garder fidellement le souvenir des nombres, et de calculer de tête, et ce talent peut, par l'exercice de cet organe, être porté au plus haut degré, même dans un homme borné.

Gall ne dit encore rien de positif sur l'existence de cet organe chez les animaux, quoiqu'il le soupçonne à la pie (25); il attend de nouvelles expériences.

6°. *Mémoire des physionomies*, souvenir du physique des personnes, N°. 14. Cet organe se trouve à l'opposé du précédent, c'est-à-dire, à l'intérieur de la couverture osseuse de l'œil, du côté du nez; et lorsqu'il est très-protubérant, il pousse obliquement la prunelle en dehors; c'est ce que l'on appelle des yeux écartés. Il est nouvellement établi par Gall.

Cette configuration de l'œil est celle de toutes les personnes qui conservent le souvenir des gens qu'elles ont à peine vus, même dans des circonstances assez indifférentes.

J'ai

« J'ai servi avec un général qui avait ainsi les *yeux divergens;* il reconnaissait depuis vingt ans tous les hommes qui avaient été un moment sous ses ordres, même dans les grades les plus inférieurs. Cette découverte peut être d'un grand secours aux lieutenans de police, dans le choix de leurs espions.

7°. *Mémoire des tons*, organe musical, N°. 15. Le sens des tons de la musique a son organe dans le cerveau, immédiatement au dessus de celui des nombres, (N°. 13); il est d'autant plus facile à reconnaître, qu'il est indiqué par une protubérance placée à l'angle extérieur de l'œil, vers l'extrémité de l'arc des sourcils, près du temporal : c'est le trait caractéristique que Gall a trouvé à tous les animaux qui aiment la musique, surtout à ceux des habitans de l'air qui nous charment par leurs accens mélodieux.

Les grands musiciens ont ici une voûte très-prononcée (*), et que les gravures de

---

(*) On pourrait demander à Gall si le rossignol français, Garat, ne doit pas autant à la flexibilité de son gosier, à la justesse de son ouïe, qu'à cette heureuse protubérance, que d'ailleurs, il a très-forte. Au reste tous ceux qui connaissent ce favori d'A-

ces artistes célèbres expriment presque toujours par une saillie dans les figures dessinées de face : Mozard avait cette protubérance très-forte ; Haydn et Reichart (*) la possèdent à un degré supérieur.

Les ennemis de l'harmonie et le peuple des Midas offrent, au lieu d'une sallie, une malheureuse cavité qui décèle au cranioscope exercé la petite astuce si commune à nos aimables qui prétendent se donner un air de sensibilité en jouant la passion pour la musique.

ORGANE
DE LA PEINTURE.

N°. 16. Le sens des couleurs se trouve entre les organes de la mémoire locale (N°. 10)

pollon savent que le sens des tons est inné chez lui, et que longtems avant d'apprendre la musique, sa voix moëlleuse, pleine et sonore faisait les délices des joyeux habitans de la Garonne.

(*) Maître de chapelle du roi de Prusse, qui a passé l'hiver à Paris.

et celle des tons (N°. 15) ; mais un peu plus haut, sur l'arc des sourcils.

L'art d'Appelles a trois parties bien distinctes : l'invention, le dessin, le coloris, et c'est à ce dernier seulement que Gall me semble attribuer cet organe. Les deux autres dépendent sans doute de l'organe de l'imagination et de celui des arts mécaniques (*).

Les peintres qui sont vivement affectés des couleurs que la différente réfrangibilité des rayons répand sur le globe, présentent à cette partie une forte protubérance. Beautés, qui cherchez des artistes capables de rendre les lys et les roses de votre teint, voilà l'indice auquel vous reconnaîtrez ces favoris de la nature ; eux seuls, en effet, possèdent le don de l'imiter, de l'embellir et de varier à l'infini les nuances de tous les êtres, soit qu'ils veuillent animer le guerrier d'une noble audace au milieu des combats, ou faire pâlir d'effroi le pilote battu par la tempête ; soit qu'ils reproduisent sur la toile les riantes chimères de la mythologie et les

(*) Au crâne de Raphaël, dont Gall a un modèle, l'organe des arts mécaniques est très-fort et celui du sens des couleurs beaucoup moins prononcé.

scènes tragiques de l'histoire, les fraîches matinées du printems, et les soirées amoureuses de l'été. Dignes émules des Titien et des Rubens, leur brillant pinceau donne la vie et le mouvement.

ORGANE

DES ARTS MÉCANIQUES.

N°. 17. Il est fixé derrière les surfaces latérales de l'os frontal (*plan. semicircular. oss. front.*), là où il se réunit avec la grande aîle de l'os basilaire-sphénoïde; un angle le détermine. Il est très-prononcé dans les hommes qui montrent du talent pour cette partie des mathématiques qui combine les forces mouvantes et les effets des machines propres à agir sur les corps ou à les déplacer. Pour peu qu'ils aient de génie, l'exercice de cet organe les rendra capables d'en imaginer eux-mêmes, ou du moins de perfectionner les procédés qu'ils auront vu employer.

Cette saillie paraît très-forte dans le buste

de Vaucanson. On sait que ce nouveau Prométhée, non content d'exciter l'admiration par son flûteur, son canard et son joueur de tambourin, voulut encore rendre son art utile en le faisant servir au perfectionnement des manufactures.

Gall a trouvé cet organe au castor, au mulot, à la marmotte, ainsi qu'à tous les oiseaux qui bâtissent si ingénieusement, avec des pailles volantes, des nids qui résistent aux orages.

Le voisinage de cet organe avec ceux de la peinture, de la musique et des nombres, annonce leurs rapports. En effet, ces trois arts ont une partie purement mécanique.

ORGANE

DE L'OBSERVATION (26).

N°. 18. IMMÉDIATEMENT au dessus de la mémoire des choses (N°. 9.), dans le milieu et vers le bas du front.

Cet organe est généralement très-fort chez

les enfans qui sont appelés, par la nouveauté de tous les objets, à donner leur attention à tout ce qui les environne; et observer, n'est d'abord que donner son attention à une seule chose, ou successivement à plusieurs. Ce n'est que dans un âge plus avancé que l'observation embrasse les causes, les effets et les rapports des phénomènes, des évènemens et des actions; mais ce don précieux n'est plus alors que le partage de quelques bons esprits; encore faut-il que cet organe soit entretenu dans toute sa force, par l'habitude, comme chez les médecins, les naturalistes et tous les philosophes qui observent la nature, et de ses vérités sensibles forment la masse de leurs connaissances, sans se livrer à l'imagination qui suppose des idées innées, des causes antérieures, inaccessibles à nos sens, et qui, faute de voir comment les hommes bornés à leurs sensations, composent toutes leurs idées (*), n'enfante que des systêmes

---

(*) Condillac, *Art de penser*, page 146 : cependant les philosophes ne se croient pas si bornés; ils agitent une infinité de questions sur l'étendue, sur le corps, sur la matière, sur l'espace, sur la durée. Ils ne savent pas qu'ils n'ont que des sensations. Il est

et un langage intelligibles. Aussi trouve-t-on cette partie du front presque cave chez la plupart des hommes avant qu'ils soient adultes.

Cet organe éprouve un décroissement sensible dans la vieillesse. L'homme, à ce dernier période de la vie, moins propre à recevoir les impressions des objets qui l'entourent, ne vit presque plus que des souvenirs des autres âges. Cette altération explique la manie des vieillards, qui ne pouvant plus observer les variations que de nouvelles mœurs et de nouvelles connaissances apportent dans tous les rapports de la vie publique et privée, invoquent sans cesse les anciens usages comme les uniques régulateurs de la société, et les hommes de leur tems, comme les précepteurs infaillibles de l'espèce humaine. Ces faux jugemens se répètent à toutes les générations.

Les femmes conservent souvent cette protubérance pendant toute leur vie. L'habitude

---

inutile d'examiner en détail tout ce qu'ils ont dit à ce sujet. On verra combien ils sont peu fondés dans leurs raisonnemens, si l'on considère comment nous nous formons toutes ces idées.

de leur rôle dans la société, et le desir de nous dominer par nos faiblesses, ou de nous voiler les leurs, leur font une loi constante d'observer. On remarque, en effet, qu'elles ont cette partie du front beaucoup plus voûtée que les hommes, surtout celles qui vivent dans notre dépendance, soit par goût, soit par besoin, et qui s'en rapportent plus à la finesse de leur tact, qu'au pouvoir de leurs charmes pour nous séduire et nous maîtriser.

ORGANE

DE L'ESPRIT.

N°. 19. Immédiatement au dessus du précédent. Gall distingue trois différens esprits.

Esprit pénétrant. — Si la protubérance se montre plus perpendiculaire ou longue que large, l'homme possède particulièrement la *pénétration comparative*, l'art de rendre ses idées sensibles par des images heureuses, de

saisir et de comparer les vrais rapports des choses. Cet organe est celui des poètes, des orateurs; et s'il se trouve réuni avec l'organe de l'imagination, on peut s'attendre que l'un et l'autre, développés et exercés, produiront un génie célèbre dans les beaux-arts ou à la tribune.

Esprit profond. — Mais si la protubérance s'étend au contraire en largeur, qu'elle s'avance vers les deux côtés du front, c'est le signe d'un sens profond; il dispose aux recherches philosophiques et métaphysiques; c'est l'organe des penseurs, celui qu'il faut souhaiter aux chefs des nations, aux législateurs des peuples. Dans d'autres classes de la société, il forme les grands moralistes, les bons auteurs dramatiques, les profonds géomètres, etc., etc.

On trouve cet organe très-proéminent dans les bustes de Locke, de Bâcon, de Condillac et de d'Alembert. Graces à cette faculté si rare, ces génies immortels nous ont applani la route des sciences, en les dégageant de toutes les entraves dont les scolastiques et les théologiens les avaient embarrassées depuis tant de siècles. C'est en approfondissant les théories des arts, qu'ils ont

reconnu que l'idéologie est la base de toutes nos connaissances, et que les langues sont les moyens avec lesquels nous analysons. De là ces premiers principes des sciences, qu'il faut non-seulement savoir comment nous acquérons des idées, mais encore perfectionner le langage, cet instrument avec lequel nous passons des idées sensibles aux idées abstraites ; enfin que le système de nos connaissances s'enchaîne et s'étend à mesure que notre langue devient plus claire, plus précise et plus étendue.

Witz (*). — Si des deux côtés de l'organe de la pénétration, sur les bosses frontales, il se trouve deux boules rondes et proéminentes (figure 1 *—*), c'est le signe du *witz*, que les étrangers accordent ou plutôt reprochent au Français, et auquel celui-ci

---

(*) Il n'y a point de terme dans la langue française qui puisse rendre cette expression allemande ; elle signifie : esprit vif, mais peu profond ; idées fines, inattendues, mais futiles ; rapports superficiels ; enfin, ce que nous entendons, dans le monde, par le terme vague d'*esprit*. — Pourquoi n'adopterions-nous pas ce mot, à l'exemple des Anglais, et ne dirions-nous pas de celui qui n'est que spirituel et léger : c'est un homme *Witzique* ?

doit sa piquante originalité. Voilà, suivant Gall, la conformation presque nationale des têtes françaises, qui modifie l'organe le plus précieux, de manière à produire cet esprit vif, léger, flexible de l'être sémillant dont les femmes rafollent, et qui les amuse sans leur demander d'attention ; dans le jeune âge, ce papillon brillant abuse, à la vérité, de cet heureux don ; enfant gâté de la nature, il n'apprit jamais rien ; cependant il décide de tout, et juge en souverain d'un chef-d'œuvre des arts ou des sciences, comme d'une caricature ou d'un roman ; frivole et passionné, il ne pensa jamais deux fois de la même manière ; le matin, tout de feu pour George, et le soir en pleurs avec Duchesnois ; sérieux dans les bagatelles, enjoué dans les choses graves, il analyse les modes avec l'air profond d'un penseur et parle du déficit des finances, et de la guerre qui se rallume, du ton de la plaisanterie, conte avec importance l'anecdote du jour, et par un bon mot échappe aux argumens d'un raisonneur qui le presse. Rien de plus délicieux pour lui que le vaudeville et les ballets de l'Opéra ! Dans un pas de Vestris, il a saisi l'harmonie de l'univers, et dans le refrain

de quelques couplets piquans, toutes les lois de la morale..... Mais dès que l'expérience aura mûri ce cerveau; et que les années viendront calmer l'activité de cet organe, ce volage enfant sera l'homme aimable qui fait les délices de la société, et que nos voisins cherchent à imiter tout en le blâmant.

On sent aisément qu'un très-grand développement de cet organe, surtout, quand il est réuni avec celui de l'imagination ou de l'observation, peut produire un esprit supérieur. Voltaire, si l'on en juge par son buste, avait cette proéminence très-saillante. La présence ou l'absence de l'organe de la bonté qui est entre les deux organes du *witz*, en indique la malice ou la bonhomie. A la tête de Voltaire, cette partie présentait une cavité assez profonde. On la remarque non moins sensible chez quelques écrivains de nos jours.

ORGANE

DE LA BONTÉ.

N°. 20. Au dessus de l'organe de la pénétration, dans le milieu du front, un peu au dessous de la racine des cheveux.

Trois fois salut au bienheureux mortel qui nous montre cette bosse précieuse ! Que le son de sa voix divine frappe souvent nos oreilles enchantées, et que la bénignité de sa douce figure arrête longtems nos regards et charme nos cœurs ! Qu'il vive en paix dans le calme d'un bonheur modeste ; car la bonté est une fleur que le sage seul aime à cultiver, et que l'ambitieux dédaigne et foule aux pieds.

L'Etre qui porte l'empreinte de cet organe, partage les maux de ses semblables; c'est le vrai consolateur des malheureux ; sa grande âme rend le bien pour le mal ; c'est l'image vivante de Dieu sur la terre. Heureux qui pourra trouver ce trait caractéristique de la

bonté chez son ami ! Plus heureux celui qui le pressera de ses lèvres sur le front d'une maîtresse adorée ou d'une épouse chérie !

Cette protubérance est fortement marquée dans la colombe et la brebis ; tous les animaux qui ont cet endroit du front bombé, sont bons, aimans et faciles. Cette observation peut nous diriger utilement dans le choix de nos animaux domestiques, et spécialement dans l'art d'apprendre à connaître le guide attentif de l'aveugle infortuné, l'animal superbe qui partage à la guerre notre gloire et nos dangers, et le tardif quadrupède qui trace de pénibles sillons, pour fertiliser nos campagnes.

L'homme méchant montre ici une cavité qui fait horreur même à celui qui ne sait pas interpréter cet indice. Qu'on aille voir chez Curtius le buste en cire de Robespierre, qui fut moulé sur nature, on pourra se convaincre qu'il avait cette partie du front extrêmement enfoncée. Une semblable cavité est propre au tigre, au vautour et à tous les animaux féroces et voraces. Que le malheureux qui porte ce signe de réprobation se couvre d'une profonde perruque, qu'il s'enfonce le chapeau sur les yeux, ou plutôt

qu'il fuie dans les déserts, le regard des hommes que Gall vient d'instruire.

Le docteur possède, dans sa collection, la tête d'un coq, remarquable par un enfoncement de cette nature, qui n'a pas lieu dans les individus de son espèce. Il était si méchant, qu'il fut ordonné à son maître de le tuer; le monstre étranglait les poules du voisinage.

ORGANE

DE LA LIBÉRALITÉ.

N°. 21. Au dessus des organes de la peinture (N°. 16.), au milieu de chacune des deux parties du front, un creux profond annonce l'avarice; c'est le signe d'une âme sordide, le cachet de l'insigne usurier. Quand les cœurs sont généreux et les âmes libérales, le front se prolonge sans affaissement.

C'est à ce trait qu'on reconnaît la libéralité, vertu céleste, qui sait faire avec discernement des dons secrets, et les répandre avec

cette manière de donner, qui est encore au dessus des bienfaits. Cet organe est l'appanage de l'homme généreux qui, mettant son bonheur dans celui qu'il procure, ne voit autour de lui que des visages rians, fait pardonner ses défauts, rend ses plaisirs faciles, et compte de vrais amis: jouissance bien différente de celle que cherche l'homme cupide, qui fait son Dieu du métal qu'il entasse, et pour qui l'amour, l'honneur et la sensibilité ne sont rien! L'effet ordinaire de cette honteuse manie est de prendre dans la défaillance des sens, la place de toutes les affections. Aussi, voit-on toujours cette partie du front s'affaisser un peu dans la caducité; le vieillard, près de la tombe, s'attache davantage à ses trésors, qu'il caresse et qu'il choie, comme s'il devait vivre encore de longues années. Telle est la nature de l'homme!

Cette cavité est imprimée au crâne de quelques animaux, et elle n'a point échappé à l'œil observateur du docteur Gall. Il existe surtout des chiens qui, n'amassant que pour eux, et n'admettant jamais d'autres animaux, même de leur espèce, au partage de leur proie, donnent des preuves sensibles d'ava-

rice.

rice. C'est ce que l'on remarque généralement dans les chiens courans.

ORGANES

DE L'IMAGINATION.

N°. 22. Gall établit plusieurs nuances que je vais essayer de rendre.

Imagination. — Au dessus de l'organe de la bonté (N°. 20), au milieu du front, là où les cheveux prennent naissance, une saillie demi-circulaire indique la puissance de l'imagination qui crée, invente ou embellit d'un nouveau coloris les idées acquises. Là réside la verve poétique, ce feu sacré que n'eut point Delille en rimant *la Pitié*. C'est dans l'homme qui possède cet organe, que l'on remarque la hardiesse des idées et l'énergie des sentimens; ces deux caractères du génie qui distinguent les vrais poètes, les grands peintres et tous les hommes qui s'élèvent au dessus du peuple des écrivains et

des artistes, par la sublimité de leurs conceptions et par la noble simplicité de leurs images.

Religiosophie. — La Religion, fille de l'imagination, naît de l'accroissement de cet organe, qui se prolonge alors comme une colline sur la suture des pariétaux, bien au delà de l'os frontal. L'effet de ce développement de l'organe imaginatif, fut dans l'origine cette pieuse exaltation d'un homme qui, frappé des beautés majestueuses et de l'inépuisable libéralité de la nature, dut, sans doute, en les comparant aux ouvrages de ses mains, leur supposer un auteur; mais, au milieu même de son admiration, ne pouvant s'arracher aux maux qu'il souffrait, sa faiblesse lui fit un besoin de la consolation; et dans l'impuissance où il était de franchir les bornes de son intelligence, il composa, des différentes vertus humaines, l'idée d'un être allégorique qu'il nomma Dieu (*). Cette conception s'agrandissant à mesure que son esprit distinguait de nouvelles idées morales, il en fit bientôt cette divinité bienfaisante,

(*) L'idée de Dieu n'est point innée.

LOCKE.

qui protège et rapproche tous les mortels, les anime au travail par l'attrait du plaisir, et leur montrant le châtiment ou la récompense dans le trouble du méchant, ou la paix du juste, n'exige d'autre culte de leur part, que la pratique de tous les devoirs.

La voilà cette religion, telle qu'elle naît de notre organisation ; religion antérieure à tous les systèmes comme à tous les symboles, et qui eût demandé, pour se conserver pure, des cœurs dégagés de toutes vues d'ambition et d'intérêt. Quels hommes eussent été plus propres que Zoroastre, Moïse, Numa, Confucius, Jésus, Mahomet, à la maintenir dans sa simplicité naturelle, puisqu'ils possédèrent éminemment les penchans religieux dépendans de cet organe ! mais ces législateurs, pour lesquels il fut plus aisé de créer des dieux et de commander en leur nom, que de faire des codes qui fussent respectés, modifièrent les effets de cette faculté, chacun suivant les lumières de son tems et l'intérêt de sa politique. Ainsi les peuples eurent plusieurs religions, quand la nature ne leur enseignait qu'une morale universelle. Sous le despotisme de ces nouvelles institutions, les idées qui résultèrent

de l'influence de cet organe, furent encore soumises aux circonstances où les hommes se trouvèrent placés, et aux religions dans lesquelles le hasard les fit naître. Cependant les philosophes sentant le prix de cette unité religieuse qu'ils avaient perdue, imaginèrent, à leur tour, la tolérance pour leur en tenir lieu, et l'on vit les sages de toutes les nations et de toutes les sectes, dresser des autels à cette divinité, non moins sacrée que les autres, qui lie les hommes par des lois communes et fraternelles.

Cet organe sépare les cheveux quand ils croissent naturellement, et les partage en les faisant tomber des deux côtés de la tête, ce que les peintres n'ont jamais oublié d'exprimer dans leurs imitations de têtes de Jésus, d'apôtres, de saints et de martyrs. Le sentiment de ces artistes justifie les principes du docteur.

Fanatisme. — L'organe de l'enthousiasme religieux est, plus que tous les autres, susceptible d'une irritation violente, et d'engendrer, quand elle est extrême, cette cruelle et déplorable folie, que l'on nomme fanatisme. Il n'est point d'extravagances que l'homme possédé de ce démon frénétique,

ne conçoive et ne réalise. Tyran-esclave, il dicte des arrêts suprêmes au nom d'un dieu méchant et vindicatif qu'il crée à son image, fléchit, le premier, le genou devant sa redoutable idole, et fait sortir de son cerveau malade un enfer modelé sur les embrâsemens de l'Etna. Eh! de combien de fléaux les délires de son imagination sainte ne sont-ils pas le prélude? Sous les dehors d'un zèle hypocrite et d'une humilité feinte, il prêche aux nations la révolte et le meurtre, désigne aux torches des inquisiteurs et aux poignards des Seïdes les apôtres de la tolérance et de la vérité; et toujours respirant le sang et la vengeance, il inonde le globe d'un plus grand déluge de maux que n'en causèrent jamais la famine, la peste et les tremblemens de terre..... Quel dieu que celui qui fait l'homme bourreau de ses semblables!

O! Gall, respectable ami de l'humanité, puisses-tu nous apprendre le secret miraculeux de guérir cette exécrable manie, qui fait depuis tant de siècles la guerre à la raison, et ne place la vertu et le crime que dans l'observance ou l'infraction de quelques rites inventés par les hommes!

Athéisme. — L'absence totale de cet or-

gane théosophique, ou plutôt de ce développement de l'organe de l'imagination, laisse l'homme athée. Cet état naturel provient de ce que son organisation ne lui permet pas de s'élever jusqu'à cet enthousiasme qui invente et personnifie des êtres dont il ne voit point le type dans la nature. Mais cet organe négatif n'exclut point l'existence des autres; ainsi tous les hommes, bien que privés de cette faculté, peuvent être très-vertueux (*); et si, comme l'a dit le chancelier Bâcon, *de toutes les erreurs, la plus dangereuse c'est l'erreur divinisée*, ils sont au moins exempts de ces écarts funestes auxquels sont poussés les pieux fanatiques.

Faculté représentative. — Si l'on trouve à l'extrémité supérieure de l'os frontal, une voûte demi-cylindrique qui se prolonge au delà de l'organe de la religiosophie, l'homme a le pouvoir de se représenter en idée des tableaux vifs et fortement prononcés, de s'identifier avec les personnages qu'il imagine; il sera grand acteur; dans ses rôles il éprou-

---

(*) Un athée peut être un homme de bien, moralement parlant.

LEIBNITZ.

vera les passions des héros, et nous croirons les voir et les entendre; ce sera, tour-à-tour, Achille, Oreste, Orosmane et Tancrède.

ORGANE

DE

LA FERMETÉ ET DE LA PERSÉVÉRANCE.

N°. 23. On le trouve à l'extrémité antérieure de la suture sagittale. Il produit ce caractère vigoureux et immuable qu'on admire dans l'homme, qui, aux prises avec la mauvaise fortune, demeure inébranlable dans les desseins que la raison à conçus et que l'honneur commande.

C'est là ce qui fait le courage de l'homme de cabinet, du philosophe, du politique; on l'appelle courage de tête, pour le distinguer de l'autre que l'on attribue au cœur, et auquel Gall assigne un organe particulier. Il suppose et demande de la persévérance; car, s'il suffit d'un instant au guerrier pour concevoir et exécuter un audacieux projet, il faut de longues méditations au philosophe et au

politique pour mûrir et réaliser leurs plans. Le grand général, qui veut être tout à la fois soldat et homme d'état, doit joindre cet organe à celui du courage.

La même saillie caractérise les inventeurs des ouvrages mécaniques, qui ont besoin d'être essayés par l'expérience ; les auteurs des ouvrages de goût à qui la lime du tems doit donner le poli et les dernières façons ; les savans surtout dont les productions ne peuvent voir le jour qu'après avoir été vingt ans épurées au creuset de la raison et de la critique. Témoin l'inimitable historien du *Voyage du jeune Anacharsis*, qui s'est immortalisé par ce chef-d'œuvre de l'esprit humain, fruit des études de toute sa vie, de trente années de travail et d'un sens exquis et profond.

Si cet organe est excessivement développé, et que les autres facultés de l'esprit soient faibles, il dégénère en entêtement et en opiniâtreté. Son absence indique la mobilité dans les idées, la versatilité dans l'esprit, l'inconstance dans les projets.

ORGANE

DE L'AMBITION, DE LA HAUTEUR, DE L'ORGUEIL, etc.

N° 24. Précisément au milieu de la suture sagittale.

Gall réunit ici les noms de qualités très-différentes, sans exprimer ni leurs rapports, ni la manière de les distinguer par la position de l'organe. Cependant n'offrent-elles pas, si nous les comparons entr'elles, des caractères assez tranchans pour influer, d'après le système du docteur, sur la conformation du crâne?

L'*orgueil* est cette disposition à se gonfler, qu'on remarque dans l'homme qui fait de vains efforts pour sortir des limites que la nature lui a fixées. Voyez le personnage que ce penchant domine. Quel être plus gros de son petit mérite! C'est un paon qui fait la roue. Plein d'une estime outrée pour lui-même, il souffle le dédain sur tout ce qui

l'approche, et cependant il cherche des admirateurs parmi les beaux-esprits, les cerveaux pensans, les belles et les héros. Impatient de se faire un nom, il affiche un luxe ridicule, ne vit qu'avec les puissans du jour, singe les grands seigneurs d'autrefois et méprise le peuple dont il est sorti. Revoit-il ses anciens égaux, il les honore du sourire de la protection, leur prodigue les remontrances et leur promet, s'ils sont dociles à ses conseils, de parler d'eux à la parade pour les premières places vacantes de Tribun, de Sénateur ou d'Evêque; car son crédit est sans bornes. Pour lui, peu jaloux d'une préfecture ou d'une ambassade qu'on le presse d'accepter, il préfère sacrifier aux Muses, qu'il a, dit-il, courtisées toute sa vie, la plus brillante imagination, dont la nature ait jamais fait présent à un homme. Ses salons sont ornés des chef-d'œuvres de la peinture, prix de tant de conquêtes; sa bibliothèque, des plus anciens manuscrits, restes trop chers, apportés d'Egypte et d'Italie, et ses jardins, de prétendus vases et statues antiques, créés par le ciseau de *Petitot*.

Au reste son ambition, à l'entendre, se borne à protéger les beaux-arts, et à jouir

du plaisir de faire des heureux; néanmoins ses enfans, ses valets, ceux qui dépendent de lui, tous tremblent à son approche, et chacun l'évite.

La *Hauteur* est un composé d'orgueil et d'arrogance; c'est le caractère d'un homme toujours impérieux et souvent insolent.

Mais, l'*Ambition*, ce desir qui nous porte à nous agrandir, prend la teinte de nos autres passions, de notre esprit, de nos connaissances; elle est noble ou basse suivant notre caractère et notre courage, vice ou vertu, suivant le but que nous nous proposons et les moyens que notre génie nous suggère; elle fait tour-à-tour les grands hommes et les grands scélérats.

« Change un faible soldat en guerrier intrépide,
» Et le plus grand héros, en citoyen perfide. »

Pop. trad. de DU RESNEL.

L'homme, à un certain âge, a quelquefois le bonheur de congédier ses autres passions; mais pour celle-ci, c'est un fleuve sans rives, sur lequel rapidement entraîné, il ne trouve de port qu'au terme de la vie. L'ambitieux n'a pas de plus grand rival que lui-même; il ne veut être que le premier; le

second rang est au dessous de lui ; et cette soif insatiable de gloire et de puissance l'attache à la roue d'Ixion.

Maintenant, comment Gall nous apprendra-t-il à reconnaître des inclinations si différentes ? Il faut croire qu'il n'a considéré que l'effet commun qu'elles produisent dans l'homme, ce besoin de s'élever qui aiguillonne toutes ses facultés.

Parmi les animaux, tous ceux qui aiment à gravir les plus hautes montagnes ou à planer dans les airs, ont cette protubérance très-forte. Ce rapport conduisit un jour Gall à la question suivante : « N'est-ce pas le » même principe, par lequel le chamois et » l'aigle sont porté sur la cîme des monta» gnes, qui fait tendre l'homme vers une » hauteur morale ? »

Une cavité à cette partie distingue l'homme qui reçut en partage la modestie et l'humilité, vertus aimables, quand elles se bornent à parer les sentimens et les idées, mais qualités funestes, lorsqu'elles étouffent l'émulation.

Vanité. — Si la protubérance s'étend en largeur, de manière à se rapprocher des organes de la circonspection, elle dénote le

desir de briller, la ridicule manie de vouloir paraître ce que l'on n'est pas. Il est dans la nature de l'homme vain d'affecter du goût pour les grandes choses, quoiqu'il n'ait réellement de passion que pour les petites ; il se vante indiscrétement et par effusion ; il excède tout le monde de confidences éternelles sur ses bonnes fortunes ; il se fait le centre de toutes les affections, et ne peut vivre que dans la pensée des autres. Tout ce qui n'est pas lui l'importune ; il court, s'agite, fait du bruit, saisit de la fumée, et meurt sans avoir vécu. La *vanité*, selon la valeur même du mot, n'est que du vent. Pindare a dit : *c'est le songe de l'ombre.*

ORGANE

DE L'AMOUR DU VRAI.

N°. 25. Cet organe et le suivant ne sont pas encore bien déterminés ; Gall présume qu'il est placé entre les organes de l'amour filial et de l'attachement amical ; il a du moins

observé, que, chez les menteurs, cet endroit était toujours cave.

L'organe de l'amour du vrai paraît être celui de l'homme véridique, de l'homme ami de la droiture et de la simplicité, vertus si rares dans ce siècle, où plaire est le premier mérite, et où l'art de feindre est passé en habitude. Je ne suis donc point étonné que le docteur n'ait pas encore réussi à fixer la position de sa protubérance. Qu'il ne la cherche pas dans les cours; il n'y trouverait plus des *Henri* pour entendre la vérité, ni des *Sulli* ou des *Mornai* pour la dire.

ORGANE

DU MEURTRE.

N°. 26. Le sens de l'assassin est à-peu-près entre les organes du courage et de la ruse, un peu derrière et au dessus des trous extérieurs du conduit auditif.

C'est l'organe des Tibère, des Cromwel, des Charette (27) et des Carrier.

Ah ! s'il est vrai qu'un être puisse apporter en naissant ce penchant homicide, qu'il déserte l'habitation des hommes, et se dérobe à leur approche, ou qu'il sache triompher de cet affreux instinct. Qu'il apprenne la fin tragique de tous les brigands fameux livrés à ce fatal besoin, et qu'il lise sur la figure sinistre des plus heureux scélérats, cette inquiétude poignante, l'horrible tourment de leur pénible existence. Qu'il voie enfin si quelques succès passagers, obtenus par la férocité, disputés au milieu de mille crimes et de mille périls, peuvent balancer les supplices toujours renaissans que lui prépare le vautour rongeur prêt à le déchirer, et qu'il tremble de porter dans son sein ce seul et redoutable enfer de ceux qui outragent la nature !

Il résulte des opinions de Gall sur les animaux carnassiers, qu'ils laissent apercevoir un très-grand développement dans cette partie du cerveau, où ceux qui broutent paisiblement, ne montrent qu'une cavité. Une différence doit aussi s'établir, selon lui, entre les nations carnivores et celles qui sont frugivores ; elle sera plus grande, sans doute, pour celles qui sont antropophages.

Ici se borne l'énumération de tous les organes annoncés jusqu'à ce moment par le docteur Gall. On sent qu'il lui reste beaucoup de choses à découvrir, et encore plus à prouver. Rien de plus incontestable que l'influence de l'organisation sur nos facultés; mais on ne peut, en même tems, s'empêcher de reconnaître l'influence du moral et des habitudes des hommes sur leur physique. Ce sont des causes mutuellement agissantes l'une sur l'autre, et dont les rapports appellent l'étude des amis de l'humanité.

Le développement des organes cérébraux, dit Gall, est très-varié, et le cerveau subit, dans les différents périodes de la vie, des changemens que l'on peut apercevoir sur le crâne, et qui sont toujours en raison de l'accroissement ou de la perte des facultés, que l'on remarque, dans les divers âges de l'homme.

D'abord, dans le fœtus se forme l'organe de la force vitale, la moëlle épinière et alongée. Aussitôt après la naissance, se développe la partie du cerveau où sont les organes intérieurs des sens; dès ce moment, l'organe de l'observation

l'observation continuellement exercé, se voûte, et il paraît très-fort pendant toute l'enfance; puis, à mesure que de nouvelles connaissances s'acquièrent, se classent et se fixent, les organes existans des diverses mémoires commencent à protubérer, et donnent la configuration des yeux et de l'arc sourcillier.

Vers leur neuvième année, les femmes éprouvent dans le développement de leurs facultés, un élan rapide, qu'il est facile d'observer dans la conformation de leur crâne; et ce n'est, au contraire, qu'après quelques années de virilité, quand la partie inférieure du cervelet se trouve développée, que le jeune homme atteint cet état consistant que les femmes ont beaucoup plutôt.

A cette aimable et brillante époque de la jeunesse, le printems de la vie, quand le cerveau et sa forme sont déterminés, et que le corps a reçu sa maturité, tous les organes existans sont à-peu-près également bien formés dans les deux sexes; cependant, alors même que nous nous vantons d'une plus grande force de corps et de plus d'étendue d'esprit, les femmes l'emportent encore sur nous par l'énergie de quelques organes.

Après la quarantième année, il y a un re-

pos dans le développemment du cerveau, une suspension dans la progression de l'activité des organes, qui s'affaissent ensuite insensiblement, et disparaissent peu à peu avec l'âge, cette horloge de la vie, où chaque jour est marqué par la perte de cette jeune vigueur qui se dissipe dans la vieillesse. L'organe de la génération s'efface d'abord (28),

« De là vient que touchant à la fin de ses jours,
» On renonce sans peine aux plaisirs, aux amours. »

Pop. trad. de DU RESNEL.

Ceux de l'observation, des mémoires, de la libéralité, etc. etc., se retirent, en quelque façon, successivement, et les années qui se multiplient, nous enlèvent nos talens l'un après l'autre. Ainsi les dons de l'avare nature, et tous les fruits de nos veilles commencent à nous échapper dès l'âge de la sagesse, alors que le calme des passions nous permettrait de jouir en paix des heureuses facultés dont nous sommes doués dans ce printems qui passe comme l'éclair, et dont les souvenirs même se dérobent aux efforts que nous faisons pour les rappeler.

Gall prétend que l'organe principal d'un homme, c'est-à-dire, celui qu'il possédait

à un degré éminent, survit à tous les autres, et qu'il le conserve durant la vieillesse dans un état d'activité proportionnelle (*). L'assertion du docteur demanderait quelques éclaircissemens; car, s'il entend l'appliquer, par exemple, à l'organe du penchant à la génération, je ne crois pas que l'exercice, qui le rend prédominant, lui conserve une grande puissance dans la défaillance de tous les autres sens.

A l'exemple des Camper, des Blumenbach, le docteur fixe les différences des crânes entre les nations, les sexes et les animaux, suivant leurs espèces; il explique pourquoi certains talens sont plus ou moins cultivés chez divers peuples, et comment telles inclinations sont innées chez tous les habitans d'un pays.

Il a des idées très-curieuses sur la *mimique*; il appelle, de ce nom, des mouvemens spon-

(*) On demanda à l'académicien de Lagny, mourant et sans connaissance, quel était le carré du nombre 12; il répondit sur le champ : 144; et comme il paraissait privé de la totalité de ses facultés, on en conclut que la mémoire des nombres, qu'il avait le plus exercée, survivait, en lui, à la perte de toutes les autres facultés de l'esprit.

tanés et involontaires, qui dépendent de l'existence et de l'activité des organes dont quelques êtres sont pourvus.

Si le public daigne accueillir cet essai de la nouvelle théorie, je m'engage à continuer de lui faire connaître les principes d'un homme qui peut être réfuté, mais qui ne mérite point la sévérité ridicule qu'un gouvernement ombrageux à l'excès et prodigue de prohibitions, exerce envers lui. Si son système est faux, les lumières du siècle présent suffisent pour le détruire, le faire tomber dans l'oubli, et l'on aura connu une erreur de plus, qui nous garantira peut-être de quelques-autres. Les vérités ne se détruisent pas par l'opposition ; la résistance propage, au contraire, les opinions les plus fausses, quand elles sont accréditées et soutenues par des martyrs.

Les hommes s'irritent contre la puissance injuste et sont abattus par le plus petit ridicule ; c'est une vérité trop constante et que tous les gouvernemens semblent ignorer, parcequ'ils sont séduits par l'habitude d'une autorité absolue et la facilité de disposer à leur gré d'une force aveugle ; comme Hercule, ils ne savent que frapper.

En terminant l'exposé de ce système, il ne sera pas inutile de faire entrevoir aux lecteurs les inconvéniens inséparables de l'application peu juste qu'on pourrait en faire. Il importe surtout que les personnes, qui auraient le desir de joindre la pratique à la théorie, calculent les conséquences qui résulteraient d'expériences irréfléchies. Les erreurs et les faux-pas sont à craindre dans des routes nouvelles, où la philosophie n'avait pas encore mis le pied; et l'aspect d'un crâne n'offre pas un moyen sûr d'affirmer d'un homme, s'il est bon ou méchant, probe ou vicieux; car sa conduite publique et privée est le résultat du concours de mille circonstances. La différence des âges et des sexes, l'empire de l'éducation et des institutions civiles, le genre d'études, la manière de vivre, le choix de la profession, la température plus ou moins douce des climats, le caractère plus ou moins philosophique des religions, les préjugés tyrans de la raison, enfin l'opinion, cette force invisible qui modifie toutes les autres forces; tant de causes réunies exercent une telle influence sur ses idées et sur ses actions, qu'elles affaiblissent du moins ses premiers pen-

chans, si elles ne les étouffent pas entièrement. Que l'on se rappelle le trait de Socrate, le plus vertueux et le plus sage de tous les Grecs. Un physionomiste ayant dit de lui, *qu'il était brutal, impudique et ivrogne, ses disciples voulurent maltraiter ce satyrique impudent ; mais Socrate les en empêcha, en avouant qu'il avait eu du penchant pour ces vices, mais qu'il s'en était corrigé par la raison.* Ainsi les disciples de Gall, pour imiter leur maître, doivent penser que tout individu, dont le crâne offre la protubérance d'un penchant funeste, a pu le réprimer, et que c'est sur leurs actions qu'il faut juger les hommes.

FIN.

NOTES

DE LA PREMIÈRE PARTIE.

(1) C'EST une opinion sur laquelle tous les anatomistes sont d'accord depuis longtems. Boërhaave a dit à ce sujet :

Cranium in pueritiâ interpressum post fracturam in adultis cerebrum premit, et pro varietate loci pressi, pro variâ magnitudine, profunditate, acutie, punctură prementis producit hebetudinem, soporem, vertiginem, tinnitum, caliginem, deliria (*a*).

Van-Swieten, disciple de Boërhaave, a ajouté : *cum autem ab illis, quæ in cranio continentur, tota vita et humanitas pendent* (*b*).

Dans un autre endroit le même s'est exprimé ainsi : *Cerebrum esse illud organum corporeum a cujus integritate idearum perceptio, illarum combinatio, judicium indè sequens, animi affectus pendent, ex physiologicis notum est* (*c*).

(*a*) Le crâne, comprimé dans l'enfance, après une fracture, presse le cerveau dans l'âge adulte, et produit la stupidité, l'assoupissement, le vertige, le tintement, l'obscurcissement, le délire, suivant les variations qu'éprouve l'endroit comprimé, ou selon le degré de grandeur, de profondeur et de saillie de la partie qui comprime.

(*b*) Or, toute la vie et la nature humaine dépendent de ce qui est contenu dans le crâne.

(*c*) La physiologie enseigne que le cerveau est cet organe de l'intégrité duquel dépendent la perception des idées, leur

Prohaska a manifesté la même opinion. « Il est hors de doute, dit-il, que tous nos sens intérieurs, tels que ceux de l'observation, de l'attention, de l'imagination, de la mémoire, etc., sont un effet de l'organisation du cerveau ; car l'entendement s'accroît à mesure que le tems et l'exercice développent, perfectionnent le cerveau ; il s'affaiblit, au contraire, et se détraque même, lorsque le cerveau est arrêté dans son développement. Delà vient que les facultés de l'esprit ne sont pas les mêmes chez tous les hommes, et que la cause d'une maladie qui agit médiatement ou immédiatement sur le cerveau, peut produire l'imbécilité, l'anéantissement de toutes les facultés, ou seulement de la mémoire. »

(2) Cette opinion est aussi professée par les Pères de l'église ; la citation suivante va le prouver :

Nec tardum ingenium, nec labilis memoria, nec inquietus appetitus, nec sensus obtusus, nec vita languens reum per se statuerunt hominem, sicut nec contraria innocentem, et hæc non ob aliud, nisi quia est hoc necessariò, ac præter voluntatem posse prævenire probatur. Aug. de lib. arb. et Bernard, lib. arb. *(a)*.

---

combinaison, le jugement qui en résulte, et les affections de l'âme.

(*a*) Ni l'esprit tardif, ni la mémoire fragile, ni le desir inquiet, ni le sens obtus, ni la vie languissante ne rendent pas plus, par eux-mêmes, l'homme coupable, que les choses contraires ne le rendent innocent, et cela parce qu'il est prouvé que l'une ou l'autre de ces dispositions peut avoir lieu nécessairement et sans le concours de la volonté.

(3) « Un lieutenant-général de police visitait la maison de Bicêtre, et comme il était dans le quartier des fous, il y remarqua un homme qui, par la gravité de son maintien, la sérénité de son visage et la tranquillité qui semblait régner dans son esprit, l'intéressa vivement. Il lui demanda quel était le motif pour lequel il avait été relégué parmi les fous. Des parens avides et cruels, répondit cet homme, pour s'assurer la jouissance de mon bien dont ils étaient d'infâmes détenteurs, ont supposé que j'étais fou, ils l'ont persuadé au ministre, et ils en ont obtenu une lettre de cachet en vertu de laquelle j'ai été indignement enfermé dans cette maison, et associé à des insensés. Le sang-froid, et surtout le ton de raison avec lesquels ce malheureux s'exprimait, étonnèrent le lieutenant-général de police, au point que ce magistrat, pensant qu'il pouvait être effectivement victime de la cupidité et de la haîne de sa famille, lui fit espérer que bientôt il le reverrait pour avoir des détails précis sur ce qui le concernait, et lui faire rendre une prompte justice. Le détenu l'en remercia avec l'expression de la plus vive reconnaissance; mais, en même tems, il le pria instamment de ne le pas venir voir un samedi, parce que ce jour-là il ne recevait que la visite de la Sainte-Vierge. Je vous entends, lui répondit le magistrat. »

(4) Tous les anatomistes-observateurs citent des exemples de ces faits : Hildanus rapporte l'exemple d'un jeune homme qui, après une chûte qui lui laissa une impression permanente à la tête, avait perdu

toutes ses facultés intellectuelles ; et était devenu complettement imbécille. Puis, il ajoute : *Observatur plerosque qui a nativitate fatui sunt, vitiatam habere capitis figuram* (*a*).

Il est prouvé, par un exemple que cite Haller, qu'un homme né imbécille devint spirituel par une blessure à la tête, et qu'il retomba dans son premier état de stupidité dès qu'il fut guéri de cette blessure.

Le père Mabillon (*b*) qui, dans sa première jeunesse, avait été regardé comme un être très-borné, devint, après avoir été trépané par suite d'une blessure à la tête, un homme étonnant. Il s'adonna surtout à la diplomatique ; il fut le premier qui réunit, sous un seul point de vue, les règles de cette science ; il établit des principes pour l'examen des diplômes de tous les âges et de tous les pays. Il est mis au nombre des grands esprits qui concoururent à illustrer le siècle de Louis XIV.

(5) L'opinion de Gall qui assigne telle ou telle partie du cerveau, qu'il appelle chacune organe, à telle ou telle faculté, est appuyée par plusieurs écrivains célèbres.

Sœmmering dit, dans sa doctrine du cerveau, 1791,

(*a*) On remarque que la plupart de ceux qui sont insensés de naissance, ont la forme de la tête contrefaite.

(*b*) Il naquit en 1636, à Saint Pierre-Mont, village près de Mouzon dans le diocèse de Reims. — Il fut religieux de l'ordre de Saint-Benoît, congrégation de Saint-Maur.

page 85 : « Il est probable que certaines parties du » cerveau sont destinées à conserver quelques espèces » d'idées, qu'il est des endroits spécialement affectés » à l'exercice de certaines fonctions de l'esprit, et » que ces facultés diverses occupent différentes ré- » gions du cerveau » (*a*).

Prohaska, dans ses principes de la physiologie de l'homme, page 340, s'exprime en ces termes : « L'on » ne peut pas assurer jusqu'à présent, avec certitude, » quelle partie du cerveau est nécessaire à tel ou tel » sens. »

Jean-Christ-André Mayer, dans son traité philosophique sur le cerveau, 1779, page 38, demande si l'âme de l'homme conçoit toutes ses opérations dans le même point où elle les manifeste, ou si l'action des diverses facultés de l'âme dépend de différentes parties du cerveau, et si l'âme ne modifie pas ses idées en raison de certaines facultés existantes dans d'autres parties de cet organe ?

Jacob pense (base de la doctrine expérimentale de l'âme) que la manifestation du sens intérieur dépend, sans doute, de certains organes, ainsi que l'action des sens extérieurs et la représentation de toutes nos facultés ; mais l'on connaît encore très-peu les organes qui déterminent ses différentes manières d'agir. Pour éprouver un changement dans nos idées, un même changement est nécessaire dans l'organe qui reçoit,

---

(*a*) Nous avons traduit cet ouvrage de Sœmmering, et nous nous proposons de le donner au public.

combine, modifie une sensation dont les effets sont si différens chez les hommes.

Toutes ces opinions sont encore professées par Schelhaminer, Willis, Glaser, Hoboke, Lanzisi, Morgagni, Schmidt, Reil, Blumenbach, Platner, Tiedmann, Metzler, Herder, etc.

(6) Comment les théologiens qui ont fait cette objection, peuvent-ils méconnaître l'influence de l'organisation sur les facultés de l'âme, quand les pères de l'église l'admettent ?

Saint Augustin dit, livre IX de la Cité de Dieu : *Anima etiam pessima melior optimo corpore.* Et plus loin : *Corporis debilitas nimia etiam vires animæ frangit* (*a*).

Saint Grégoire, Homélie II, III : *In hoc mundo cum nostris tentationibus nascimur, et caro nobis aliquandò adjutrix est in bono opere, aliquandò autem seductrix in malo* (*b*).

Saint Chrisostôme, hom. II, III, sur l'épître aux Hébreux : *Corpore molli reddito et delicato necesse est animam participare ex corporis morbo* (*c*).

(*a*) Une âme même très-méchante vaut mieux qu'un corps parfait. — L'excessive faiblesse du corps détruit même les forces de l'âme.

(*b*) Dans ce monde nous naissons avec nos tentations, et la chair nous porte quelquefois à faire de bonnes œuvres, et quelquefois aussi nous excite à en pratiquer de mauvaises.

(*c*) Si le corps s'amollit et s'énerve, l'âme se ressent nécessairement de cet état.

Qui peut ignorer que dans l'enfance nous pensons autrement que dans la virilité, et dans la virilité autrement que dans la vieillesse; que les femmes sentent et pensent différemment que les hommes; que les idées changent suivant l'état de santé, de maladie, d'ivresse, de fièvre, d'épuisement, etc. etc. Lisez sur ces rapports du physique et du moral, l'excellent ouvrage du cit. Cabanis, et vous serez convaincu que ces phénomènes attestent la dépendance des facultés de l'âme envers l'organisation, vérité que depuis Alcméon, de Crotone, philosophe et disciple de Pythagore, tous les moralistes et les anatomistes ont regardée comme incontestable.

Et que fait l'opinion de la spiritualité et de l'immortalité de l'âme contre une vérité physique et d'observation? Mais c'est le sort des découvertes nouvelles de faire croire que les idées anciennes sont menacées. Pour être convaincu de la justesse de cette observation, il suffit de se rappeler les contradictions et les persécutions que firent essuyer à leurs auteurs le système de Galilée, l'opinion de Wolf sur la circulation du sang, celles sur l'antimoine, la saignée, l'inoculation, etc. etc.

La théorie de Gall n'a point atteint le degré d'intérêt qu'ont inspiré ces sublimes découvertes; mais doit-on la juger par les craintes pusillanimes de quelques hommes étrangers, par état ou par intérêt, aux observations anatomiques, physiques et morales?

(7) On sera, sans doute, étonné de voir assigner, ainsi que le fait Gall, un autre organe que celui de

l'ouïe, pour la musique; cependant il est appuyé de Bouvyer Desmortiers. Cet écrivain a observé, *Considérations sur les sourds et muets*, p. 191, que son sourd-muet, Maurice, qui aime beaucoup à chanter, a coutume d'accompagner les inflexions de sa voix de gestes qui expriment les plus doux sentimens, et il en a conclu que très-certainement la cause de ces effets résidant et agissant dans le cerveau, sans le concours de l'ouïe, il existe chez l'homme, en général, un sens interne pour les sons, indépendant de l'action des corps sonores sur ses oreilles.

Le laboureur Brand, autre sourd-muet, qui varie les sons de sa voix suivant les passions qui l'agitent et qu'il veut exciter chez les autres, a donné lieu à Gall de faire la même observation et de l'approfondir.

» Il y avait long-tems, dit ce docteur, que j'avais » fait cette découverte, et que j'avais enseigné à mes » élèves que l'organe de la musique est tout-à-fait » différent de celui de l'ouïe. »

(8) Nous avons des preuves frappantes que l'exaltation des hommes de génie tient un peu de la folie; il n'est pas rare de voir de grands peintres, de grands poètes, de grands musiciens, etc. dont l'esprit continuellement maîtrisé par une faculté dominante, semble être aliéné dans le commerce ordinaire de la vie. Placés au dessus du commun des hommes par une qualité supérieure, ils sont obligés de recourir à la simple raison d'une vieille gouvernante pour pourvoir à l'universalité de leurs besoins; leurs distrac-

tions, leur insouciance pour les affaires d'intérêt; leur bonhomie dans la société, leurs idées toujours sublimes sur leur art, mais quelquefois folles sur des objets qui leur sont étrangers, prouvent que le développement excessif d'un organe, ou d'une faculté n'a lieu qu'aux dépens des autres organes, ou facultés qui ne reçoivent pas leur accroissement nécessaire. Ainsi la nature met des bornes à l'esprit humain : Savoir trop bien une chose, c'est en ignorer beaucoup d'autres. Vantons-nous donc encore de l'étendue de notre intelligence ! Pauvres humains! notre raison même nous trompe souvent. Gallus Ribius, rhéteur de profession, perdit le sens en s'appliquant avec une trop grande contention d'esprit à imiter les mouvemens des fous, s'imaginant que les emportemens de la folie, exprimés vivement par le discours et les gestes, la feraient mieux concevoir à ses auditeurs; mais par la grande application qu'il apporta à contrefaire l'insensé, il le devint effectivement. Sénèque, le Rhéteur, qui rapporte ce fait, dans son livre des controverses, ajoute : *c'est le seul homme peut-être qui soit devenu fou par un acte de jugement.*

(9) Veikard, médecin-philosophe, s'exprime ainsi, *dans son Traité de l'organisation et des différentes circonstances qui produisent dans les hommes et les bêtes, en état de santé ou de folie, la diversité de leurs facultés* :

« On a la certitude que parmi les hommes faits, » les uns possèdent une grande portion de cerveau,

» les autres une moindre ; qu'on trouve cet organe » plus mou chez ceux-ci, et plus dur chez ceux-là ; » et enfin que le cerveau, mou dans l'enfance, prend » de la consistance dans la vieillesse. »

Avancera-t-on que cette diversité de consistance et de quantité de ce noble instrument, n'apporte pas de variété dans ses effets ? Autant vaudrait-il dire qu'une peau douce ou rude ne produit pas de différence dans le sens du toucher.

NOTES

DE LA DEUXIÈME PARTIE.

(10) Les observations qui nous ont été transmises sur les polypes par les naturalistes modernes, renversent toutes les idées reçues avant eux sur la division des trois règnes de la nature ; car cette production, qui a longtems passé pour une plante, est maintenant reconnue pour un animal.

On ne distingue entre les polypes aucune différence de sexe ; ils engendrent à la manière des plantes ; et rien n'a tant contribué à les faire passer pour des substances purement végétales que leur singulière réproduction. Leurs petits naissent sur toute la surface de leur corps ; ce sont d'abord de légères excroissances, semblables à des boutons, et ensuite des têtes de

de polypes qui se développent insensiblement, et qui, avant d'avoir pris tout leur accroissement, donnent l'existence à d'autres polypes. Les premiers rejetons d'un polype restent donc quelque tems après leur naissance comme implantés sur son corps; et pendant qu'ils achèvent de naître, ils en produisent d'autres par les mêmes voies; de sorte que leur père est grand-père, avant que d'avoir enfanté tout-à-fait son premier né, et l'on en a vu qui pouvaient compter sur leur surface jusqu'à dix-huit enfans ou petits-enfans.

Les polypes rendent une matière glutineuse, au moyen de laquelle ils s'attachent par la queue à des corps durs sur lesquels ils se fixent. Ils se nourrissent de petits insectes qui nagent dans les eaux dont ils sont entourés. L'un des polypes ne peut prendre aucun aliment, sans que les autres, qui en sont comme autant de branches, y participent tous. Cela est évidemment prouvé par la couleur de l'aliment, dont la teinte se transmet alors à toute la famille. Les polypes ne nagent point. On les croit sensibles à la lumière, quoiqu'ils paraissent n'avoir pas d'yeux. Un insecte plat et petit s'attache sur eux, y pullule prodigieusement, les suce et leur donne la mort.

Mais ce qui étonne bien davantage encore, c'est qu'on peut multiplier un polype en le coupant par morceaux, et que, quel que soit le nombre des parcelles, chacune d'elles prend dans peu la forme du corps dont elle a été tirée. Il y a plus: le divise-t-on en lanières ou en tronçons, on voit naître autant de polypes; en partage-t-on la tête

en deux, en trois, en quatre, etc., il se forme sur son corps autant de têtes parfaites; fait-on la même opération sur son corps, on a plusieurs corps alimentés et dirigés par une tête unique.

Les naturalistes s'accordent tous à regarder le polype comme le chaînon qui joint le règne végétal au règne animal.

Il y a de grands rapports entre la faculté qu'ont les polypes de renaître de leurs morceaux et la reproduction des champignons. En effet, si, après avoir morcellé quelques-uns de ceux-ci, on en dissémine les pareelles sur une couche de fumier, il en naît, quelque menues, quelque informes qu'elles puissent être, des champignons bien conformés.

On connaît encore une autre manière de régénérer les champignons, qui n'a rien de commun, à la vérité, avec aucune des qualités reproductrices du polype, mais qui tend à prouver qu'en quelque sorte ils se reproduisent encore de leurs propres cendres; car, si l'on jette sur du fumier de l'eau dans laquelle on en a fait bouillir, on y en voit croître abondamment.

Les champignons qui renaissent par ce procédé, doivent-ils leur nouvelle existence à la raréfaction de leurs esprits résultante de l'action du feu, ou aux sels émanés de leur dissolution opérée par la décoction? C'est à la chimie à expliquer ce phénomène; mais toujours demeure-t-il certain qu'il est des animaux qui se reproduisent comme les plantes.

(11) L'organe de la génération, suivant Gall, étant beaucoup plus développé chez les femmes que chez

les hommes, il serait bon de comparer les lois des Législateurs des deux sexes sur le devoir du mariage, pour juger de son influence sur nos idées et sur nos actions.

La bonne reine d'Aragon rendit un édit célèbre, par lequel les époux étaient assujettis à six offrandes par nuit; elle voulut que les desirs de ses chastes sujettes fussent ainsi restreints, afin d'établir un mode aisé, permanent et immuable. L'heureux tems, dira, sans doute, en poussant un gros soupir, la jeune épouse de nos jours! Ah! monsieur, est-ce bien vrai? — On n'en saurait douter, madame; c'est un fait historique. — C'est donc possible? — Je le croyais, mais..... Solon, législateur des Athéniens, et le second des sept Sages de la Grèce, n'obligea les maris qu'à trois sacrifices par mois, ainsi que Plutarque nous l'assure dans son *Traité de l'Amour*, tome 2, page 769.

Toutes les lois portent l'empreinte de nos besoins, de nos penchans. Jugez donc par ce rapprochement, qu'on pourrait encore appuyer d'autres exemples, de l'étonnante différence qui existe dans le développement de cet organe entre nous et nos compagnes, et surtout de l'extrême diversité des effets qui doivent en résulter. Aussi la nouvelle mariée qui se livre sans feinte aux voluptueuses caresses qu'elle reçoit et prodigue, a bientôt épuisé tout ce que la jeunesse, la vigueur et la nouveauté pouvaient inspirer à son amant.

(a) *Nec tantum niveo gavisa est ulla colombo*
Compar, vel si quid dicitur improbius,

(a) Car jamais colombe (ou tout autre être, s'il en existe

Oscula mordenti semper de cerpere rostro ,
Quantum præcipue multivola est mulier.
CATULL. *ad manlium.*

Mais les forces toujours renaissantes, que les femmes apportent aux combats amoureux, ont encore une autre cause que cette supériorité que nous leur trouvons dans l'organe génératif; car

(*b*) *Dent licet assidue, nil tamen indè perie.*
OVIDE.

ou plutôt à ce jeu elles gagnent sans cesse, et perdent rarement, tandis que l'homme le plus riche est écavé dès le premier tour; et, si l'ardent amour refait les enjeux, c'est pour les risquer dans un nouveau va-tout qui les enlève. Qui pourra donc un jour donner à la jeunesse, sur cet art enchanteur, un sage traité d'économie qui la garantisse de la prodigalité sans la former à l'avarice ? Le tems, dit-on. Ah ! ses leçons furent toujours trop chères.

(12) Peu d'hommes ignorent tout ce que peuvent la lubricité, la nymphomanie, soit qu'elles proviennent de l'organisation, soit que les vices d'une imagination déréglée, ou le besoin d'excitation et de nouveaux plaisirs, suite des excès et de la satiété, produisent

---

de plus passionné) ne fut aussi lascive à becqueter son beau mâle, qu'une femme, ivre d'amour, est ingénieuse à multiplier ses plaisirs.

(*b*) Quoiqu'elles donnent toujours, leurs fonds ne diminuent jamais. — Et Sénèque dit, en parlant des femmes : *Libidine vero nec maribus quidem cedunt, pati natæ.*

ces desirs immondes, qui font fuir la pudeur, et détruisent tous les charmes de l'amour. J'en pourrais citer des exemples modernes; mais, pour ne pas faire rougir mes contemporains, je me borne à rappeler les deux Messalines; l'une, l'adultère Statilie, qui reçut la main du féroce Néron, encore toute dégoûtante du sang de son époux, Atticus-Vestinus; l'autre, la femme impudique de l'imbécille Claude, laquelle, j'ose le dire, souillait, par sa présence, le quartier des courtisanes, et dans une seule nuit affronta jusqu'à vingt-cinq combats lubriques avec divers champions.

« Mais toujours insatiable,
» Quand le nombre même l'accable,
» Elle ne peut assouvir ses desirs. »

LA GRANGE-CHANCEL.

(c) *Sed, quod potuit, tamen ultima cellam*
Clausit adhuc ardens rigidæ tintigine vulvæ,
Et lassata viris, sed non satiata recessit.

JUVÉNAL, Sat. VI, v. 128.

Les hommes ne sont point exempts de ces vices; mais la nature a mis un terme très-court au délire de leur imagination, et bientôt l'épuisement hâte cette vieillesse prématurée qui fait trop tard regretter la sagesse. Quant aux maladies physiques de ce genre, ils en sont rarement atteints; et si la médecine ne les guérit promptement, la mort qui les en délivre, devient un exemple effrayant pour les plus audacieux.

(c) Elle ne voulut fermer son *boudoir* que la dernière, et encore tout enflammée par l'irritation de l'*uterus*, elle se retira fatiguée, mais non pas satisfaite.

(13) Ce n'est pas toujours à l'*impuissance* qu'un jeune couple doit le malheur de ne point caresser de doux fruits de l'hymen ; car encore que l'organe génératif existe, et que l'organisation soit parfaite dans les deux époux, trop d'emportemens dans les premiers combats amoureux nuisent au but du mariage. Une jeune femme qui se livre avec transport au plaisir, neutralise le feu créateur qui doit la féconder.

(*d*) *Nam mulier prohibet se concipere atque repugnat,*
Clunibus ipsa viri venerem si læta retractet,
Atque exossato ciet omni pectore fluctus.
Ejicit enim sulci rectâ regione viâ que
Vomerem, atque locis avertit seminis ictum.

LUCRET. Lib. IV, v. 1263.

Aristote recommande de n'approcher sa femme qu'avec réserve et même avec une certaine retenue : des actes trop lascifs font naître en elle des ravissemens continus qui l'empêchent de concevoir ; il est donc nécessaire de ménager des repos assez longs pour qu'une trop grande excitation ne force pas l'épouse voluptueuse à rejeter le germe génital.

(*e*) *Sed rapiat sitiens venerem, interiùsque recondat.*

VIRG. *Georg* Lib. III.

(*d*) La femme nuit à sa fécondation, si par des transports trop lascifs, elle précipite les plaisirs de l'homme, et fait jaillir, au milieu de ses mouvemens irréguliers, les flots du fluide créateur; car elle rejette le soc hors de la ligne droite du sillon, et détourne du but le premier jet du feu qui porte la vie.

(*e*) Mais qu'elle saisisse la semence avec avidité, afin qu'elle la retienne.

Trop de recherche dans le plaisir devient également dangereux ; car, indépendamment de ce que les caprices, enfans d'une imagination exaltée, hâtent la satiété, elles détruisent les espérances ; c'est surtout à cet aimable jeu que trop d'esprit nuit souvent.

(*f*) *Illiterati nùm minùs nervi rigent?*
HOR.

Mais les femmes en ont fait un art, dans lequel elles sont trop savantes ;

(*g*) *Nam mentem Venus ipsa dedit.*
VIRG. *Georg.* Lib. III.

Comment oser donner un conseil, même nécessaire ? L'acte de la propagation de notre espèce est un de ceux qui nous rapprochent le plus des autres animaux ; et pourquoi n'en suivrions-nous pas l'exemple, quand nous voyons que la simplicité de la nature ne les trompa jamais ?

(*h*) *More ferarum*
Quadrupedumque magis ritu, plerùmque putantur
Concipere uxores ; quia sic loca sumere possunt,
Pectoribus positis, sublatis semina lumbis.
LUCRET. Lib. IV, v. 1258.

(*f*) Pour être ignorant en est-on moins propre au jeu d'amour?

Ou comme l'a dit le bon Lafontaine :

Au jeu d'amour le muletier fait rage.

(*g*) Car Vénus même le leur a inspiré.

(*h*) C'est une opinion générale que les femmes conçoivent plus aisément lorsqu'elles jouissent à la manière des bêtes, parce que dans cette attitude, la poitrine étant baissée et les reins élevés, elles reçoivent mieux la semence.

La nourriture entre pour beaucoup dans les moyens qui s'opposent à la propagation ou qui la facilitent ; et les ragoûts épicés doivent nécessairement être du nombre des premiers.

Les époux qui regrettent avec raison de n'avoir pas encore des gages de l'union conjugale, devraient, dans le choix de leurs alimens, imiter les peuples ichtyophages : leur nourriture la plus habituelle est très-prolifique. Il suffit, pour s'en convaincre, de voyager sur l'immense étendue de nos côtes; on trouve, à toutes les portes, dan les moindres bourgades, six à sept petits enfans gras, vermeils. bien portans; et sans l'anéantissement du commerce, on en verrait bien davantage : car la misère, entre toûs les maux qu'elle produit. arrache surtout les hommes aux doux passe-tems de l'amour légitime. Les pauvres craiguent d'augmenter une famille que la détresse ne leur permet pas de nourrir. Qu'on est malheureux, quand le plaisir même est amer !

(14) Il y a trois sentimens sur les bêtes : on croit communément qu'elles sentent et qu'elles pensent ; les Scolastiques prétendent qu'elles sentent et qu'elles ne pensent pas, et les Cartésiens les prennent pour des automates insensibles. Buffon adopta cette dernière opinion, et tandis qu'il les réduisait, par système, à un instinct machinal, sa brillante imagination, entraînée par l'empire de la vérité, leur rendait, en décrivant leurs actions, toute l'intelligence qu'il leur refusait en raisonnant. L'observation aurait suffi pour le convaincre ; mais, pour bien observer, il eût fallu

commencer par se défendre de l'adoption de tout système, peut-être même se placer au dessus des illusions de l'orgueil, et se dire avec le bon Montaigne, *livre* 2, *chap.* 11 : « Quand je rencontre, parmi les » opinions les plus modérées, les discours qui es- » saient à montrer la prochaine ressemblance de » nous aux animaux, et combien ils ont de part à » nos plus grands privilèges, et avec combien de » vraisemblance on nous les apparie ; certes j'en » rabats beaucoup de notre présomption, et me » démets volontiers de cette royauté imaginaire qu'on » nous donne sur les autres créatures.

» Et afin qu'on ne se moque de cette sympathie que » j'ai avec elles, (les bêtes) la théologie même nous » ordonne quelque faveur en leur endroit ; et consi- » dérant qu'un même maître nous a logés en ce palais » pour son service, et qu'elles sont comme nous de » sa famille, elle a raison de nous enjoindre quelque » respect et affection envers elles.

» Quand tout cela en serait à dire, ça y a-t-il un » certain respect qui nous attache, et un général de- » voir d'humanité, non aux bêtes seulement, qui ont » vie et sentiment, mais aux arbres et aux plantes ; » il y a quelque commerce entr'elles et nous, et » quelque obligation mutuelle. »

Certes, il y a entre nous et les animaux des obligations mutuelles, et elles sont fondées sur les rapports des facultés communes à leurs espèces ainsi qu'à la nôtre ; aussi, quand je dis que les bêtes ont la faculté de recevoir des sensations, j'entends bien dire qu'elles ont en cela la même faculté que l'homme.

Condillac s'exprime ainsi à cet égard, *Traité des Animaux*, 1re. *partie*, *page* 457 : « Sentir signifie » proprement ce que nous éprouvons lorsque nos » organes sont remués par l'action des objets. Ce » sentiment ne saurait être analysé : il se connaît » uniquement par la conscience de ce qui se passe » en nous. Par conséquent *les bêtes sentent et l'homme* » *sent*, doivent s'entendre de la même manière. »

Ibid. page 523 : « Les objets font des impressions » sur un animal, il éprouve des sensations agréables » et désagréables : de là naissent ses premiers mou- » vemens. Intéressé par le plaisir et par la peine, il » compare les états où il se trouve successivement ; » il observe comment il passe de l'un à l'autre, et il » découvre son corps et les principaux organes qui le « composent.

» Alors son âme apprend à rapporter à son corps » les impressions qu'elle reçoit. Elle *sent* en lui ses » plaisirs, ses peines, ses besoins. D'abord le corps se » meut avec difficulté ; il tâtonne, il chancelle ; » l'âme trouve les mêmes obstacles à réfléchir ; elle » hésite, elle doute.

» Enfin les mêmes besoins se renouvellent, et les » mêmes opérations se répètent si souvent, qu'il ne » reste plus de tâtonnement dans le corps, ni d'in- » certitude dans l'âme : les habitudes de se mouvoir » et de juger sont contractées. Les animaux doivent » donc à l'expérience les habitudes que l'on croit être » naturelles. »

Ibid. 2 *partie*, *chap.* 2. « Un animal ne peut obéir » à ses besoins qu'il ne se fasse bientôt une habitude

» d'observer les objets. Ses études varient, et le sys-
» tême de ses connaissances s'étend peu à peu à diffé-
» rentes suites d'idées, liées les unes aux autres.

» Les bêtes *inventent*, si *inventer* signifie la même
» chose que juger, comparer, découvrir; elles in-
» ventent encore, si par-là on entend se représenter
» d'avance ce que l'on va faire : le castor se peint la
» cabane qu'il veut bâtir; l'oiseau, le nid qu'il veut
» construire. Ces animaux ne feraient pas ces ouvra-
» ges, si l'*imagination* ne leur en donnait pas le
» modèle. »

Georges le Roi, qui est du même avis, le développe aussi clairement; *Lettres sur les Animaux*. 7. *lett.* « L'anatomie comparée nous montre dans les bêtes
» des organes semblables aux nôtres, et disposés
» pour les mêmes fonctions relatives à l'économie
» animale. Le détail de leurs actions nous fait claire-
» ment apercevoir qu'elles sont douées de la faculté
» de sentir, c'est-à-dire, qu'elles éprouvent ce que
» nous éprouvons, lorsque nos organes sont remués
» par l'action des objets extérieurs. Douter si les
» bêtes ont cette faculté, c'est mettre en doute si nos
» semblables en sont pourvus, puisque nous n'en
» sommes assurés que par les mêmes signes.

» Celui qui voudra méconnaître la douleur à ses
» cris, qui se refusera aux marques sensibles de la
» joie, de l'impatience, du desir, ne mérite pas qu'on
» lui réponde. Non-seulement il est certain que les
» bêtes sentent, il l'est encore qu'elles se ressouvien-
» nent. Sans la mémoire, les coups de fouet ne ren-
» draient point nos chiens sages, et toute éducation

» des animaux serait impossible. L'exercice de la mé-
» moire les met dans le cas de comparer une sensa-
» tion passée avec une sensation présente. Toute com-
» paraison entre deux objets produit nécessairement
» un jugement; les bêtes jugent donc. La douleur des
» coups de fouet, retracée par la mémoire, balance
» dans un chien couchant le plaisir de courir un lièvre
» qui part. De la comparaison qu'il fait entre ces
» deux sensations naît le jugement qui détermine son
» action. Souvent il est entraîné par le sentiment
» plus vif du plaisir; mais l'action répétée des coups
» rendant plus profond le souvenir de la douleur, le
» plaisir perd à la comparaison; alors il réfléchit sur
» ce qui s'est passé, et la réflexion grave dans sa mé-
» moire une idée de relation entre un lièvre et des
» coups de fouet.

» Cette idée devient si dominante, qu'enfin la vue
» d'un lièvre lui fait serrer la queue, et regagner
» promptement son maître. L'habitude de porter les
» mêmes jugemens les rend si prompts, et leur donne
» l'air si naturel, qu'elle fait méconnaître la réflexion
» qui les a réduits en principes : c'est l'expérience,
» aidée de la réflexion, qui fait qu'une belette juge
» sûrement de la proportion entre la grosseur de son
» corps et l'ouverture par laquelle elle veut passer.
» Cette idée, une fois établie, devient habituelle par
» la répétition des actes qu'elle produit, et elle épar-
» gne à l'animal toutes les tentatives inutiles; mais
» les bêtes ne doivent pas seulement à la réflexion
» de simples idées de relation; elles tiennent encore
» d'elles des idées indicatives plus compliquées, sans

» lesquelles elles tomberaient dans des erreurs fu-
» nestes pour elles. Un vieux loup est attiré par l'o-
» deur d'un appât ; mais, lorsqu'il veut en approcher,
» son nez lui apprend qu'un homme a marché dans
» les environs. L'idée du passage d'un homme lui in-
» dique un péril et des embûches. Il hésite donc, il
» tourne pendant plusieurs nuits; l'appétit le ramène
» aux environs de cet appât dont l'éloigne la crainte
» du péril indiqué. Si le chasseur n'a pas pris toutes
» les précautions usitées pour dérober à ce loup le
» sentiment du piège, si la moindre odeur de fer
» vient frapper son nez, rien ne rassurera jamais cet
» animal, devenu inquiet par l'expérience.

» Ces idées acquises successivement par la sensa-
» tion et la réflexion, et représentées dans leur ordre
» par l'imagination et la mémoire, forment le sys-
» tême des connaissances de l'animal, et la chaîne de
» ses habitudes ; mais c'est l'attention qui grave dans sa
» mémoire tous les faits qui concourent à l'instruire ;
» et l'attention est le produit de la vivacité des besoins.
» Il doit s'ensuivre que, parmi les animaux, ceux qui
» ont des besoins plus vifs, ont plus de connaissances
» acquises que les autres. En effet, on aperçoit, au pre-
» mier coup-d'œil, que la vivacité des besoins est la me-
» sure de l'intelligence dont chaque espèce est douée,
» et que les circonstances qui peuvent rendre pour cha-
» que individu les besoins plus ou moins pressans, éten-
» dent plus ou moins le système de ses connaissances.

» La nature fournit aux frugivores une nourriture
» qu'ils se procurent facilement sans industrie et sans
» beaucoup de réflexion : ils savent où est l'herbe

» qu'ils ont à brouter, et sous quel chêne ils trouve-
» ront du gland.

» Leur connaissance se borne à cet égard à la mé-
» moire d'un seul fait : aussi leur conduite, quant
» à cet objet, paraît-elle stupide ; mais il n'en est pas
» ainsi des carnassiers : forcés de chercher une proie
» qui se dérobe à eux, leurs facultés éveillées par le
» besoin, sont dans un exercice continuel ; tous les
» moyens par lesquels leur proie leur est souvent
» échappée, se représentent fréquemment à leur mé-
» moire. De la réflexion qu'ils sont forcés de faire
» sur ces faits, naissent des idées de ruses, de pré-
» cautions qui se gravent encore dans la mémoire,
» s'y établissent en principes, et que la répétition
» rend habituelles. La variété et l'invention de ces
» idées étonnent souvent ceux auxquels ces objets
» sont les plus familiers. Un loup qui chasse sait par
» expérience que le vent apporte à son odorat les
» émanations du corps des animaux qu'il recherche ;
» il va donc toujours le nez au vent ; il apprend de
» plus à juger, par le sentiment du même organe,
» si la bête est éloignée ou prochaine ; si elle est re-
» posée ou fuyante. D'après cette connaissance, il
» règle sa marche ; il va, à pas de loup, pour la sur-
» prendre, ou redouble de vîtesse pour l'atteindre. Il
» rencontre sur sa route des mulots, des grenouilles
» et d'autres petits animaux, dont il s'est mille fois
» nourri ; mais, quoique déja pressé par la faim, il
» néglige cette nourriture présente et facile, parce
» qu'il sait qu'il trouvera dans la chair d'un cerf ou
» d'un daim un repas plus ample et plus exquis. Dans

» tous les tems ordinaires, ce loup épuisera toutes les » ressources qu'on peut attendre de la vigueur et de » la ruse d'un animal solitaire ; mais, lorsque l'amour » met en société le mâle et la femelle, ils ont respec- » tivement, quant à l'objet de la chasse, des idées qui » dérivent de la facilité que l'union procure. Ces loups » connaissent, par leurs recherches, où vivent ordi- » nairement les bêtes fauves, et la route qu'elles » tiennent lorsqu'elles sont chassées ; ils savent aussi » combien est utile un relais pour hâter la défaite » d'une bête déja fatiguée. Ces faits étant connus, ils » concluent de l'ordinaire au probable, et en consé- » quence ils partagent leurs fonctions, et se relèvent » dans la poursuite. On s'assure aisément de toutes » ces démarches, lorsqu'elles sont écrites sur la terre » ou sur la neige, et on peut y lire l'histoire des pen- » sées de l'animal.

» On voit que les actions ordinaires des bêtes, » leurs démarches de tous les jours supposent la mé- » moire, la réflexion sur ce qui s'est passé, la com- » paraison entre un objet présent qui les attire et des » périls indiqués qui les éloignent ; la distinction entre » des circonstances qui se ressemblent à quelques » égards, et qui diffèrent à d'autres, le jugement et » le choix entre tous ces rapports. Qu'est-ce donc » que l'instinct ? Des effets si multipliés dans les » animaux, de la recherche du plaisir et de la crainte » de la douleur ; les conséquences et les inductions » tirées par eux, des faits qui se sont placés dans » leur mémoire ; les actions qui en résultent ; ce » système de connaissances auxquelles l'expérience

» ajoute, et que chaque jour la réflexion rend habi-
» tuelles : tout cela ne peut pas se rapporter à l'ins-
» tinct, ou bien ce mot devient synonyme avec celui
» d'intelligence.

Le même dit plus bas : « La vivacité des besoins
» donne plus ou moins d'étendue aux connaissances
» que les bêtes acquièrent. Leurs lumières s'augmen-
» tent en raison des obstacles qu'elles ont à surmon-
» ter. Cette faculté qui rend les bêtes capables d'être
» perfectionnées, rejette bien loin l'idée d'automa-
» tisme qui ne peut être née que de l'ignorance des
» faits. Qu'un chasseur arrive avec des pièges dans un
» pays où ils ne sont pas encore connus des animaux,
» il les prendra avec une extrême facilité, et les re-
» nards mêmes lui paraîtront imbécilles ; mais, lorsque
» l'expérience les aura instruits, il sentira, par les
» progrès de leurs connaissances, le besoin qu'il a
» d'en acquérir de nouvelles. Il sera contraint de mul-
» tiplier les ressources, et de donner le change à ces
» animaux, en leur présentant les appâts sous mille
» formes différentes. »

On voit, comme le dit Condillac, *Traité des Ani-
maux*, 2 *part. chap.* 10, « que rien n'est plus admi-
» rable que la génération des facultés des animaux.
» Les lois en sont simples, générales : elles sont les
» mêmes pour toutes les espèces, et elles produisent
» autant de systèmes différens qu'il y a de variétés
» dans l'organisation. Si le nombre, ou si seulement
» la forme des organes n'est pas la même, les besoins
» varient, et ils occasionnent chacun, dans le corps
» et dans l'âme, des opérations particulières. Par-là

» chaque

» chaque espèce, outre les facultés et les habitudes » communes à toutes, a des habitudes et des facultés » qui ne sont qu'à elle.

» Quoique le système des facultés et des connais- » sances de l'homme soit le plus étendu, il fait cepen- » dant partie de ce système général qui enveloppe » tous les êtres animés : de ce système, ou toutes les » facultés naissent d'une même origine, la sensation; » ou elles s'engendrent par un même principe, le be- » soin; ou elles s'exercent par un même moyen, la » liaison des idées. Sensation, besoin, liaison des » idées : voilà donc le système auquel il faut rappor- » ter toutes les opérations des animaux. »

Mais c'est en suivant leurs actions, que nous serons forcés de reconnaître la vérité de ces principes.

(15) Georges le Roi, *lettres sur les Animaux*, *let.* 2, prétend que « lorsque les jeunes loups ont huit ou » neuf mois, l'amour force la louve à quitter la por- » tée de l'année précédente, pour s'attacher à un mâle. » La famille reste encore unie pendant quelque tems; » mais la voracité naturelle à ces animaux les sépare » bientôt; les plus forts restent maîtres du terrein, » et ceux qui sont plus faibles vont ailleurs traîner » une vie souvent exposée à se terminer par la faim. » D'ailleurs le peu d'expérience qu'ils ont encore les » livre à tous les périls que les hommes leur préparent. » C'est alors surtout qu'ils vont chercher dans les » campagnes les cadavres des animaux, parce qu'ils » n'ont encore ni la force, ni l'habileté qui y supplée. » Lorsqu'ils résistent à ces tems de nécessité, leurs

» forces augmentées, et l'instruction qu'ils ont acquise,
» leur donnent plus de facilité pour vivre. Ils sont
» en état d'attaquer de grands animaux dont un seul
» les nourrit pendant plusieurs jours : lorsqu'ils en
» ont abattu un, ils le dévorent en partie et en ca-
» chent soigneusement les restes ; mais cette précau-
» tion ne les rallentit point sur la chasse, et ils n'ont
» recours à ce qu'ils ont caché que quand elle est
» malheureuse. Le loup vit ainsi dans les alternatives
» de la chasse pendant la nuit, et d'un sommeil in-
» quiet et léger pendant le jour. Voilà ce qui regarde
» sa vie purement naturelle ; mais dans les lieux où
» ses besoins se trouvent en concurrence avec les
» desirs de l'homme, la nécessité continuelle d'éviter
» les pièges qu'on lui tend, et de pourvoir à sa sûreté,
» le contraint d'étendre la sphère de son activité et
» de ses idées à un bien plus grand nombre d'objets.
» Sa marche, naturellement libre et hardie, devient
» précautionnée et timide ; ses appétits sont souvent
» suspendus par la crainte ; il distingue les sensations
» qui lui sont rappelées par la mémoire de celles
» qu'il reçoit par l'usage de ses sens. Ainsi, en même-
» tems qu'il évente un troupeau enfermé dans un
» parc, la sensation du berger et du chien lui est
» rappelée par la mémoire, et balance l'impression
» actuelle qu'il reçoit par la présence des moutons ;
» il mesure la hauteur du parc ; il la compare avec
» ses forces ; il juge de la difficulté de le franchir,
» lorsqu'il sera chargé de sa proie, et il en conclut
» l'inutilité ou le danger de la tentative. Cependant,
» au milieu d'un troupeau répandu dans la cam-

» pagne, il saisira un mouton, à la vue même du
» berger, surtout si le voisinage du bois lui laisse
» l'espérance de s'y cacher avant d'être atteint. Il ne
» faut pas beaucoup d'expériences à un loup adulte,
» qui vit dans le voisinage des habitations, pour ap-
» prendre que l'homme est son ennemi. Dès qu'il pa-
» raît, il est poursuivi; l'attroupement et l'émeute
» lui annoncent combien il est craint, et tout ce qu'il
» doit lui-même craindre. Aussi, toutes les fois que
» l'odeur d'homme vient frapper son nez, elle ré-
» veille en lui les idées du danger. La proie la
» plus séduisante lui est inutilement présentée,
» tant qu'elle a cet accessoire effrayant; et même
» lorsqu'elle ne l'a plus, elle lui reste longtems sus-
» pecte. Le loup ne peut avoir alors qu'une idée abs-
» traite du péril, puisqu'il n'a pas la connaissance
» particulière du piège qu'on lui tend : cependant
» il ne parvient à surmonter cette idée qu'en s'ap-
» prochant de l'objet par degrés presque insensibles;
» plusieurs nuits suffisent à peine à le rassurer. Le
» motif de sa défiance n'existe plus; mais il est rap-
» pelé par la mémoire, et la défiance dure encore.
» L'idée de l'homme réveille celle d'un piège qu'il ne
» connaît pas, et rend suspects les appâts les plus
» friands.

Timeo Danaos et dona ferentes.

» C'est une science que le loup est forcé d'acqué-
» rir pour l'intérêt de sa conservation, qui ne manque
» jamais au loup adulte qui a quelque expérience,
» et qui s'étend plus ou moins selon les circonstances
» qui l'obligent à revenir sur lui-même et à réfléchir.

» Sans argumenter comme nous, il est du moins né-
» cessaire qu'il compare entr'elles les sensations qu'il
» a éprouvées, qu'il juge des rapports que les objets
» ont entr'eux, et de ceux qu'ils peuvent avoir avec
» lui; sans quoi il lui serait impossible de prévoir ce
» qu'il doit craindre ou espérer de ces objets. Cepen-
» dant le loup est le plus brut de nos animaux
» carnassiers, parce qu'il est le plus fort : naturelle-
» ment plus grossier que défiant, l'expérience le
» rend précautionné, et la nécessité, industrieux;
» mais il n'a ces qualités que par acquisition, et ce
» ne sont point ses moyens naturels. Si on le chasse
» avec des chiens courans, il ne se dérobe à la pour-
» suite que par la supériorité de sa vîtesse et de son
» haleine; il n'a point recours aux retours et aux
» autres ruses des animaux plus faibles. La seule pré-
» caution qu'il prenne, et qu'en effet il ait à pren-
» dre, c'est de fuir toujours le nez au vent; le rap-
» port de ce sens l'instruit fidellement des objets
» dangereux qui peuvent se rencontrer sur sa route.
» Il a appris à comparer le degré de sensation que
» l'objet lui fait éprouver, avec la distance où il se
» trouve, et la distance avec le danger qu'il peut en
» craindre : il s'en détourne assez pour l'éviter, mais
» sans perdre le vent, qui est toujours sa boussole;
» comme il est vigoureux et exercé, et que souvent
» la chasse l'a forcé de parcourir une grande éten-
» due de pays, il dirige sa course vers les lieux
» éloignés qu'il connaît, et on ne parvient à le dé-
» voyer qu'en multipliant les embuscades avec beau-
» coup d'attirail et d'apprêt.

» Tout animal qui passe successivement de la » chasse au sommeil, et qui par conséquent n'est point » sujet à l'ennui, ne peut avoir que trois motifs » qui l'intéressent, et qui deviennent les principes de » ses connaissances, de ses jugemens, de ses déter- » minations et de ses actions : la recherche de sa » nourriture, les précautions relatives à sa sûreté, et » le soin de se procurer une femelle, lorsqu'il est » pressé du besoin de l'amour. Nous voyons que le » loup emploie, quant à la recherche de sa nour- » riture, toute l'industrie qui convient à sa force. Il » prend des mesures pour s'assurer du lieu où il » trouvera sa proie ; et si, dans cette recherche, il » choisit un lieu plutôt qu'un autre, ce choix sup- » pose des faits précédemment connus. Il observe » ensuite pendant longtems les différens genres de » périls auxquels il s'expose ; il les évalue, et ce calcul » de probabilités le tient en suspens, jusqu'à ce que » l'appétit vienne mettre un poids dans la balance, » et le déterminer volontairement. Les précautions » relatives à la sûreté exigent plus de prévoyance, » c'est-à-dire, un plus grand nombre de faits gravés » dans la mémoire. Il faut ensuite comparer tous ces » faits avec la sensation actuelle que l'animal éprouve; » juger du rapport qu'il y a entre ces faits et la sen- » sation ; enfin se déterminer d'après le jugement » porté. Toutes ces opérations sont absolument né- » cessaires ; et, par exemple, on aurait tort de croire » que la crainte qu'excite un bruit soudain fut pour » la plupart des animaux carnassiers une impression » purement machinale. L'agitation d'une feuille

» n'excite dans un jeune loup qu'un mouvement de
» curiosité ; mais le loup instruit, qui a vu le mou-
» vement d'une feuille annoncer un homme, s'en
» effraie avec raison, parce qu'il juge du rapport
» qu'il y a entre ces deux phénomènes. Lorsque les
» jugemens ont été souvent répétés, et que la répé-
» tition a rendu habituelles les actions qui en sont
» la suite, la promptitude avec laquelle l'action suit
» le jugement, la fait paraître machinale ; mais, avec
» un peu de réflexion, il est impossible de mécon-
» naître la gradation qui y a conduit, et de ne pas la
» rappeler à son origine. Il peut arriver que l'idée de
» ce rapport entre le mouvement d'une feuille et la
» présence d'un homme, ou de tel autre objet, soit très-
» vive, et réalisée par différentes occasions : alors elle
» s'établira dans la mémoire comme idée générale.
» Le loup se trouvera sujet à la chimère et à de faux
» jugemens, qui seront le fruit de l'imagination ; et
» si ces faux jugemens s'étendent à un certain nom-
» bre d'objets, il deviendra le jouet d'un système
» illusoire qui le précipitera dans une infinité de
» démarches fausses, quoique conséquentes aux prin-
» cipes qui se seront établis dans sa mémoire. Il
» verra des pièges où il n'y en a point ; la frayeur
» déréglant son imagination, lui représentera, dans
» un autre ordre, les différentes sensations qu'il aura
» reçues, et elle en composera des formes trom-
» peuses, auxquelles il attachera l'idée abstraite du
» péril. C'est en effet ce qu'il est aisé de remarquer
» dans les animaux carnassiers, par-tout où ils sont
» souvent chassés, et continuellement assiégés d'em-

» bûches. Leurs démarches n'ont plus l'assurance ni
» la liberté de la nature. Le chasseur, en suivant les
» pas de l'animal, ne cherche qu'à découvrir le lieu
» de son embûchement; mais le philosophe y lit l'his-
» toire de ses pensées; il démêle ses inquiétudes, ses
» frayeurs, ses espérances; il voit les motifs qui ont
» rendu sa marche précautionnée, qui l'ont suspen-
» due, qui l'ont accélérée; et ses motifs sont certains,
» ou, comme je l'ai déja dit, il faudrait supposer des
» effets sans causes.

» Il est difficile de savoir si l'amour fournit aux
» loups un grand nombre d'idées; il est certain seu-
» lement que les mâles sont plus nombreux que les
» femelles, qu'entr'eux il y a des combats sanglans
» pour jouir, et qu'il s'établit un mariage: mais on
» ne sait pas si la louve, en chaleur, reste le prix du
» plus fort, ou si un choix libre la livre aux caresses
» du plus aimé. On sait cependant qu'il entre dans la
» conduite de la louve une coquetterie qui est com-
» mune et naturelle à toutes les femelles dans toutes
» les espèces; elle entre en chaleur la première, mais
» elle dissimule ou même refuse assez longtems ce
» qu'elle desire; et il est assez vraisemblable qu'il
» entre du choix dans son association; car elle s'en-
» fuit avec celui qui devient son mari, et se dérobe
» constamment aux autres prétendans. Alors, et pen-
» dant tout le tems de la gestation, elle demeure
» avec celui qu'elle a adopté ou qui l'a conquise, et
» ensuite ils partagent ensemble les soins de la fa-
» mille. Ainsi, quel que soit le principe de cette so-
» ciété, elle établit des droits réciproques, et fait

» naître de nouvelles idées. Les loups unis chassent » ensemble, et le secours qu'ils se prêtent, rend leur » chasse plus facile et plus sûre. S'il est question d'at- » taquer un troupeau, la louve va se présenter au » chien qu'elle éloigne en se faisant poursuivre, pen- » dant que le mâle insulte le parc, et emporte un » mouton que le chien n'est plus à portée de défen- » dre. S'il faut attaquer quelque bête fauve, les » rôles se partagent en raison des forces : le loup se » met en quête, attaque l'animal, le poursuit et le » met hors d'haleine, lorsque la louve, qui d'avance » s'était placée à quelque carrefour, le reprend avec » des forces fraîches, et rend en peu de tems le » combat trop inégal. »

Il est aisé de voir combien de telles actions suppo- sent de connaissances, de jugemens et d'inductions de la part des bêtes ; il paraît même difficile que des con- ventions de cette nature puissent s'exécuter sans un langage, et nous prouverons qu'elles en ont un.

(16) Si l'on en doit croire encore le Roi, *Lettres sur les Animaux, lett.* 2. « Le renard a les mêmes besoins que » le loup, et la même inclination pour la rapine ; il » a les sens aussi fins, plus d'agilité, de souplesse, mais » la force lui manque, et il est contraint de la rempla- » cer par l'adresse, la ruse et la patience. Un des » premiers effets de l'industrie par laquelle il est » supérieur au loup, c'est de se creuser un terrier » qui le met à l'abri des injures de l'air, et lui sert en » même-tems de retraite; pour s'épargner de la peine, » il s'empare ordinairement de ceux qu'habitent les

» lapins; il les en chasse et s'y établit. Lorsque quel-
» que raison le détermine à changer de pays, son
» premier soin est d'aller visiter tous les terriers
» dont la position peut lui convenir, surtout ceux
» qui ont été anciennement habités par les renards.
» Il les nettoie successivement; et ce n'est qu'après
» les avoir tous parcourus, qu'il se fixe à la fin:
» mais s'il est troublé, même légèrement, dans celui
» qu'il a choisi, il en change bientôt, et il ne souffre
» pas que l'inquiétude approche du lieu qu'il destine
» à sa demeure. Le renard, ainsi établi, parcourt en
» peu de tems tous les entours de son terrier à une
» grande distance; il prend connaissance des villa-
» ges, des hameaux, des maisons isolées, et il évente
» les volailles; il s'assure des cours où l'on entend
» des chiens et du mouvement, et de celles où le
» repos règne: il reconnaît les haies et les lieux cou-
» verts qui pourraient, en cas de péril, favoriser son
» évasion. Cet attirail de précautions, tant de possi-
» bilités prévues, supposent nécessairement beaucoup
» de faits déja connus: toujours guidé dans sa marche
» par une défiance raisonnée, il se laisse rarement
» emporter à l'ardeur de poursuivre une proie qui
» fuit; il arrive près d'elle, en se traînant, et s'en
» saisit en sautant légèrement dessus. Lorsqu'il est
» bien assuré que la tranquillité règne dans une basse-
» cour où il a éventé des volailles, il tâche d'y péné-
» trer, et son agilité naturelle lui en donne aisément
» les moyens. Alors, s'il n'est point troublé, il en
» profite pour multiplier les meurtres, et il emporte
» ce qu'il a tué, jusqu'à ce que les approches du jour

» lui fassent craindre moins de sûreté pour sa retraite.
» Il amasse ainsi des vivres pour plusieurs jours, et
» cache avec soin tous ses restes pour les retrouver au
» besoin. Si le renard est établi dans un pays giboyeux,
» son industrie a d'autres formes pour suffire à sa
» voracité : tantôt il parcourt les campagnes, marche
» le nez au vent, prend connaissance, ou de quelque
» lièvre au gîte, ou de perdrix couchées dans un
» sillon ; il en approche en silence ; ses pas, marqués
» à peine sur la terre molle, annoncent sa légèreté
» et l'intention qu'il a de surprendre : il réussit sou-
» vent. Quelquefois sa ressource est dans la patience ;
» il se glisse le long des bois, observe le passage d'un
» lapin, se cache, attend, et le saisit lorsqu'il rentre
» d'assurance. Mais la chasse n'est pas toujours im-
» médiatement l'objet des courses du renard : quoique
» déja rassasié, sa prévoyance active le fait marcher
» encore, moins dans l'intention de chercher une
» nouvelle proie, que pour prendre des connaissances
» plus sûres et plus détaillées du pays qui lui fournit
» à vivre. Il revient souvent aux différens terriers
» qu'il a nettoyés d'abord ; il en fait le tour avec
» beaucoup de précautions ; il y entre et en examine
» avec soin les différentes gueules ; il s'approche par
» degrés des objets qui lui sont nouveaux : toute nou-
» veauté lui est d'abord suspecte, et chacun de ses
» pas vers l'objet indique la défiance et l'examen.
» Cependant, avec des appâts dont les renards sont
» friands, on les fait aisément donner dans les pièges,
» lorsqu'ils ne leur sont pas encore connus ; mais,
» sitôt qu'ils sont instruits, les mêmes moyens de-

» viennent inutiles. Il n'est point d'appât qui puisse
» alors faire braver au renard le danger qu'il recon-
» naît ou qu'il soupçonne. Il évente le fer du piège;
» et cette sensation, devenue terrible pour lui, l'em-
» porte sur toute autre impression. S'il aperçoit
» que les embûches soient multipliées autour de lui,
» il quitte le pays pour en chercher un plus sûr.
» Quelquefois cependant, enhardi par des approches
» graduelles et réitérées, guidé par le sentiment sûr
» de son nez, il trouvera le moyen de dérober légère-
» ment, et sans s'exposer, un appât de dessus un piège.
» On voit que cette action suppose une quantité
» de vues fines et de combinaisons assez compli-
» quées. Si c'est pour lui un avantage naturel d'avoir
» une retraite et d'être domicilié, c'est aussi un
» moyen de plus qu'a son ennemi pour l'attaquer :
» il découvre aisément sa demeure, et vient l'y sur-
» prendre; mais l'homme, avec ses machines, a besoin
» lui-même de beaucoup d'expérience pour n'être
» pas mis en défaut par la prudence et les ruses du
» renard. Si les gueules du terrier sont masquées par
» des pièges, l'animal les évente, les reconnaît, et
» plutôt que d'y donner, il s'expose à la faim la plus
» cruelle. J'en ai vu s'obstiner ainsi à rester jusqu'à
» quinze jours dans le terrier, et ne se déterminer à
» sortir que quand l'excès de la faim ne leur laissait
» plus de choix que celui du genre de mort. Cette
» frayeur qui retient le renard, n'est alors ni ma-
» chinale, ni inactive : il n'est point de tentative
» qu'il ne fasse pour s'arracher au péril; tant qu'il
» lui reste des ongles, il travaille à se faire une nou-

» velle issue, par laquelle il échappe souvent aux
» embûches du chasseur. Si quelque lapin enfermé
» avec lui dans le terrier vient à se prendre à l'un
» des piéges, ou si quelqu'autre hasard le détend,
» l'animal juge que la machine a fait son effet, et il
» y passe hardiment. La seule passion qui fasse oublier
» au renard une partie de ses précautions ordinaires,
» c'est la tendresse pour sa famille : la nécessité de
» la nourrir, lorsqu'elle est enfermée dans le terrier,
» rend le père et la mère, mais sur-tout celle-ci,
» plus hardis qu'ils ne le sont pour eux-mêmes, et
» cet intérêt pressant leur fait souvent braver le
» péril. La communauté de soins et d'intérêts sup-
» pose une sorte de morale dans l'amour, et des affec-
» tions qui s'étendent au delà des besoins physiques.
» Ces animaux familiers avec les scènes de sang,
» n'entendent pas sans être émus les cris de leurs
» petits souffrans. Cette tendre inquiétude, qui porte
» la renarde à s'oublier elle-même, la rend infiniment
» attentive à tous les dangers qui peuvent menacer
» ses enfans. Si quelque homme approche du terrier,
» elle les transporte pendant la nuit suivante.

» On a pu remarquer que la manière de vivre ha-
» bituelle du renard, et le détail de ses actions jour-
» nalières, supposent un plan mieux réglé, un en-
» semble de réflexions plus compliquées, des vues
» plus étendues et plus fines que ne le sont celles du
» loup. La prudence est la ressource de la faiblesse,
» et souvent elle la guide mieux que l'audace ne
» conduit la force. Au reste, on remarque également
» dans ces animaux une aptitude à se perfectionner

» qui leur est commune avec tous les autres, malgré » la différence que l'organisation met dans les ré- » sultats. »

Tous les animaux sont perfectibles, et si la différence de l'organisation met des limites au perfectionnement des espèces, il est sûr que toutes jouissent, jusqu'à un certain degré de cet avantage, qui doit nécessairement appartenir à tous les êtres qui reçoivent des sensations, et en conservent le souvenir.

(17) « Quant au chien, dit le Roi, *Lettres sur les* » *Animaux*, *lett.* 6, c'est à la chasse qu'il faut prin- » cipalement le suivre, pour voir le développement » de son intelligence. La chasse est naturelle à cet » animal qui est carnassier. Ainsi l'homme, en l'ap- » pliquant à cet exercice, ne fait que modifier et » tourner à son usage une aptitude et un goût que » la nature lui avait donnés pour sa conservation per- » sonnelle. De là résulte dans les actions du chien un » mélange de la docilité acquise par les coups de » fouet, et du sentiment qui lui est naturel. L'un ou » l'autre de ces deux élémens se fait plus ou moins » apercevoir, selon les circonstances qui lui donnent » plus ou moins d'activité. La nature est plus aban- » donnée à elle-même et plus libre dans le chien » courant que dans les autres. L'habitude de l'assujet- » tissement le rend attentif à la voix et aux mouve- » mens de ceux qui le mènent; mais, comme il n'est » pas toujours sous leur main, il faut que son intel- » ligence agisse d'elle-même, et que son expérience » personnelle rectifie souvent le jugement des chas-

» seurs. L'attention qu'on apporte à chasser autant
» qu'on peut l'animal qu'on a lancé d'abord, à rompre
» les chiens et les châtier lorsqu'ils sont sur des
» voies nouvelles, les accoutume peu-à-peu à dis-
» tinguer par l'odorat le cerf qu'ils ont devant eux
» d'avec tous les autres : mais le cerf, importuné de la
» poursuite, cherche à s'accompagner de bêtes de son
» espèce, et alors un discernement plus exquis devient
» nécessaire au chien. Dans ce cas là, il ne faut rien
» attendre de ceux qui sont jeunes. Il n'appartient
» qu'à l'expérience consommée de porter un juge-
» ment prompt et sûr dans cet embarras. Il n'y a
» que les vieux chiens qui soient ce que l'on appelle
» *hardis dans le change*, c'est-à-dire, qui démêlent,
» sans hésiter, la voie de leur cerf à travers celles de
» tous les animaux dont il est accompagné. Ceux qui
» n'ont encore qu'une expérience commencée, don-
» nent au chasseur attentif un spectacle d'incertitude,
» de recherche et d'activité qui mérite d'être observé.
» On les voit balancer et donner toutes les mar-
» ques de l'hésitation. Ils mettent le nez à terre avec
» beaucoup d'attention, ou bien ils s'élancent aux
» branches où le contact du corps de l'animal laisse
» un sentiment plus vif de son passage, et ils ne sont
» déterminés que par la voix du chasseur qui les
» appuie sur la confiance qu'il a lui-même dans les
» chiens plus confirmés et plus sûrs. Si les chiens,
» emportés un moment par l'ardeur, outrepassent
» la voie, et viennent à la perdre, les chefs de meute,
» prennent d'eux-mêmes pour la retrouver le seul
» moyen que les hommes pussent employer. Ils re-

» tournent sur les derrières, ils prennent les devans
» pour rechercher dans l'enceinte qu'ils parcourent,
» la trace qui leur est échappée. L'industrie du chas-
» seur ne peut aller plus loin ; et à cet égard le chien
» expérimenté paraît arriver au dernier terme du
» savoir, c'est-à-dire, prendre tous les moyens qui
» peuvent le conduire au succès.

» Le chien couchant a des relations plus intimes et
» plus continuelles avec l'homme. Il chasse toujours
» sous ses yeux et presque dans sa main. Son maître
» le fait jouir; car c'est une jouissance pour lui que
» de prendre le gibier dans sa gueule. Il lui rapporte
» ce gibier, il en est caressé s'il fait bien, gourmandé
» ou châtié s'il fait mal; sa douleur ou sa joie éclate
» dans l'un ou l'autre cas, et il s'établit entr'eux un
» commerce de services, de reconnaissance et d'atta-
» chement réciproques. Lorsque le chien couchant est
» jeune encore, mais cependant que les coups de
» fouet l'ont déja rendu docile, il n'écoute que la voix
» du maître, et suit ses ordres avec précision. Mais,
» comme il est guidé par un sentiment plus fin et plus
» sûr que l'homme. quand l'âge lui a donné une expé-
» rience suffisante, il ne montre pas toujours la même
» docilité, quoiqu'il en ait en général une plus grande
» habitude. Si, par exemple, une pièce de gibier est
» blessée, et que le chien vieux et expérimenté en
» rencontre sûrement la trace, il ne se laissera pas
» dévoyer par son maître, dont la voix et les me-
» naces le rappelleront en vain. Il sait qu'il le sert en
» lui désobéissant; et les caresses, qui suivent le suc-
» cès, lui apprennent bientôt en effet qu'il a dû dé-

» sobéir. Aussi l'usage des chasseurs intelligens est-» il de conduire les jeunes chiens et de laisser faire » les vieux. »

Plutarque, *de solertiâ animalium*, nous rapporte que le philosophe Chrysippe, qui n'accordait pas de jugement aux bêtes, examinant un jour les mouvemens d'un chien égaré qui cherchait la trace de son maître, remarqua que cet animal, arrivé à un carrefour, où se trouvaient trois chemins, manifesta d'abord un certain embarras, puis essaya successivement deux de ces chemins, en quêtant à pas précipités, et flairant attentivement la terre çà et là; mais que son odorat ne lui ayant rien rapporté, il s'élança dans le troisième sans s'arrêter, et qu'alors Chrysippe s'écria : « je suis obligé de convenir que ce chien a raisonné aussi juste que l'homme le plus sensé; car, s'étant assuré que son maître n'avait pas pris les deux premières routes, il s'était laissé emporter sur la troisième par la force du jugement, persuadé que c'était indubitablement celle qui devait lui faire retrouver l'objet de ses recherches. »

Il est impossible d'attribuer au pur instinct, c'est-à-dire, à une impulsion aveugle et machinale de telles actions de la part des bêtes. On ne peut assigner aucune cause de leurs mouvemens sans supposer un jugement antérieur, et le jugement suppose nécessairement la mémoire; car, un, deux, mille jugemens, si les animaux n'en conservaient pas le souvenir, ne seraient d'aucune utilité, et puisqu'un premier jugement les garantit d'une erreur reconnue, nous ne pouvons pas leur refuser la faculté de réfléchir.

« L'éducation des bêtes, sans réflexion de leur part, » dit

» dit l'auteur des *Lettres sur les animaux*, déja cité,
» serait aussi incompréhensible que celle des hommes
» sans liberté. Toute éducation, quelque simple
» qu'elle soit, suppose nécessairement le pouvoir de
» délibérer et de choisir.

» Non, ce n'est point une *faible analogie*, comme
» le disent certaines personnes, qui me porte à croire
» que les bêtes comparent, jugent, etc., lorsqu'elles
» font des choses que je ne pourrais faire sans com-
» parer et sans juger. J'en ai une certitude directe,
» une certitude que l'on ne peut infirmer, sans dé-
» truire en même tems toute règle naturelle de vérité.
» Je sais qu'à la rigueur nous n'avons de certitude
» absolue que de nos propres sensations et de notre
» conscience. On fait de très-beaux argumens aux-
» quels il est difficile de répondre, pour démontrer
» que nous ne sommes assurés de rien hors de nous.
» Cependant je ne pourrais pas m'empêcher de re-
» garder comme absurde quiconque étendrait, d'a-
» près cela, son Pyrronisme sur toutes les choses
» dont nous avons une connaissance claire par l'exer-
» cice de nos sens et de notre sentiment même. Du
» nombre de ces connaissances est sans doute, la certi-
» tude que les animaux étant pourvus des mêmes
» sens, ils reçoivent, par leur usage, des impressions
» à-peu-près semblables à celles que nous éprouvons,
» la certitude qu'ils éprouvent comme nous, de la
» douleur lorsqu'ils crient, de la joie lorsqu'ils en
» montrent le signe, etc. Or, je dis que la certitude
» que les animaux éprouvent du plaisir et de la dou-
» leur, et que leur conduite se règle d'après le sou-

» venir qu'ils ont de ces deux sensations est absolu-
» ment du même genre que l'autre; nous n'en sommes
» assurés dans nos semblables que par les signes qui
» accompagnent et caractérisent en nous-mêmes ces
» affections, et nous retrouvons dans les bêtes tous
» ces mêmes signes. »

Qui pourrait, d'après ces faits et ces raisonnemens, ne pas répéter avec Montaigne, *liv. II, chap. XII:* » Je dis donc qu'il n'y a point d'aparence d'estimer » que les bestes fassent par inclination naturelle et » forcée, les mêmes choses que nous faisons par notre » choix; nous devons conclure de pareils effets, » pareilles facultez, et de plus riches effets des facul- » tez plus riches, et confesser par conséquent que ce » mesme discours, cette mesme voie que nous tenons » à œuvrer, aussi la tiennent les bestes, ou quelqu'au- » tre meilleure. »

(18) Les abeilles, si l'on s'en rapporte à ce qu'en disent ceux qui ont écrit sur ce peuple industrieux, égalent et surpassent même les hommes en intelligence; elles possèdent toutes leurs vertus morales; elles ont des mœurs plus parfaites, beaucoup plus de prévoyance et une police mieux réglée.

His quidam signis, atque hæc exempla secuti,
Esse apibus partem divinæ mentis, et haustus
Ætherios dixere.

VIRG.

Chacune de leurs ruches est habitée, pendant quelque tems, par trois sortes de mouches, et seulement par deux durant le reste de l'année: 1°. par les abeilles travailleuses; celles-ci ne sont d'aucun sexe; mais leurs

fonctions les rendent infiniment précieuses; elles ont seules le soin de former les gâteaux de cire, et de les remplir de miel; 2°. par les mâles qu'on appelle *bourdons*; ces derniers sont remarquables par leur grosseur qui surpasse de beaucoup celle des autres abeilles; leur nombre est dix fois moins grand que celui des mouches ouvrières, et l'on n'en voit dans les ruches, par la raison qui sera déduite plus loin, que pendant environ deux ou trois mois de l'année; 3°. enfin, par les femelles, mais ce n'est que pendant quelques jours qu'il en réside plusieurs dans une même ruche; durant le reste de l'année, on n'y en trouve qu'une seule. Cette abeille est d'une telle fécondité, que sa famille, qui quelquefois s'élève à plus de quarante mille individus, finit par ne pouvoir plus se loger dans le lieu de sa naissance.

Et fieri quod posse neges, tot fœmina natas
Una parit.

VANIER.

Cette mouche-mère vole difficilement, parce qu'elle a les aîles fort courtes : c'est-là sans doute la cause pour laquelle elle sort très-rarement. Les autres abeilles lui portent un grand respect, et lui rendent toute sorte de soins : les unes lui présentent du miel, les autres la lèchent, celles-ci la brossent, celles-là la caressent, un grand nombre l'accompagnent partout, et toutes ne volent, n'agissent, ne travaillent, ne vivent que pour elle.

Plœbeias sic inter apes dux fœmina regnat,
Quam colit et miro vulgus dignatur honore.

VANIER.

A ces égards attentifs, à ces soins officieux, à ces marques de vénération et d'attachement, comment ne pas reconnaître une reine puissante et adorée? C'est cette reine que les anciens ont appelée, par erreur, le roi des abeilles. Elle a plus de longueur et moins de grosseur que les mâles.

L'affection des abeilles pour leur reine est telle, que, lorsqu'une population trop nombreuse donne lieu à l'établissement d'une colonie dans une autre ruche, celles qui en sont séparées perdent à l'instant le goût du travail, ne sentent plus le besoin de manger, ne quittent même pas leur nouvelle demeure, ou, si elles en sortent, elles n'y rapportent rien, elles périssent. Combien est différente la situation de la ruche qui n'a pas été privée de sa reine! L'ardeur y est générale, un peuple entier y travaille sans relâche. Qu'on donne une reine à la nouvelle colonie, les occupations y reprennent leur activité; elle refleurit.

La fécondité de leur reine anime d'autant plus les abeilles ouvrières au travail, qu'elles semblent destinées à être les nourrices de ses enfans. Perdent-elles l'espoir de lui voir une race nombreuse, elles n'ont plus de goût pour leurs occupations habituelles; l'existence même leur est à charge. La prospérité de la république ne leur semble pas moins attachée à la fécondité qu'à la vie de cette reine chérie. Est-elle malade,

Quoniam casus apibus quoque nostros
Vita tulit.

VIRG.

tous les travaux cessent; un peuple inquiet s'empresse

à la secourir ; et si le sort veut qu'elle succombe, le deuil est universel : toutes les abeilles s'amoncèlent autour de son corps, et se livrent à la plus profonde tristesse jusqu'à ce que la douleur les prive elles-mêmes de la vie, ou qu'une main officieuse éloigne de leur vue la cause de leurs mortels regrets.

Les fleurs ont des espèces de glandes que les botanistes n'ont découvertes que depuis peu, et que les abeilles ont de tout tems connues ; c'est dans ces glandes qu'est renfermée la liqueur miellée, dont la trompe de l'abeille fait son précieux butin. Cette trompe, qui n'est autre chose qu'une sorte de langue longue et velue, pénètre dans le calice des fleurs, se charge de liqueur, et la conduit dans une bouche garnie de dents destinées à pétrir la cire. C'est encore sur les fleurs que l'abeille ramasse la matière qui lui sert à faire la cire : en voltigeant sur elles, bientôt elle se couvre d'une poussière qu'elle fait tomber dans une sorte de poche ou de corbeille qu'elle a à la troisième partie de chaque jambe de derrière. Elle passe, à cet effet, alternativement chacune de ses jambes de devant sur son corps, et s'en sert comme d'espèces de brosses pour conduire cette poussière par petits tas dans les poches ou corbeilles destinées à la recevoir. Lorsqu'elle est suffisamment chargée de cette poudre des fleurs, elle va la déposer dans la ruche. C'est la matière dont elle fait la cire.

Par quel art merveilleux l'abeille dans nos champs
Va-t-elle s'enrichir des trésors du printems,
Par quel discernement sait-elle nous extraire
Des sucs les plus mortels un présent salutaire?
Pope, trad. de Du Resnel.

L'abeille est armée d'un aiguillon dont elle se sert pour se défendre contre les insectes qui voudraient soit ravir sa cire ou son miel, soit attenter à sa vie; mais il vient un moment où elle en fait un usage bien cruel. Lorsque la reine de la ruche a été fécondée, les mâles deviennent non seulement inutiles, mais encore à charge à la république par leur oisiveté. Les ouvrières les égorgent tous alors sans pitié, en peu de jours il n'en reste pas un dans la ruche. Ces infortunés, quoique plus gros que leurs ennemies, ne peuvent leur résister, parce que, comme elles, ils ne sont pourvus ni de cuirasse, ni d'aiguillon.

Les abeilles se battent souvent : quelquefois ce sont trois ou quatre d'entr'elles qui en attaquent une seule, non dans l'intention de lui donner la mort, mais dans la vue seulement de la forcer à partager avec elles son miel; si elle y consent de bonne grace, les assaillantes se radoucissent sur-le-champ, et tour-à-tour elles sucent le miel qu'elle leur dégorge obligeamment. Quelquefois ce sont des mouches qui viennent se loger étourdiment dans une ruche qui leur est étrangère; l'invasion allume alors une guerre sanglante; on combat *pro focis et aris*. Ces actions meurtrières ne finissent souvent qu'avec la nuit, et toujours il reste plusieurs milliers de mouches sur le champ de bataille. Il en coûte quelquefois la vie à l'abeille blessée et à l'abeille qui a blessé; car si l'aiguillon de celle-ci est resté dans le corps de son ennemie, il faut qu'elles expirent l'une et l'autre.

Les anciens se sont trompés; quand ils ont pensé que la reine des abeilles était dépourvue d'aiguillon;

il est certain qu'elle en a un, et que chez elle ce dard est plus grand que chez ses sujettes; mais elle en fait rarement usage, parce qu'elle est naturellement pacifique. Cette reine est privée, comme les mâles, des instrumens qui servent à recueillir, à transporter et à façonner la cire brute. De quoi lui serviraient-ils? Elle ne travaille pas.

Swammerdam et Maraldi ont cru que les abeilles convertissaient en cire formée la cire brute des fleurs, ou plutôt la poudre de leurs étamines, en la pétrissant avec leurs jambes, après l'avoir humectée de quelque liqueur. Mais Réaumur a prétendu, d'après des observations certaines, que cette conversion de cire commencée en cire achevée, s'opère comme la conversion des alimens en chyle, c'est-à-dire, que la cire se forme effectivement, et dans les intestins et dans les deux estomacs des mouches. Elles mangent la cire brute, et après l'avoir digérée, elles la font retourner vers leur bouche en cire formée, leur langue la conduit dehors, et la place où elle doit être mise en œuvre par leurs dents.

Les anciens croyaient, comme on l'a dit plus haut, que la reine des abeilles était une abeille mâle et unique dans une ruche, et ils lui ont donné en conséquence le titre de roi.

Regem veteres dixere; sed acres
Inter Amazonidum velut regina catervas
Imperium exercet, scythicos dominata per agros.

VANIER.

Cependant Pline a pensé, avec quelques autres naturalistes de l'antiquité, que ce prétendu roi était

une abeille femelle, destinée à engendrer des mouches de son espèce pour régner après elle. Malgré une autorité aussi respectable, l'ancienne erreur défendue par quelques écrivains modernes, a longtems prévalu, et Swammerdam l'a combattue le premier avec beaucoup de force et de solidité.

Mais combien n'y a-t-il pas d'opinions parmi les naturalistes, tant sur le sexe des abeilles que sur leur reproduction, qui ont été jusqu'ici autant de problêmes pour beaucoup de savans! Les abeilles ordinaires (celles qui travaillent) ont été prises par les uns pour des mâles, et par les autres pour des femelles qui donnaient naissance à des abeilles de leur sexe. L'auteur du *Monarchia fœminina* soutient, avec plusieurs naturalistes modernes, que les reines produisent des reines, et que les abeilles communes donnent le jour et à des abeilles communes et à des bourdons qui sont les mâles de l'espèce. Que d'opinions ne pourrait-on pas encore citer relativement au sexe de cet admirable insecte? Il n'y a point de fables absurdes qui n'aient été imaginées sur ce sujet.

Les sentimens n'ont pas été moins divers, ni moins extraordinaires sur leur procréation. Les anciens ont pensé qu'elles ne se reproduisaient ni par des œufs ni par des vers, qu'elles naissaient du suc des fleurs, et qu'ainsi elles ne connaissaient ni les plaisirs de l'amour, ni les douleurs de l'enfantement. Ils se sont imaginé aussi qu'elles pouvaient naître de corruption comme beaucoup d'autres insectes; ce qui a donné lieu à la fable d'Aristée, l'un des plus beaux morceaux du quatrième livre des Géorgiques de Virgile.

Les abeilles qui naissent dans une ruche, pendant le cours d'une année, quelque nombreuses qu'elles puissent être, n'ont toutes qu'une même mère qui, loin d'entrer dans les détails du gouvernement, comme quelques écrivains l'ont prétendu, n'exerce d'autre fonction que celle de pondre. Elle donne le jour aux abeilles ouvrières qui ne sont d'aucun sexe; aux abeilles mâles qui sont appelées *bourdons*, et aux abeilles femelles qui sont destinées à être reines comme elle. L'on a découvert dans les bourdons plusieurs des organes qui distinguent les mâles des autres insectes, et on y a trouvé plusieurs réservoirs de liqueur laiteuse. Quant aux abeilles ouvrières, on n'a jamais remarqué en elles aucun des signes sexuels.

Voici comment s'opère la reproduction des abeilles: la mère-mouche, ou la reine de la ruche, entre à reculons et à mi-corps dans une cellule vide au fond de laquelle elle dépose un œuf, et de suite elle va faire la même fonction dans la cellule voisine. Lorsque cette reine satisfait à ce besoin de pondre, elle est accompagnée de courtisans, qui, chaque fois qu'elle sort d'une cellule, lui lèchent les derniers anneaux.

Il semble que les abeilles ouvrières soient instruites de la différence des proportions qui distinguent les individus de leur espèce; car, dans la composition du rayon, elles font trois sortes de cellules, et en cela elles manifestent d'autant plus d'intelligence, que la cellule qui convient à un ver destiné à devenir mouche ouvrière serait trop étroite pour un ver mâle, et trop courte pour un ver femelle. Mais, ce qu'il y a

de plus étonnant encore, c'est que la mouche-mère n'ignore pas de quelle espèce est l'embrion renfermé dans l'œuf qu'elle va pondre, et qu'elle dépose ses œufs dans les cellules qui sont propres aux mouches qui doivent en naître.

Les abeilles femelles, ces mouches procréées pour régner, sont traitées avec distinction avant et après leur naissance. « Les ouvrières, dit Réaumur, aban-» donnent leur architecture ordinaire quand il s'agit » de faire une habitation où une femelle doit prendre » son accroissement. Cette cellule n'est pas faite à » pan scomme les autres ; elle est oblongue et arron-» die, son fond a plus de diamètre que son ouverture, » et son extérieur est orné d'une espèce de guillochis ; » c'est un palais en comparaison des autres cellules. »

Les mâles naissent en très-grand nombre, et sont destinés à une nouvelle fécondation de leur mère, ou à celle de leurs sœurs. Lorsqu'ils sont éclos, et devenus bourdons par leur transformation, la reine se trouve parmi eux comme dans un sérail masculin : mais, comme elle est presque toujours renfermée dans l'intérieur de la ruche, on n'a jamais pu la voir s'accoupler. Le grand nombre des mâles, dont elle est entourée, a fait même juger qu'ils n'étaient destinés qu'à répandre sur ses œufs une liqueur laiteuse et vivifiante à la manière des poissons mâles. On pourrait cependant objecter à ceux qui sont de cet avis, que la mère abeille vit avec eux pendant deux ou trois mois seulement ; que dans tout le reste de l'année il n'en existe plus dans son domaine, et que néanmoins elle pond des œufs qui renferment le prin-

cipe vivifiant. L'odeur seule des mâles, suivant Swammerdam, suffit pour féconder la mère-abeille. Mais on peut faire sur cette opinion la même objection que sur la précédente; car l'absence des mâles fait supposer nécessairement l'absence de leur odeur. Ecoutons ce que dit Réaumur sur ce sujet; il fixera à-peu-près nos idées sur la grande question de l'accouplement. « Il » faut avouer (c'est ce savant naturaliste qui parle) » que le grand nombre des mâles fait une difficulté » contre l'accouplement : s'ils étaient tous aussi ar- » dens que le sont ceux des autres insectes, la fe- » melle en deviendrait à plaindre; elle ne trouverait » pas les momens du repos qui lui sont essentiels. Des » observations que j'ai faites sur des mères, dont cha- » cune a été seule avec un mâle, lèvent la difficulté; » elles m'ont appris un renversement d'ordre qui était » nécessaire, dès qu'il avait été réglé que chaque mère » aurait à sa disposition tant de mâles : ceux qui lui » ont été donnés sont les plus froids, les plus indiffé- » rens de tous les mâles du monde. C'est à cette reine » si chérie par les ouvrières, accoutumée à être suivie » et prévenue en tout par celles-ci; c'est à cette reine, » dis-je, à faire sa cour au mâle qui lui plaît, et à le » tirer de son état de froideur. Enfin, quoique je ne » sois pas sûr d'avoir vu un accouplement complet, » j'ai vu au moins une espèce d'accouplement; et » quand il n'y aurait que ce que j'ai vu, c'en serait » assez pour que tout se passât par rapport à la fécon- » dation des œufs des abeilles, comme par rapport à » celle des œufs des oiseaux : les accouplemens de

» ceux-ci sont quelquefois plus courts que ceux que » la mère abeille m'a montrés. »

Il y a de grands rapports entre les abeilles et les guêpes : or celles-ci s'accouplent ; donc on doit croire, quelque difficile qu'il soit de voir l'accouplement des abeilles, qui s'effectue toujours dans l'intérieur de la ruche, que ces dernières s'accouplent également.

Nous avons dit qu'il n'y avait, dans chaque ruche, qu'une mère pendant environ onze mois de l'année, et qu'un mâle pendant à-peu-près neuf à dix mois. Ces faits ont été constatés par Réaumur de la manière suivante : après avoir remarqué que des abeilles qui, crues mortes pour être tombées dans l'eau, étaient rappelées à la vie lorsqu'on les réchauffait, ce célèbre observateur a plongé dans l'eau des abeilles avec leurs ruches, puis les en a retirées avec une écumoire, et les a étendues sur une table où elles sont restées sans mouvement. Réduites à cet état d'inaction, il a pu les toucher sans danger d'en être piqué, et les examiner à loisir une à une ; après cette expérience, il a toujours trouvé que dans chaque ruche il n'existait qu'une femelle et point de mâle. Il a fait ensuite essuyer les mouches, les a approchées d'un feu modéré pour achever de les sécher, et il les a vues rentrer dans leur ruche, et y reprendre leurs occupations ordinaires. Réaumur assure qu'il a répété bien des fois cette opération, et que toujours l'unité de mère et l'absence de mâle dans chaque ruche, pendant le tems déterminé plus haut, lui ont été démontrées.

Un ou deux jours après qu'un œuf a été déposé dans sa cellule, il en sort un ver qui devient aussitôt l'objet de la tendre sollicitude des ouvrières; elles lui donnent plusieurs fois par jour la nourriture dont il a besoin; elles couvrent soigneusement le fond de sa loge d'une espèce de bouillie blanche dont il subsiste, et sur laquelle il se tient roulé; mais, parvenu à son dernier degré d'accroissement, ce qui s'opère dans l'espace de six à sept jours, elles cessent de lui fournir de l'aliment, et elles murent avec de la cire la porte de son logement. Le ver alors se déploie, s'étend et commence à travailler; il tapisse de soie les parois de sa cellule, et bientôt il est transformé en nymphe. Enfin, après s'être dégagée de son enveloppe de nymphe, dans laquelle elle est comme emmaillotée pendant environ neuf à dix jours, la nouvelle abeille ronge avec ses dents la clôture de sa prison, et paraît au jour. D'officieuses mouches se présentent alors pour la recevoir, et comme elle est fort humide, elles la ressuient avec leur trompe. Ses aîles sont, dans quelques heures, suffisamment raffermies pour qu'elle puisse sortir de la ruche, et elle va avec ses sœurs butiner sur les fleurs. Tout cela est tout au plus l'ouvrage de vingt jours.

Quand les mouches d'une ruche se sont multipliées si abondamment qu'elles ne peuvent plus tenir dans leur habitation, ce qui arrive ordinairement au retour du printems, une partie de la famille se décide à l'abandonner, et bientôt elle forme un essaim qui va s'établir ailleurs. Il faut pour que cette émigration ait lieu, qu'une reine puisse être mise à la tête de la co-

lonie naissante, et que cette reine ne soit pas vierge. Sans ces deux conditions la nouvelle république ne pourrait pas se former. Dès qu'une des femelles récemment nées est fécondée, l'essaim s'organise et son départ se prépare ; il est annoncé par un bourdonnement extraordinaire qui se fait entendre dans la ruche quelques heures avant qu'il se mette en route. Le matin du jour où les abeilles doivent déserter la ruche, les travaux sont suspendus. Celles qui doivent s'en aller ne prennent pas la peine de faire leur récolte habituelle de cire et de miel, et celles qui doivent rester, soit que l'agitation de leurs compagnes les étourdisse, soit que leur départ les afflige, demeurent dans l'inaction. Il vient enfin un moment où une foule d'abeilles sort de la ruche, comme un nuage s'élève dans l'air, voltige quelques minutes au dessus d'un arbre, et se fixe sur une de ses branches. On fait alors tomber l'essaim dans une ruche ; on ne dira pas ici de quelle manière ; elle est trop universellement connue.

Il existe quelquefois dans une ruche plusieurs femelles nouvellement nées, dont, lorsqu'une colonie est formée, deux, trois ou même quatre font partie ; mais il n'y en reste bientôt qu'une ; l'essaim fait choix de celle qui est le plus près de pondre, et qui par sa grosseur promet une plus nombreuse progéniture ; les autres sont mises impitoyablement à mort.

Il arrive souvent que, dès le jour de son élection, la jeune reine dépose des œufs dans les alvéoles de la nouvelle ruche. Les femelles restées dans l'ancienne ruche, n'ont pas un sort plus heureux que celles qui

l'ont quittée ; comme celles-ci elles sont toutes égorgées. Quelquefois cependant la vie est conservée, dans les anciennes ruches, à deux ou trois femelles ; mais cela n'arrive que lorsque ces ruches peuvent fournir deux ou trois essaims.

Après tout ce qu'on vient de lire, pourrait-on douter de l'intelligence, de la prévoyance, de l'industrie des abeilles ? Ne sait-on pas d'ailleurs que la plupart des insectes possèdent ces qualités à un degré plus ou moins éminent, suivant que leur organisation approche plus ou moins de la perfection ? Leurs mouvemens, leurs actions, leurs travaux ne sont ni l'ouvrage du hasard, ni l'effet d'un instinct machinal ; car ils manifestent, dans tout ce qu'ils font, le raisonnement, l'intention, l'ordre et le dessein ; ils tendent tous au but pour lequel leurs diverses espèces ont été formées, et il en est plusieurs sortes qui pourraient servir d'exemple aux hommes par la sagesse de leur gouvernement, la régularité de leur économie, la bonté de leurs mœurs, l'ordonnance de leur police, les combinaisons de leur industrie.

Ne semble-t-il pas que la nature ait destiné chacune de leurs espèces à l'exercice de différentes professions, et qu'elle leur ait donné pour cela tous les instrumens nécessaires à l'accomplissement de ses desseins ? Les uns ont des quenouilles pour filer ; les autres des navettes et des pelotons pour faire de la toile ou des rets : ceux-ci sont pourvus de serpes et de scies, pour abattre et travailler le bois dont ils construisent leurs logemens ; ceux-là de truelles et d'autres outils nécessaires à l'emploi des pierres dont

ils bâtissent leurs maisons ; des cuillères et des ratissoires ont été données à ceux qui élaborent la eire, et des hoyaux à ceux qui fouillent la terre ; plusieurs enfin sont munis de trompes, de tenailles et de tarrières, selon le genre de leurs occupations. On trouve même parmi eux des architectes qui conçoivent, exécutent des plans d'édifices ordonnés avec un tel art que, quoiqu'ils soient habités par un très-grand nombre d'individus, chacun y est séparément et à l'aise. Ceux qui vivent isolément se bâtissent des cellules non moins admirables par la commodité que par la propreté.

La nature n'a pas été moins soigneuse à fournir aux insectes, et particulièrement aux abeilles, les moyens de pourvoir à leur conservation, qu'à leur donner ceux de se garantir des injures du tems. Dans cette vue, elle les a pourvus de dents, de pinces, de dards, d'aiguillons, de cornes, de cuirasses, d'aîles, de rets, de pattes dont le ressort ajoute à leur agilité ; enfin de tout ce qui favorise l'attaque et la défense, et de tout ce qui est nécessaire pour éviter ou poursuivre l'ennemi.

(19) Les bêtes ont un langage qui, borné d'abord et réduit au langage d'action, s'étend et devient une langue articulée à mesure que les besoins s'augmentent. Le judicieux observateur, Georges Leroi, va nous en fournir la preuve. Il s'exprime en ces mots sur ce sujet, *Lettres sur les animaux. Lett.* V : « Les bêtes » parlent-elles, ou non ? C'est une question qui doit » se résoudre par la solution de deux autres : ont- » elles ce qui est nécessaire pour parler ? Peuvent-

elles,

» elles, sans parler, exécuter ce qu'elles exécutent?
» Le langage ne suppose qu'une suite d'idées et la
» faculté d'articuler. Nous avons reconnu, monsieur,
» sans pouvoir en douter, dans les lettres précéden-
» tes, que les bêtes sentent, comparent, jugent,
» réfléchissent, concluent, etc. Elles ont donc, en
» fait d'idées suivies, tout ce dont on a besoin pour
» parler. A l'égard de la faculté d'articuler, la plupart
» n'ont rien dans leur organisation qui paraisse devoir
» les en priver. Nous voyons même les oiseaux, d'ail-
» leurs si différens de nous, parvenir à former des
» sons articulés entièrement semblables aux nôtres.
» Les bêtes ont donc toutes les conditions qui sont
» nécessaires au langage. Mais si nous suivons de près
» le détail de leurs actions, nous voyons qu'il est im-
» possible qu'elles ne se communiquent pas une partie
» de leurs idées, et qu'elles ne le fassent pas par le
» secours de mots. Nous sommes assurés qu'elles ne
» confondent pas entr'elles le cri de la frayeur avec
» le cri qui exprime l'amour. Leurs diverses agitations
» ont des intonations différentes qui les caractérisent.
» Si une mère effrayée pour sa famille n'avait qu'un
» cri pour l'avertir de ce qui la menace, on verrait à
» ce cri la famille faire toujours les mêmes mouve-
» mens; mais au contraire, ces mouvemens varient
» suivant les circonstances : tantôt c'est précipiter la
» fuite, tantôt c'est se cacher; une autre fois ce sera
» se présenter au combat. Puisqu'en conséquence de
» l'ordre donné par la mère, les actions sont diffé-
» rentes, il est impossible que le langage ne l'ait pas
» été. Peut-on dire que les expressions ne soient pas

» fort diversifiées entre un mâle et une femelle,
» pendant la durée de leur commerce, puisqu'on re-
» marque clairement entr'eux mille mouvemens de
» différente nature? Empressement plus ou moins
» marqué de la part du mâle ; réserve mêlée d'aga-
» ceries de la part de la femelle ; refus simulés, em-
» portemens, jalousies, brouilleries, raccommodemens.
» Pourrait-on croire que des sons qui accompagnent
» tous ces mouvemens ne sont pas variés comme les
» situations qu'ils expriment ? Il est vrai que le lan-
» gage d'action est d'un très-grand usage parmi les
» bêtes, et qu'il est suffisant pour qu'elles se commu-
» niquent la plus grande partie de leurs émotions. Ce
» langage fait une impression très-prompte, et pro-
» duit presque dans l'instant la communication des
» sentimens qu'il exprime ; mais il ne peut pas suffire
» dans toutes les actions combinées des bêtes qui
» supposent concert, convention, désignation de
» lieu, etc. Deux loups qui, pour chasser ensemble,
» se sont partagés leurs rôles, dont l'un est allé atta-
» quer la proie, pendant que l'autre s'est chargé de
» l'attendre à un lieu donné, pour la pousser avec
» des forces fraîches, n'ont pas pu agir ensemble avec
» tant de concert, sans se communiquer leur projet,
» et il est impossible qu'ils l'aient fait sans le secours
» d'un langage articulé. »

« L'éducation des bêtes s'accomplit en grande
» partie par le langage d'action. C'est l'imitation qui
» les accoutume à la plupart des mouvemens qui sont
» nécessaires à la conservation de la vie naturelle de
» l'animal. Mais, lorsque les soins, les objets de pré-

» voyance et de crainte se multiplient avec les dan-
» gers, ce langage n'est plus suffisant; l'instruction
» devenant plus compliquée, les mots deviennent
» nécessaires pour la transmettre. Sans une langue
» articulée, l'éducation d'un renard ne pourrait pas
» se consommer. Il est certain par le fait, qu'avant
» d'avoir pu s'instruire par l'expérience personnelle,
» les jeunes renards, en sortant du terrier pour la
» première fois, sont plus défians et plus précaution-
» nés dans les pays où on leur fait beaucoup la
» guerre, que les vieux ne le sont dans ceux où l'on
» ne leur tend point de piéges. Cette observation qui
» est incontestable, démontre absolument le besoin
» qu'ils ont du langage. Car comment, sans cela,
» pourraient-ils acquérir cette science des précautions
» qui supposent une suite de faits connus, de compa-
» raisons faites, de jugemens portés? *Et VIIe. lettre*:
» Il paraît que le langage des bêtes est fort borné.
» Cela doit être, vu leur manière de vivre, puisqu'il
» y a des sauvages qui ont des arcs et des flèches, et
» dont cependant la langue n'a pas trois cents mots.
» Mais quelque borné que soit le langage des bêtes,
» il existe; on peut assurer même qu'il est beaucoup
» plus étendu qu'on ne le suppose communément
» dans des êtres qui ont un museau alongé ou un bec.
» Mais nous ne remarquons pas l'articulation sensible
« dans leurs cris: cette aparente uniformité nous fait
» croire que réellement elles n'articulent point. Il est
» certain cependant que les bêtes de chaque espèce
» distinguent très-bien entr'elles ces sons qui nous
» paraissent confus. Il ne leur arrive pas de s'y mé-

» prendre, ni de confondre le cri de la frayeur avec » le *gannissement* de l'amour. Il n'est pas seulement » nécessaire qu'elles expriment ces situations tran- » chées, il faut encore qu'elles en caractérisent les » différentes nuances. Le parler d'une mère qui an- » nonce à sa famille qu'il faut se cacher, se dérober » à la vue de l'ennemi, ne peut pas être le même » que celui qui indique qu'il faut précipiter la fuite. » Il faut que la différence soit exprimée dans le lan- » gage, puisque l'action est différente. Par quel mé- » canisme des animaux qui chassent ensemble s'ac- » cordent-ils pour s'attendre, se retrouver, s'aider ? » Ces opérations ne se feraient pas sans des conven- » tions dont le détail ne peut s'exécuter qu'au moyen » d'une langue articulée. La monotonie nous trompe, » faute d'habitude et de réflexion. Lorsque nous en- » tendons des hommes parler ensemble une langue » qui nous est étraugère, nous ne sommes pas frap- » pés d'une articulation sensible, nous croyons en- » tendre la répétition continuelle des mêmes sons. » Le langage des bêtes, quelque varié qu'il puisse » être. doit nous paraître encore mille fois plus mo- » notone, parce qu'il nous est infiniment plus étran- » ger. »

L'opinion de cet auteur est aussi celle de Condillac, qui avait écrit avant lui. Voyez son *Traité des animaux*, part. II, chap. IV, vous y lirez : « Les bêtes » qui ont cinq sens, participent plus que les autres à » notre fouds d'idées, mais comme elles sont, à bien » des égards, organisées différemment, elles ont aussi » des besoins tout différens; mais puisque les ani-

» maux qui sont organisés de la même manière éprou-
» vent les mêmes besoins, les satisfont par des moyens
» semblables, et se trouvent à-peu-près dans de pa-
» reilles circonstances, c'est une conséquence qu'ils
» fassent chacun les mêmes études, et qu'ils aient en
» commun le même fonds d'idées. Ils peuvent donc
» avoir un langage, et tout prouve en effet qu'ils en
» ont un. Ils se demandent, ils se donnent des se-
» cours, ils parlent de leurs besoins, et ce langage
» est plus étendu, à proportion qu'ils ont des besoins
» en plus grand nombre, et qu'ils peuvent mutuelle-
» ment se secourir davantage. »

Pline, dans son Histoire naturelle, liv. VI, dit qu'il y avait en Afrique une nation qui se donnait un chien pour roi, (ce qui prouverait que pour l'être il ne faut pas avoir un grand génie); et comment ses sujets lui auraient-ils obéi, s'ils n'eussent interprété les sons de sa voix, qui devaient être aussi variés que les affections qu'il éprouvait?

(a) *Cùm pecudes mutæ, cùm denique sæcla ferarum,*
Dissimiles soleant voces variasque ciere,
Cùm metus aut dolor est, aut cùm jam gaudia gliscunt.

LUCRET. Lib. V.

Le langage d'action entre pour beaucoup, sans doute, dans les moyens de communication des bêtes,

---

(a) Les différens animaux, tant domestiques que sauvages, forment divers sons, selon que la peur, la douleur, ou la joie les agitent.

et il ne nous paraît si borné que parce que nous avons oublié de quelle utilité il nous était dans notre enfance, alors qu'ayant peu de besoins, nous ne pouvions cependant les exprimer que par des signes.

(*a*) *Non aliâ longè ratione atque ipsa videtur*
Protraherè ad gestum pueros infantia linguæ.

LUCRET. Lib. V.

Lorsqu'un chien fait sa cour, à la chienne en chaleur, ne doit-on pas croire que le langage d'action, familier à ceux qui sentent plus qu'ils ne pensent, est aussi expressif en lui qu'en nous, et quand nous le supposons stupidement arrêté devant l'objet de ses soins, son silence peut-être en dit plus que nos protestations mensongères.

L'organe de l'ouïe est le maître de l'organe de la voix. Si un enfant était absolument seul, dans la nature, il ne ferait entendre que des sons semblables à ceux produits par les vents, le bruissement des arbres, la chûte des eaux, etc.; s'il vivait avec des bêtes, il imiterait leurs sons, leurs accens.

Il serait possible que par la flexibilité de son organe il modifiât plus heureusement quelques-uns de ces accens et de ces sons; mais cela prouverait seulement que la perfection de son organisation est la seule cause de son degré de supériorité sur les autres animaux.

(*a*) L'impuissance où se trouvent les enfans d'expliquer leurs pensées par leurs premiers bégaiemens, les force à recourir aux gestes pour se faire entendre.

Les bêtes parlent donc ; « car, comme dit Montaigne, qu'est-ce autre chose que parler, cette faculté » que nous voyons aux animaux de se plaindre, de se » réjouir, de s'entr'appeler au secours, se convier à » l'amour, comme ils font par l'usage de leur voix ? » Comment ne parleraient-ils pas entr'eux ? ils parlent bien à nous et nous à eux. »

Les insectes, doués de beaucoup de facultés, possèdent-ils l'organe de l'ouïe ? On l'ignore jusqu'à présent : quelques recherches qu'on ait faites pour le découvrir, on n'y est pas encore parvenu ; mais plusieurs d'entr'eux, comme les abeilles, les guêpes, les sauterelles, les grillons, les cousins, ayant la faculté de former certains sons, il n'est pas probable qu'ils soient privés de celle d'entendre ; car si ces sons leur servent à exprimer leurs sensations, il faut qu'ils aient le don de les recevoir et de les comprendre, comme ils ont le pouvoir de les donner et de les moduler : sans cette faculté réciproque, il leur serait impossible de se communiquer leurs idées. On ne connaît pas encore les propriétés de tous leurs organes ; mais on ne saurait douter que, parmi ceux dont l'emploi est encore ignoré, il n'y en ait qui fassent l'office de celui de l'ouïe, comme il en est qui font l'office de celui de la voix.

(20) S'il est dans la nature un animal qui, par sa conformation extérieure, et plus encore par son organisation intérieure, se rapproche beaucoup de l'homme, c'est l'Orang-outang. Il existe une telle ressemblance entre ces deux êtres, que, comme le dit

Buffon, « Si l'on ne devait juger des animaux que » par la forme, l'Orang-outang pourrait être pris » pour une variété de l'homme. »

Les principales parties du corps de cet animal sont parfaitement semblables aux principales parties du corps de l'homme; sa stature est la même : à quelques nuances près, il a le même visage, les mêmes traits, des oreilles de la même forme, des cheveux sur la tête, et de la barbe au menton comme lui. Ses bras, ses mains, ses doigts, ses ongles diffèrent peu. Il a la langue, toutes les dents, les canines même, conformes aux siennes, et son corps est velu comme celui de l'homme dans l'état de nature. Il a les fesses renflées et charnues, des espèces de mollets ou gras de jambes, et il marche toujours debout; il brûle des mêmes feux non-seulement pour les femelles de son espèce, mais encore pour les femmes; enfin, les parties génitales sont aparentes et disposées dans les deux sexes, comme dans l'homme et dans la femme, et la femelle est sujette, ainsi que cette dernière, à des écoulemens périodiques.

L'Orang-outang diffère de l'homme par le nez qui n'est pas proéminent; par le front qui est trop court; par le menton qui n'est pas relevé à la base; ses oreilles sont proportionnellement trop grandes; ses yeux trop voisins l'un de l'autre; l'intervalle entre le nez et la bouche trop étendu : tels sont les seuls traits de dissemblance remarquables entre la face de l'Orang-outang et le visage de l'homme. Quant aux membres, ces deux êtres diffèrent en ce que le premier a relativement les cuisses trop courtes, les

bras trop longs, les pouces trop petits, la paume des mains trop longue et trop serrée, les pieds plutôt faits comme des mains que comme des pieds humains. On trouve encore cette différence dans les parties de la génération de l'Orang-outang mâle, qu'il n'y a point de frein au prépuce.

Au lieu de douze côtes de chaque côté, qui sont dans l'homme, l'Orang-outang en a constamment treize; il diffère encore par le volume du cerveau qui, proportion gardée, est beaucoup moindre; par les vertèbres du cou qu'il a plus courtes; par les os du bassin qu'il a plus serrés; par les hanches qu'il a plus plattes; par les orbites des yeux qu'il a plus enfoncés; par le défaut d'apophise épineuse à la vertèbre du cou; par les reins qu'il a plus ronds, et par les urétères qui ont une forme différente, aussi bien que par la vessie et la vésicule du fiel, qui sont plus étroites et plus longues.

Toutes les autres parties du corps, de la tête et des membres de l'Orang-outang, tant intérieures qu'extérieures, offrent de si grands rapports de conformité avec celles de l'homme, qu'on ne peut les comparer sans admiration, a dit Buffon, et sans être étonné que d'une conformation pareille et d'une organisation semblable il n'en résulte pas absolument les mêmes effets.

Mais, si l'on considère qu'il est pourvu de beaucoup moins de cerveau que l'homme, relativement à la grandeur de son corps, on trouvera dans ce seul point de dissemblance la raison pour laquelle il a

moins de facultés intelleetuelles ; ce que la théorie de Gall rend infiniment sensible.

Il serait ridicule de prétendre que l'Orang-outang n'a pas plus d'intelligence que les autres animaux, comme l'ont avaneé quelques auteurs ; car on ne peut pas dire qu'un animal qui sait porter des armes, se servir de pierres pour attaquer de loin, et de bâtons pour se défendre corps à corps, n'ait pas une partie des attributs de l'homme. Au reste, l'expérience ne nous a pas eneore appris jusqu'à quel point l'Orang-outang est doué ou privé de facultés intellectuelles, puisque la somme de ses forces corporelles est telle, qu'étant à lui seul plus robuste que dix hommes, il n'a jamais été possible d'en saisir un vivant, et par conséquent de juger de la mesure de son intelligenee par le degré d'éducation dont il est susceptible.

(21) Par la beauté de l'organisation, je ne prétends pas désigner cette heureuse combinaison de formes, cette harmonie de proportions d'où résulte la beauté de la conformation extérieure ; car, d'après la distribution de ce don brillant de la nature, l'homme ne doit peut-être pas se flatter d'être le modèle de la beauté physique : *A multis animalibus decore vinci mur*, dit Sénèque. En effet, parmi les oiseaux et les poissons, combien n'en voyons-nous pas qui charment l'œil par l'élégance et la diversité de leurs couleurs? Quelles formes plus douces, plus fines et plus déliées que celles de plusieurs quadrupèdes ! Le développement des membres et des muscles de l'homme

peut-il égaler la souplesse onduleuse et le port noble du cheval, l'attitude fière et majestueuse du Lion ? et ne voyons-nous pas que

Tout difforme qu'il est, le singe nous ressemble ?

D'OLIVEL, *trad. de Nat. Deor.*

Envisagé dans sa nudité, l'homme est peut-être de tous les animaux celui qui choque le plus la vue : ce fut là probablement le motif qui fit adopter à quelques anciens l'usage de faire paraître les femmes nues en public, comme le meilleur préservatif contre la puissance de l'amour ; c'est ainsi que les Lacédémoniènes se montraient dans les fêtes publiques : ce qui a fait dire à Ovide,

(*a*) *Ille, quod obscœnas in aperto corpore partes*
Viderat, in cursu qui fuit, hœsit amor.

OVIDE *de rem. am.* Lib. II.

L'homme est encore le plus faible des animaux ; car c'est celui de tous dont les facultés individuelles peuvent le moins suffire à ses besoins naturels ; c'est dans cette insuffisance, résultante de son organisation, qu'on doit chercher la cause qui le force à vivre en société.

Quand il serait vrai que la beauté de la conformation fût le partage exclusif de l'homme, devrait-il s'énorgueillir d'une faveur que la nature distribue au hasard, et qu'elle vend presque toujours à un haut

---

(*a*) Tel homme, après avoir vu à nu les parties secrètes de l'objet qu'il aimait, n'a plus senti le trait qui l'avait blessé.

prix ? Tel homme a reçu de la nature les formes les plus pures et les plus délicates ; mais elle lui a refusé la force du corps ; tel autre a pour partage une complexion forte et nerveuse ; mais rien de plus étroit que la capacité de son entendement, et rarement un bel Hercule fut un homme de génie.

Au reste, toutes ces qualités ne dépendent pas de nous, et ce n'est qu'en luttant contre les vices qui naissent de notre organisation, en cultivant les vertus et les sciences morales qui les enseignent, que nous sommes en droit de nous placer au premier degré de l'échelle des êtres. Ce n'est que par l'usage que nous faisons de la liberté dans le choix de nos actions, que nous pouvons nous féliciter d'avoir acquis cette divine sagesse, la véritable propriété de l'homme, puisque nous ne la tenons que de nous-mêmes : *In virtute verè gloriamur quod non contingeret, si id donum a Deo, non a nobis haberemus.* (CICERO.)

Cette liberté de se déterminer et de choisir, quoiqu'existante dans tous les animaux, suivant le degré de leur organisation, de leur langage et de leur éducation, a cependant sa plus grande latitude dans l'homme, en raison de sa perfectibilité organique, de sa sociabilité et surtout de sa susceptibilité à parler une langue plus étendue, plus variée, plus claire. Toutes ces causes réunies, et particulièrement cette dernière, en rendant l'homme capable d'étendre ses idées au delà de ses premiers besoins, lui font acquérir des connaissances qui se communiquent par les relations d'une société plus intime, se propagent et se conservent par des institutions constantes, et établissent

enfin la différence de l'homme à la brute, sans néanmoins détruire la chaîne des rapports que la nature a mise entre ses ouvrages :

Parmi les animaux l'homme occupe un degré.

POPE, *trad. de* DU RESNEL.

Mais si cette supériorité pouvait être pour l'homme un motif de vanité, ne suffirait-il pas, pour l'humilier, de lui montrer l'exemple des animaux, qui ont presque toutes ses qualités, lorsqu'il n'a trop souvent que leurs vices?

L'amitié et la fidélité sont plus communes, plus vraies, plus désintéressées dans les bêtes; les chiens défendent leurs maîtres au péril même de leur vie. Plusieurs sont morts de douleur sur leurs tombes :

Ulysse est de retour, ô spectacle touchant!
Son chien le reconnaît et meurt en le léchant.

DELILLE.

Trouve-t-on beaucoup d'amis, de maîtresses et d'époux capables d'un tel attachement?

Pyrrhus ayant rencontré un chien qui gardait le cadavre de son maître, fit rendre à ce dernier les honneurs funèbres, et s'attacha son fidelle gardien par toute sorte de soins et de caresses; un jour qu'il passait la revue de ses troupes, ce vigilant serviteur ayant reconnu les meurtriers de son maître, mit leur crime en évidence, en les accusant par des hurlemens et des cris plaintifs : de tels exemples sont fréquens. Arien nous rapporte qu'un éléphant, dans un accès de colère, ayant tué son cornac, en conçut

une si profonde douleur, qu'il se laissa mourir de faim. Voit-on souvent des hommes éprouver des remords aussi vifs ?

Les mêmes affections sympathiques, qui rapprochent et unissent les hommes, ne sont pas moins sensibles chez les bêtes : les chevaux, les bœufs et tous les animaux habitués à vivre et à travailler deux à deux, s'aiment souvent au point de ne pouvoir souffrir qu'on les sépare. Cet attachement existe même quelquefois entre des animaux d'espèce différente : des tigres et des lions vivent unis avec des chiens, et l'on voit leur amitié résister au tems qui détruit toutes nos liaisons. Que de traits ne pourrais-je pas citer encore, qui attestent que les bêtes possèdent les qualités qui honorent l'espèce humaine ; c'est sans doute ce qui détermina plusieurs peuples à leur rendre des cultes. Plutarque semble être du même sentiment, lorsqu'il dit que les barbares adoraient en elles quelques-unes des facultés divines, telles que l'amour de la liberté dans le chat, dans le lion le courage.

> Le chien eut la tendresse et la fidélité,
> Le bœuf la patience et la docilité,
> Et fier de porter l'homme, et sensible à la gloire,
> Le coursier partagea l'orgueil de la victoire.
>
> DELILLE.

Les anciens Gaulois, avant les Druides, admettaient le principe de la transmigration des âmes dans divers corps d'hommes et d'animaux. L'âme d'un homme vaillant, suivant leur système religieux, passait dans le corps d'un lion; celles de l'homme livré à

la luxure dans un porc, du lâche dans un lièvre, de l'être malin et rusé dans un renard.

(*a*) *Muta ferarum*
Cogit vincla pati, truculentos ingerit ursis,
Prædonesque lupis, Fallaces vulpibus addit.
CLAUDIEN *contre Ruffin.*

Ces âmes rentraient aussi dans des corps d'hommes; ce fut le sentiment de Pythagore, à qui Ovide fait dire,

(*b*) *Ipse ego, nam memini, Trojani tempore belli*
Panthoïdes Euphorbus eram.

L'histoire nous apprend que plusieurs peuples, non contens d'adorer les bêtes pendant leur vie, leur rendaient des honneurs funèbres après leur mort. Nous lisons dans Diodore de Sicile, que les Agrigentins étaient dans l'usage d'inhumer avec pompe celles qu'ils avaient chéries, et de consacrer des monumens à leur mémoire. Suivant Hérodote, les anciens Egyptiens déposaient dans des lieux sacrés, les crocodiles, les chiens et les chats qui avaient perdu la vie, et portaient leur vénération pour ces animaux, jusqu'à prendre le deuil de leur mort.

Toutes ces croyances et ces usages superstitieux, prouvent que les hommes avaient reconnu dans les

---

(*a*) Il emprisonne les âmes dans des corps de bêtes, celles des êtres féroces dans les ours, des ravisseurs dans les loups, des fourbes dans les renards.

(*b*) Moi-même, car il m'en souvient, j'étais, au tems de la guerre de Troye, Euphorbe, fils de Panthus.

bêtes des facultés qu'ils voulaient honorer ; mais leur crédule ignorance les empêcha de juger sainement quelques vérités d'observation, que leurs prêtres expliquaient selon leurs intérêts, et que l'ambition, toujours dominatrice de ces tyrans de la pensée, présentait comme des dogmes religieux, qu'il n'était pas permis d'approfondir. Il n'a point existé de religion qui n'ait ainsi divinisé quelques êtres imaginaires, sous la forme d'animaux.

Platon, dans son dialogue intitulé *Le Politique*, compte parmi les principaux avantages de l'homme de l'âge d'or, les rapports de communication qu'il avait avec les bêtes, dont il recevait des leçons utiles à son existence et à sa conservation ; il serait en effet curieux de rechercher l'origine de tous nos arts; nous la trouverions sans doute dans l'imitation des ouvrages des animaux.

La loge à deux ou trois étages du castor est plus artistement construite que la hutte du sauvage. Le hérisson pratique à sa tannière plusieurs ouvertures, qu'il découvre ou qu'il ferme, selon le vent qui va souffler. L'observation de ce phénomène donna à un ancien la facilité de présager les vents ; ce qui lui acquit une réputation extraordinaire. Les cellules pyramidales des abeilles sont la solution d'un problême mathématique, à laquelle on ne peut arriver que par l'analyse des infiniment petits. (Voyez Réaumur.) L'alcyon bâtit si ingénieusement son nid, sous la forme d'un vaisseau rond, que ce frêle édifice vogue sur la mer, sans jamais faire eau. Les hirondelles ; que nous voyons, au retour du printems, visiter les angles de nos

nos maisons, pour y trouver un lieu propre à l'exécution de leur architecture, cherchent-elles machinalement ? choisissent-elles sans dessein ? construisent-elles sans ordre et sans art ?

« Contemplez l'araignée en son réduit obscur ;
» Que son toucher est vif, qu'il est prompt, qu'il est sûr ! »

POPE, *trad. de* DU RESNEL.

Elle semble sentir dans tous les fils de son léger tissu ; et ce n'est pas sans quelque vue marquée, qu'elle tend ses filets, et qu'elle se tient à leur centre.

C'est encore des animaux que l'homme a reçu les premières leçons de botanique et de médecine. Ils furent ses précurseurs dans l'art de connaître les propriétés des plantes, et de démêler celles qui étaient utiles de celles qui étaient nuisibles. La chèvre de Candie connaît et cherche le *dictame* propre à guérir ses blessures. La tortue, qui a sucé le venin d'une vipère, trouve un préservatif contre ses effets dans l'*origanum*. Le chien se purge avec le *gramen*, plus généralement connu sous le nom de *chien-dent* ; et nous devons à la cicogne l'invention et l'usage des remèdes pour tenir l'abdomen libre ; c'est sans doute la contemplation de tous ces phénomènes, qui a fait dire à *Pope*, en s'adressant à l'homme.

« Observe dans les champs les pas des animaux,
» Leur instinct t'apprendra l'art de guérir tes maux. »

Trad. de DU RESNEL.

Les bêtes ont les mêmes passions que nous. On a pu lire, dans les notes précédentes, toutes les idées qui leur sont suggérées par l'amour. Elles ne sont pas

moins susceptibles de tous les délires de l'imagination soit dans l'ivresse du plaisir, soit dans les transports de la jalousie, de la haine et de la fureur. Elien, *dans son Traité des Animaux*, nous rapporte que le pasteur Chratis brûla d'amour pour une chèvre, et que son bouc, dans un accès de jalousie, frappa si rudement de sa tête contre la sienne, pendant qu'il dormait, qu'il lui ôta la vie; mais, si les hommes portent l'oubli d'eux-mêmes, au point de céder aux emportemens de l'amour pour les bêtes, celles-ci sont quelquefois éprises d'une passion non moins violente pour des individus de l'espèce humaine, distingués par leur beauté. Plutarque, *de Solertiâ animalium*, dit que l'éléphant d'Aristophane, le grammairien, fut éperdument amoureux d'une jeune marchande de fleurs; qu'il avait pour elle des soins attentifs et délicats; qu'il ne la quittait que le moins possible, et que pour lui faire de tendres caresses, il glissait sa trompe dans sa gorge, qu'il pressait amoureusement. Un bélier aima Glaucie, et dans la ville d'Asope, une oie se passionna publiquement pour un bel enfant. Rien n'est plus fréquent que de voir de grands singes ressentir pour les femmes toutes les fureurs de l'amour; et les lévriers ne sont pas insensibles à la main caressante de leurs maîtresses.

Ainsi que les homines, les animaux mâles éprouvent, les uns pour les autres, une ardente sympathie, et les femelles des belettes ont sans doute servi de modèle aux femmes tribades, qu'on nous peint sous l'emblême de deux belettes qui se caressent. Les liens du sang n'empêchent pas dans les hommes les effets

de l'amour ; et c'est un nouveau trait de ressemblance qu'ils ont encore avec les animaux.

(*a*) *Nec habetur turpe juvencæ*
Ferre patrem tergo : fit equo sua filia conjux ;
Quasque creavit, init pecudes caper ; ipsaque, cujus
Semine concepta est, ex illo concipit ales.
OVIDE. *Metam. Lib. X.*

Les animaux ne sont pas moins que les hommes poussés à se faire la guerre ou par l'aiguillon pressant du besoin qui les tourmente, ou par l'ardente soif des passions qui les brûle. On les voit se mettre en pièces pour le moindre aliment, lorsqu'ils sont affamés. Les mâles en proie aux fureurs de l'amour, se disputent, par des combats à mort la possession et la jouissance des femelles. L'identité d'espèce, la différence même de sexe ne peuvent prévenir parmi eux mille occasions de querelle. Ceux qui diffèrent d'espèce, sont dans un état de guerre permanent. Le tigre et le lion immolent à leur voracité le cerf et le daim timides. Les chiens chassent un grand nombre de quadrupèdes et de volatiles. Le brochet poursuit la tanche ; l'hirondelle dévore la cigale ; les éperviers fondent sur les merles et les alouettes.

(*b*) *Serpente ciconia pullos*
Nutrit et inventâ per devia rura lacertâ ;

(*a*) La génisse ne répugne pas à recevoir le taureau qui lui a donné la vie. La cavale se livre à son père. Le sérail du bouc est composé de ses filles, et l'oiseau s'apparie avec l'oiseau qui a fécondé l'œuf dont il est éclos.

(*b*) La cicogne nourrit ses petits de serpens et de lézards, qu'elle trouve dans les champs ; . . . . . .

. . . . . .

Et leporem aut capream famulæ jovis et generosæ
In saltu venantur aves.

JUV. *Sat. XIV.*

Les animaux, dans leurs guerres, portent la ruse, la malice et la précaution aussi loin que peut aller l'imagination. Le taureau qui marche au combat, fait voler la poussière aux yeux de son adversaire; les sangliers aiguisent leurs défenses avant de s'attaquer; l'ichneumon ne se bat jamais avec le crocodile, sans s'être enduit le corps de limon.

Il est surtout dans la nature des animaux qui vivent en société de se secourir et de se défendre mutuellement. A l'aspect d'un ou de plusieurs de leurs ennemis naturels, les haînes et les animosités cessent; tous les vœux, tous les efforts, toutes les combinaisons se réunissent pour la défense commune, les dispositions sont prises, les avantages sont calculés, tout est prêt pour le combat. Voyez, par exemple, des bœufs et des vaches qu'un loup vient assaillir au milieu des pâturages. Tout-à-coup ils se rejoignent en corps, se serrent sur une ligne circulaire, au centre de laquelle ils placent les veaux et les génisses, et présentant tous ensemble la tête à l'agresseur, ils l'attendent dans cette attitude défensive. Les chevaux, les mulets et les ânes en usent de même, avec la différence qu'ils opposent la croupe à l'ennemi.

. . . . . .

Les oiseaux-rois, ministres de Jupiter, vont chasser dans les bois des lièvres ou des chevreuils.

Les bêtes n'ont pas, dans le sommeil, l'imagination moins active que les hommes; un cheval habitué au fracas des armes, aux sons de la trompette guerrière, à la fumée de la poudre, se figure voir en songe les combattans, et croit être encore sur le champ de bataille. Il s'agite, il frémit, il est en nage.

(*a*) « *Quippe videbis equos fortes, cum membra jacebunt*
» *In somnis sudare tamen, spirareque sæpè*
» *Et quasi de palmâ summâ contendere vires.* »

LUCRET. Liv. IV.

La même chose arrive aux chiens de chasse, aux lévriers. Ils chassent en dormant et sans changer de place, ils donnent de la voix sur un animal que leur représente leur imagination.

(*b*) « *Venantumque canes in molli sæpè quiete*
» *Jactant crura tamen subitò, vocesque repentè*
» *Mittunt et crebras educunt naribus auras,*
» *Ut vestigia si teneant inventa ferarum;*
» *Experge factique, sequuntur inania sæpè*
» *Cervorum simulacra, fugæ quasi dedita cernant:*
» *Donec discussis redeant erroribus ad se.* »

LUCRET. *Liv.* IV, *fol.* 289.

(*a*) Car on voit des chevaux fougueux, lorsqu'ils sont assoupis par le sommeil, suer, haleter, et s'animer comme s'ils allaient disputer le prix de la course.

(*b*) Et souvent les chiens de chasse, livrés à un doux sommeil, agitent tout d'un coup leurs jambes, aboient et hument l'air à différentes reprises, comme s'ils étaient sur la piste de leur proie; souvent même, à leur réveil, ils poursuivent encore de vaines images de cerfs qu'ils croient voir emportés par la fuite, et ne cessent de s'agiter qu'après avoir reconnu leur erreur.

Les chiens de basse-cour, les gros mâtins, qu'on a dressés à faire le guet, ou qu'on prépose à la garde des troupeaux, éprouvent les mêmes effets de l'imagination : la mémoire, qui reste souvent éveillée dans l'assoupissement, leur retrace l'approche et la présence d'êtres chimériques.

(a) *. . . Consucta domi catulorum blanda propago*
Degere, sæpè levem ex oculis volucremque soporem,
Discutere et corpus de terrâ corripere instant,
Proindè quasi ignotas facies atque ora tuentur.

LUCRET. *Liv.* IV.

Ce n'est là qu'une faible esquisse des rapports et des comparaisons qui existent entre les hommes et les animaux, et l'on sent aisément combien cette matière serait susceptible de développement; mais les bornes d'une note ne me permettent pas de les pousser plus loin.

(22) Il est vrai que beaucoup de belles abusent de ces effets de la sensibilité physique, et il sera facile d'en expliquer la raison, si l'on réfléchit avec quelle sagacité une femme saisit et démêle le pouvoir magique de ses attaques de nerfs : elle voit qu'il n'a fallu qu'une crise de quelques instans pour faire d'un homme jaloux un être sensible, qui croit et par-

---

(a) Il arrive fréquemment aux chiens domestiques, aussitôt après s'être endormis, de se réveiller et de se dresser sur leurs pieds pour aboyer, comme s'ils voyaient des figures étrangères.

donne, ou d'un amant indocile un faible enfant qui tremble et se soumet. Conduite par cette finesse de tact, que lui a donné le besoin d'étudier les hommes, elle se promet bien de mettre à profit ces heureux résultats ; à la première querelle, la rusée provoque ou feint une attaque ; nouvelles alarmes, nouveau sujet d'attendrissement ; le vieux jaloux est désarmé ; le jeune époux plus amoureux que jamais, et tous sont longtems fascinés par ces prestiges. Il faut avoir une grande habitude des femmes et de ce genre de maladie, pour bien distinguer l'imitation de la réalité.

Depuis que le beau sexe a fait un si malin usage de cette souplesse, on ne veut plus croire aux attaques de nerfs, et l'on condamne au ridicule les femmes qui en sont tourmentées, sous prétexte que les femmes du commun n'en ressentent jamais. D'abord, sans nous arrêter à ce qu'on entend aujourd'hui par *femmes du commun*, il est certain que nos dames, toujours parfumées d'essences spiritueuses, toujours renfermées dans de voluptueux boudoirs, et dont l'imagination est sans cesse occupée d'amour ou de galanterie, doivent être bien plus sujettes à ces crises, que les femmes habituées à travailler journellement, à marcher beaucoup au grand air et à prendre de l'exercice ; ce qui doit nécessairement fortifier leur tempérament.

Quoiqu'il en soit, les maux de nerfs sont des affections maladives malheureusement trop réelles, et l'on conçoit qu'une femme qui en est atteinte veuille au moins qu'elles lui servent à quelque chose. Aussi sait-elle en profiter pour voiler les petites perfidies, les dépits secrets et les inconséquences sans nombre

que lui font faire l'amour et le caprice, de même que tel homme sait trouver dans les émotions d'une sensibilité factice, de feintes larmes pour subjuguer la beauté sévère qui résiste ; mais de ces deux êtres quel est le plus criminel, ou du séducteur perfide qui emprunte le langage de la délicatesse et l'accent de la passion, pour combattre les derniers efforts d'une pudeur mourante, ou de la femme craintive qui provoque une irritation de nerfs, toujours douloureuse pour prévenir les fougueux effets d'un transport jaloux, ou retenir un amant volage ? Nous ne comparons jamais les torts des femmes avec les nôtres ; car il faudrait observer, ce que peu de gens savent faire, et souvent rougir de nous-mêmes, ce qui blesserait notre amour-propre. Cependant nous ne serions point aussi sujets à erreur, si nous étions plus sobres à juger et moins prompts à nous venger d'un sexe qui nous maîtrise quand nous prétendons le dominer.

(23) L'opinion de Gall, sur les rapports qui existent entre les organes du courage et de l'amour, pourrait être justifiée par beaucoup de preuves : tous les héros partagèrent leurs beaux jours entre Cypris et Bellone ; et l'on ne vit jamais, parmi ces malheureux qu'un usage barbare faisait mutiler sous les yeux des pontifes de Rome, à l'exemple des successeurs de Mahomet, un de ces mâles courages qui sont la gloire et le soutien des empires (*a*).

(*a*) Je sais que l'on pourrait me citer l'eunuque Narsès, Persan, et l'un des grands généraux qui aient commandé les armées romaines sous le règne de Justinien ; mais une ou deux exceptions ne peuvent détruire une règle générale.

Bayard, Eugène, Condé, Turenne, se délassaient de leurs nobles travaux dans le sein des plus doux plaisirs, et souvent un baiser de l'amour fut pour eux le prix de la victoire. Heuri IV, ce guerrier sans faste, ce conquérant citoyen, inspirait aux belles autant de tendresse qu'elles portaient de mépris à Valois (*a*).

De nos jours, parmi ces soldats, enfans de la liberté, combien ne pourrais-je pas citer de nobles rivaux des plus grands capitaines, que nos jeunes beautés couronnent de myrtes qu'ils mêlent aux lauriers, et dont les premiers baisers assurent à la patrie des héritiers de leur vaillance.

« *Mais le Français formé* pour l'amour et la gloire,
» Aime, combat, triomphe et chante sa victoire. »

DELILLE.

Cette nation qui regarde le courage comme une vertu ordinaire, et consacre à l'amour de longues années, serait un exemple suffisant pour autoriser l'assertion du docteur. Elle prouve encore que l'ardeur belliqueuse n'exclut point la généreuse sensibilité. Tel

---

(*a*) On sait que le dévot Valois, qui montra de la lâcheté dans diverses circonstances, n'aimait pas les femmes. Cette opinion est justifiée par la traduction d'un distique latin, qui a été trouvé dans les manuscrits du président de Mesmes, et qui commence ainsi :

« *Valois qui les dames n'aima,*
» *Deux couronnes posséda*
» *bientôt, etc.* »

Français, qui dans les champs de la Germanie rougit souvent son bras du sang de l'ennemi,

« Cède au souris naïf d'une vierge timide. »

DELILLE.

Et quand la trompette guerrière sonne la charge et la victoire, on ne le voit point, à l'imitation de ses farouches adversaires, plonger un fer inhumain dans le sein des vaincus. Tout homme désarmé est pour lui un habitant du monde; il le respecte; tout rival malheureux, qui rend les armes à sa valeur, devient son ami, son frère; il le protège même au péril de sa vie.

En quelque lieu que Mars guide ses pas, il éprouve le besoin d'aimer; il se prête complaisamment chez son hôte à tous les soins du ménage, caresse ses aimables enfans, défend leur asile, et surtout la jeune épouse; il semble être de la famille. Dès que de nouveaux dangers annoncent son départ, on le regrette, souvent même on le pleure, et dans ses adieux vous croyez voir un fils, quittant le toît paternel qu'il se promet de revoir un jour. Enfin si le hasard, ce demi-dieu des combats, le ramène vers ses frontières, il soupire après la guerre et l'amour; mais bientôt, dans une nouvelle campagne, chaque conquête réveille en son âme un tendre sentiment, et plein de tant de doux souvenirs, renversant les bataillons ennemis,

« Beau d'orgueil et d'amour, il vole à ses amantes. »

DELILLE.

Dans tous les tems, les faveurs du fils de Vénus furent la récompense des héros qui marchent sur les traces de son père. Platon, *dans ses Lois de la Répu-*

blique, Liv. V, page 468, veut que celui qui se sera distingué, à la guerre, par une action d'éclat, ne puisse être refusé de qui que ce soit, lorsqu'il voudra cueillir un baiser, ou solliciter toute autre faveur amoureuse. Les anciens n'imaginaient pas que Jupiter même pût desirer d'autres prix de ses travaux, et c'est sur le sein des plus belles déesses, et souvent des mortelles que ce dieu

« Allait calmer sa foudre et reposer sa gloire. »

DELILLE.

Tous ces exemples confirment et justifient l'opinion de Gall, que le penchant à l'amour s'unit au vrai courage : et quelle plus heureuse alliance pouvait sortir des mains de la nature ! Cette mère prévoyante a sans doute voulu, en formant le guerrier sensible, que la craintive beauté pût attendrir un cœur altier, né peut-être pour le malheur des nations, arrêter avec des chaînes de fleurs l'ambitieux conquérant, et rendre les charmes de la paix et de la liberté aux peuples, toujours trop facilement séduits par les prestiges de la gloire, et regardés comme de vils troupeaux, par l'audacieux que la fortune favorise, et que l'adulation aveugle. Un guerrier insensible est toujours le fléau des crédules humains. Ce peuple, esclave d'un tyran, et maître du monde, qui devait servir d'exemple à la postérité, puisait au moins, dans les riantes allégories d'une religion amoureuse, d'utiles leçons, dont il sut quelquefois profiter.

(*a*) *Bellifera mœnera mavors*
Armipotens regit, in gremium qui sæpè tuum se

(*a*) Belle Déesse, voyez le Dieu puissant qui préside aux

Rejicit, æterno devinctus vulnere amoris,

. . . . . .

Pascit amore avidos inhians in te, Dea, visus,
Eque tuo pendet resupini spiritus ore :
Hunc tu, diva, tuo recubantem corpore sancto
Circumfusa super suaves ex ore loquelas
Funde.

LUCRET. *Liv. I.* v. 33.

(24) Nous taxons les femmes coquettes d'être vaines et légères ; rien n'est souvent plus injuste, et le système de Gall, en assignant des organes particuliers aux défauts que nous attribuons à leur coquetterie, les justifie de nos reproches. Plaire, être préférées, voilà toute leur ambition : eh ! n'est-ce pas celle de tous les hommes ?

On ne cesse de se récrier contre la coquetterie, parce que, dit-on, elle n'émane pas des sens, et qu'elle ne domine pas moins la femme insensible que celle qui ne l'est pas : cette accusation tombe d'elle-même ; en effet, la coquetterie a son principe dans l'organisation, et son développement dans l'éducation, qui augmente l'action progressive de l'organe.

Ce serait une autre erreur que de supposer que la femme coquette n'aime rien ; car l'existence de l'or-

---

combats : blessé pour jamais d'un trait de votre fils, il vient souvent se jeter entre vos bras ; dans le ravissement qui le transporte, il vous dévore de ses regards avides, se repaît d'amour, et aspire le parfum de rose qu'exhale votre bouche. Dans ces momens d'ivresse, où mollement couché sur vos divins appas, il est enlacé dans vos embrassemens, captivez-le avec les chaînes dorées qui coulent de votre bouche.

gane de la ruse n'excluant pas ceux du penchant à la génération et de l'attachement amical, il s'ensuit que la coquette peut éprouver le besoin d'aimer, même un seul être : il y aurait donc de l'absurdité à soutenir une opinion, dont le moindre inconvénient serait de condamner toutes les femmes (car quelle est celle qui n'est pas coquette ?) à ne jamais subir les lois de Vénus.

Peut-être même la coquetterie tourne-t-elle au profit des hommes et des femmes, puisqu'en attirant les empressemens et les hommages de la foule des adorateurs, la coquette réveille l'inquiétude et l'amour de celui qu'elle veut captiver. Soyons de bonne foi : nous courons tous après des faveurs qui nous sont disputées par des rivaux, et, quelque volages que nous soyons dans nos goûts, l'importance que nous mettons à les obtenir, suffirait seule pour nous faire trouver doux et sacrés, des liens qui nous seraient devenus importuns. Voyez cette jeune beauté, qui, toute entière à sa passion, et toujours sensible et caressante, a négligé les prestiges de l'art ; naguères, elle avait encore le pouvoir de nous attendrir et de nous enivrer des plus douces voluptés ; mais le charme a disparu ; elle ne nous inspire plus que le dégoût et l'indifférence. Qu'a-t-elle fait pour être dédaignée ? hélas ! tout son crime a été d'ignorer que, dans les hommes, l'inconstance est la constance au plaisir ; que ce poison qui tue l'amour, est le défaut naturel de tous les êtres ; que la coquetterie de son sexe est la chaîne des amans infidelles, et que, pour toujours plaire, il faut qu'une femme soit variée

comme les saisons, nouvelle comme le retour du printems et de l'automne, séduisante comme la rose qui vient de naître, dont l'éclat nouveau sait appeler l'heureuse main qui doit la cueillir, et fixer, du moins pour un tems, le papillon léger.

On voit tous les jours, m'objectera-ton, une femme froide et sans passions, recevoir indistinctement et sans accorder de préférence, des hommages qui flattent son amour-propre; et, sans examen du motif, on en conclut que c'est ainsi que sont toutes les coquettes. D'abord, avant de résoudre la question, il faudrait être bien sûr de ne pas prendre le change sur cette indifférence, qui, le plus souvent, n'est qu'aparente; d'ailleurs, ce serait confondre deux causes, l'absence d'un organe, c'est-à-dire, d'un besoin, et l'existence d'un autre, et s'écarter entièrement d'une vérité reconnue, que notre caractère n'est jamais le produit d'un principe dominant, mais le résultat de la combinaison de divers penchans, ou organes, positifs ou négatifs, qui se modifient mutuellement. On sentira combien cette réflexion est applicable à une femme hautaine, orgueilleuse, frivole ou galante, qui, toujours dominée par la coquetterie, la modifie par les différentes inclinations qui existent et agissent simultanément en elle.

(25) L'opinion de Gall, qui pense que la pie a l'organe des nombres, est justifiée par le Roi, dans ses *Lettres sur les animaux*, 7 *lettr. pag.* 187. « Parmi les » différentes idées que la nécessité fait acquérir aux » animaux, on ne doit point oublier celles des nom-

» bres. Les bêtes comptent, cela est certain; et quoi-
» que, jusqu'à présent, leur arithmétique paraisse
» assez bornée, peut-être pourrait-on lui donner plus
» d'étendue. Dans les pays où l'on conserve avec soin
» le gibier, on fait la guerre aux pies, parce qu'elles
» enlèvent les œufs et détruisent l'espérance de la
» ponte. On remarque donc assiduement les nids de
» ces oiseaux destructeurs; et, pour anéantir d'un
» coup la famille carnassière, on tâche de tuer la
» mère pendant qu'elle couve. Entre ces mères, il en
» est d'inquiètes qui désertent leur nid, dès que l'on
» approche. Alors on est contraint de faire un affût
» bien couvert, au pied de l'arbre sur lequel est le
» nid, et un homme se place dans l'affût, pour atten-
» dre le retour de la couveuse; mais il attend en vain,
» si la pie qu'il veut surprendre a quelquefois été
» manquée en pareil cas. Elle sait que la foudre va
» sortir de cet antre, où elle a vu entrer un homme.
» Pendant que la tendresse lui tient la vue attachée
» sur son nid, la frayeur l'en éloigne, jusqu'à ce que
» la nuit puisse la dérober au chasseur. Pour tromper
» cet oiseau inquiet, on s'est avisé d'envoyer à l'affût
» deux hommes, dont l'un s'y plaçait et l'autre pas-
» sait; mais la pie compte et se tient toujours éloignée.
» Le lendemain trois y vont, et elle voit encore que
» deux seulement se retirent. Enfin il est nécessaire
» que cinq ou six hommes allant à l'affût, mettent
» son calcul en défaut. La pie qui croit que cette
» collection d'hommes n'a fait que passer, ne tarde
» pas à revenir. Ce phénomène, renouvelé toutes les
» fois qu'il est tenté, doit être mis au rang des phé-

» nomènes les plus ordinaires de la sagacité des ani-
» maux. »

(26) Une remarque importante à faire ici, c'est que l'angle que fait la ligne faciale (ou verticale) de Camper avec sa ligne horizontale, tirée du fond du nez au conduit auditif extérieur, est précisément déterminé par les organes qui se manifestent sur le front; en sorte qu'il se rapproche plus ou moins de l'angle droit, suivant que ces organes sont plus ou moins saillans.

Par exemple, chez un Européen, encore dans l'enfance, dont l'organe de l'observation est fortement prononcé, cet angle est de . . . . . 90 degrés.

Chez un Européen, homme fait, dont cet organe diminue, de 85

Chez un vieil Européen, dont la plupart des organes commencent à disparaître, de 80

Chez un Nègre formé, dont les facultés sont à peine développées, de 70

On observe que le front de tous les animaux est plus ou moins applati, en montant depuis le nez jusques vers le derrière de la tête; d'où il suit que, privé de la partie perpendiculaire, il n'a que la partie horizontale; ce qui donne un angle beaucoup plus aigu que tous ceux dont on vient de parler.

Ainsi cet angle, chez un jeune Ourang-Outan, est de 67

Chez un jeune Mandrille, de 42

Chez

Chez les chiens, de . . . . . 30 à 40
Chez le cheval, de 23
Ainsi de suite en descendant.

Mais les Praxitèles et les Phidias, les Pamphiles et les Apelles, tous les sculpteurs et tous les peintres de l'antiquité, ont donné aux têtes des dieux, des héros et des hommes, auxquels ils ont voulu attacher quelque chose de surnaturel et de divin, des organes frontaux, tellement développés et tellement saillans, que l'angle que forment la ligne faciale et la ligne horizontale, y est de 85 à 100 degrés, et davantage.

Ainsi la Peinture et sa sœur la Sculpture, entrevoyaient déja l'échelle de l'intelligence et de la beauté dans tous les êtres organisés, et suivant leur degré de perfection, elles remontaient jusqu'aux plus parfaits, qu'elles comparaient à ces êtres surnaturels, enfans de l'imagination; c'est un art qu'elles empruntèrent de leur aînée, la Poésie :

« C'est elle qui toujours dans ses riches tableaux
» Unit les dieux à l'homme, et l'homme aux animaux. »

DELILLE, l'H. des Ch.

On pourrait encore, suivant l'auteur de l'*Exposition critique*, le docteur Walter, obtenir des résultats plus exacts, en tirant la ligne horizontale, de la proéminence de l'os de derrière la tête, par-dessus la platte cribleuse, à la crête de l'os cribleux, et la ligne verticale de la plus grande protubérance du front à la *verrue* du nez, surtout si l'on considère l'angle, produit par ces lignes, comme la mesure de la perfection de l'espèce humaine.

(27) Charrette (*a*) fut peu connu et surtout mal jugé, même en France, où trop longtems l'opinion que l'on se formait d'un homme, se réglait moins sur ses actions que sur les idées que l'on avait du parti auquel on le voyait attaché. Il n'est point d'exagération que des écrivains intéressés ou prévenus, n'aient employé pour nous peindre ce facticux, tel qu'ils auraient voulu voir un chef de royalistes; mais l'historien impartial et véridique ne peut le représenter que comme un homme ambitieux et sanguinaire, qui eut plutôt en vue, en embrassant le parti vendéen, de satisfaire ses vices, que de combattre pour ses opinions politiques (*b*). Officier obscur et sans talent, il n'eut longtems dans cette guerre qu'un rôle et une importance secondaires. Beauchamp, Laroche-Jacquelin et d'Elbée, le généralissime du parti, voilà les chefs et les héros de la Vendée.

Charrette était maigre, nerveux et d'une taille peu au dessus de l'ordinaire : il avait le teint jaune, les yeux petits et enfoncés, mais vifs, le front étroit et rejeté en arrière, la bouche cave et le menton saillant; le tempérament bilieux, le caractère cruel, jaloux et vindicatif. Rien n'égalait son excessive présomption, si ce n'est sa profonde ignorance; car il savait à peine écrire, et ne parlait que le langage le

---

(*a*) François-Athanase Charrette de la Contrie, né en 1763 à Couffé, en Bretagne, d'une famille noble.

(*b*) Il partagea les idées de liberté au commencement de la révolution, et se fit nommer chef des gardes nationales sédentaires de son arrondissement.

plus grossier. Lieutenant de marine, retiré et ignoré à l'époque de la révolution, il vivait en hobereau de campagne à sa terre, où il se livrait entièrement à l'exercice de la chasse ; ce qui lui donna cette connaissance topographique du pays, qui lui fut d'un si grand secours pendant la guerre civile, et qui est presque le seul mérite qu'il ait montré : tel fut ce gentilhomme breton, plus célèbre par ses forfaits que par ses armes.

L'insurrection de la Vendée fut l'exécution prématurée d'un plan beaucoup plus vaste, conçu et suivi par le fameux *de la Royrie*, pour soulever la Bretagne, et qui n'eut pas de suite, dans cette province, par la mort de cet ardent et infatigable royaliste. *Delbée*, son confident et son coopérateur, avait jeté dans la Haute-Bretagne et le Poitou les semences d'une révolte, qui ne devait éclater qu'au moment où les gentilshommes bretons leveraient l'étendard ; mais la réquisition de 300 mille hommes, décrétée par la convention nationale, étant venue exalter les têtes, et présenter un prétexte heureux, pour déterminer les habitans des campagnes à prendre les armes, quelques hommes obscurs, tels que Catineau, sacristain; Gaston, perruquier; Stoflet, garde-chasse, formèrent les premiers rassemblemens, s'emparèrent de la petite ville de Beaupreau, et remirent ensuite le commandement aux officiers qui ont figuré depuis dans cette guerre.

Gaston remit son attroupement à Charrette (*a*), qui

(*a*) Stoflet remit ses forces à M. Delbée, qui fut commandant du Haut-Poitou, avant d'être général en chef, et Catineau céda les siennes à M. Beauchamp.

devint dès-lors eommandant du Bas-Poitou et de la partie de la Haute-Bretagne insurgée. La première expédition de ee ehef fut dirigée eontre Maeheeoul, qui tomba en son pouvoir. Charrette fit arrêter environ quatre eents habitans de eette ville, et à défaut de prisons, on les jeta dans des eaves. d'où on les tirait par vingtaines, pour leur faire subir le même genre de mort que les Turcs faisaient éprouver jadis aux Chrétiens : après les avoir enterrés vivans jusqu'au cou, sur la place du palais de justiee, on lançait, à la manière des Bretons, de gros bâtons à travers leurs têtes, que l'on nommait des *quilles humaines* ; et e'est ee que ees barbares appelaient *jouer à la boule.* Voilà les hommes qui défendaient la eause de l'Éternel et du Roi.

Ces horribles boueheries étaient terminées par des aetions de grâees, que l'on rendait à un Dieu de elémenee et de paix, sur eette même place de justice, où l'on avait dressé un autel, sur lequel un prêtre, ou plutôt un nouveau druide, eélébrait la messe, les pieds dans le sang, et les mains élevées vers le eiel, qu'il osait implorer.

Le euré eonstitutionnel de Maeheeoul, homme de probité et de mœurs douees, fut la première vietime. Charrette l'ayant fait conduire dans l'église, lui et sa vieille servante, les fit lier l'un à l'autre, sein eontre sein, bouche eontre bouche, et après qu'on eut déchiré le reeteur par une flagellation sanglante, il ordonna qu'on le soumît à l'opération que subit autrefois son compatriote Abailard (*a*), si célèbre par ses amours

(*a*) Pierre Abailard naquit en 1079, au Palet entre Nantes et Clisson, dans la Haute-Bretagne.

et ses malheurs. Ainsi ce mariage royal exécuté par Charrette, servit de modèle aux mariages républicains, qui furent, dans la suite, ordonnés par l'imbécille et féroce Carrier.

Lorsque, après la mort des trois meilleurs généraux (*a*) des Vendéens, Talmont et d'Autichamp eurent follement entrepris le passage de la Loire; cause principale de la ruine de leur parti, le commandement de la Vendée resta partagé entre Stoflet, Sapineau et Charrette, lesquels agissaient séparément, sans observer de subordination entr'eux, et même souvent sans se communiquer leurs opérations. Ce fut alors que ce dernier, longtems contenu par M. d'Elbée, dont il était envieux, se livra plus que jamais à son penchant homicide. Il avait près de lui un garçon boucher, qui, sous la livrée militaire-royale, faisait l'office de bourreau. Cet exécuteur était habitué à lire les arrêts de mort dans les yeux de son maître : celui-ci mettait toujours dans sa manière d'accueillir les prisonniers, une douceur feinte qui faisait naître l'espérance; mais le signe d'intelligence avait été donné et reçu, et les victimes, à peine sorties de sa présence, étaient impitoyablement égorgées. Charrette n'était pas moins inhumain envers ceux de son parti : *Qu'on le fusille*, était son mot favori, et il suffisait d'être soupçonné d'avoir soustrait à la mort un frère, un pa-

(*a*) D'Elbée, fusillé après la reprise de Noirmoutier; Beauchamp, mort à Ancenis d'une blessure qu'il reçut au passage de la Loire; Laroche-Jacquelain, tué sur le champ de bataille.

rent, un ami, qui avait servi dans les troupes de la République, ou d'avoir refusé de prendre les armes en faveur du Roi, pour perdre la vie sans jugement, sans même être entendu ; car, dans la division de ce despote, on ne connaissait ni lois, ni tribunaux, ni défenseurs : son gouvernement était l'absence de tout ordre de choses, et la présence d'un homme.

Les conférences de la Jonais et de la Mabilais, tenues pendant le mois de floréal, an III, amenèrent un décret de la convention nationale, qui accorda une amnistie générale aux Vendéens, et leur malheureuse contrée respira à l'ombre de l'indulgence. On toléra maintes violations d'une convention secrète, consentie pour rappeler la confiance et la paix dans des cœurs aigris par le malheur. On alla même jusqu'à user de faiblesse envers Charrette, qui continuait de faire des prisonniers, qu'il gardait à Belleville ; mais, à la première nouvelle de la descente à Quiberon, il fit périr 300 de ces malheureux, à coups de massues ; *afin*, disait-il, *d'épargner la poudre*, et c'est ainsi qu'il ressuscita dans son pays la guerre, les proscriptions et les assassinats.

Les causes qui allumèrent cette guerre désastreuse seraient vainement cherchées ailleurs qu'au sein même de la Vendée ; celles qui la propagèrent eurent leur source dans l'insuffisance et l'atrocité des moyens employés pour l'éteindre (*a*). Ce ne fut qu'après la dé-

(*a*) On confond généralement la guerre assez régulière des Vendéens avec le brigandage des Chouans dans la Bretagne : c'est une erreur ; car la Loire, si l'on en excepte l'incursion faite par la colonne Vendéenne qui passa ce fleuve

faite des Anglo-émigrés à Quibéron, que l'Angleterre, qui les avait dévoués et livrés à la mort, transporta quelques débris de cette expédition dans l'île d'Yeu, sur les côtes du Poitou, avec le comte d'Artois, qui retourna bientôt à Londres, n'ayant pas le courage de partager les dangers que bravaient d'infortunés cultivateurs, qui se battaient depuis trois ans pour des princes trop indignes de leur estime et de leur dévouement. On réussit cependant à débarquer, vis-à-vis Challan, quelques milliers de poudre, une centaine de fusils et de sabres, et des uniformes pour deux ou trois cents hommes : faibles ressources que Charrette s'empressa de recueillir, et avec lesquelles il renouvela une guerre qui ne pouvait plus finir qu'avec sa vie. Cependant les habitans, qui avaient commencé à goûter les douceurs de la paix, s'obstinaient à ne plus se rassembler, et le général, réduit à quelques poignées d'hommes sans aveu, parcourait son territoire, en faisant égorger tout ce qui refusait de le suivre. Huit jours avant d'être pris, il fuyait avec eux devant des

---

à Saint-Florent et fut entièrement détruit à Savenai par les généraux Kléber et Marceau, sépara toujours des hommes, qui portaient les armes pour un parti, d'avec des voleurs de grands chemins que l'Angleterre soudoyait. Les chefs des Chouans et des Vendéens n'eurent que très-peu de rapports entr'eux, et longtems même les Chouans furent méprisés par l'armée royale, à un tel point qu'elle dédaigna d'avoir avec eux la moindre relation. La division de tous ces partis n'a servi qu'à leur destruction ; il manquait une tête qui sût rallier tous les esprits.

colonnes mobiles, organisées pour le harceler et le réduire. Un soir, étant arrivé dans les environs de Clisson, il se présenta chez un curé réfractaire, qui lui donna généreusement l'hospitalité; là, il apprend que cet homme a été forcé, la veille, de loger deux soldats républicains, et aussitôt il le fait fusiller avec sa nièce, jeune personne de dix-huit ans.

Charrette, arrêté les armes à la main, à la Chabotière, par l'adjudant-général Travaux, fut jugé et condamné à mort dans la ville de Nantes, par une commission militaire. On doit regretter que son procès n'ait pas été plus solennel; car, outre qu'il eût fourni beaucoup de renseignemens sur cette funeste guerre, il eût encore servi à prouver que ce chef était bien au dessous de sa réputation; que, parmi les hommes de tous les partis, qui ont gouverné et commandé, en ces jours de malheur et de carnage, les plus marquans ne durent leur célébrité qu'à leur ignorante audace et à leurs penchans sanguinaires; que les mêmes moyens de destruction ont été employés par tous les factieux exagérés, quelles que fussent leurs opinions et leurs vues; et qu'enfin c'est aux passions des hommes, et non aux principes républicains ou monarchiques, qu'il faut attribuer tous les maux qui nous ont affligés.

Le Bas-Anjou, où Stoflet commandait dans les derniers tems, n'eut pas à gémir de tant d'horreurs. Ce n'est pas que le fanatisme royal et religieux n'y promenât également ses torches sanglantes, mais il y avait à cette armée des officiers plus instruits et des administrateurs plus éclairés. Stoflet, simple garde-chasse,

était ignorant, mais bon, facile, et toutes les fois qu'il se laissa diriger par les deux frères Martin, ses aides-de-camp, jeunes gens pleins d'honneur et de générosité, il montra qu'on peut allier la justice à l'esprit de parti; mais, pour le malheur de l'humanité, un prêtre avait sur ce chef débonnaire l'ascendant qu'un hypocrite ambitieux exerce toujours sur une âme faible; et c'est cet homme de Dieu qui fit couler, dans sa division, tout le sang qui fut versé hors des batailles. Au passage de la Loire, il prêcha hautement le massacre de quatre à cinq cents prisonniers renfermés, dans l'église de St. Florent, et sans le généreux Bauchamp, qui venait d'être blessé, et n'en ordonna pas moins leur élargissement, ils allaient périr, victimes de sa rage. C'est lui qui fut rédacteur et signataire de la sommation faite à la ville de Nantes, dans laquelle il menaçait, au nom de Dieu et du Roi, de passer les habitans au fil de l'épée, s'ils résistaient. On se rappelle comment ces braves répondirent à cette sainte menace. Cependant Stoflet a été fusillé, et ..... O Justice divine! c'est de toi qu'il faut dire ce que Brutus mourant disait de la vertu!

(28) Cette observation de Gall que l'organe de la génération commence à s'effacer chez les hommes, après leur quarantième année, servira sans doute de leçon à ces vieillards amoureux, qui osent aspirer au premier baiser d'amour de nos belles vierges, quand une faible réminiscence de ce feu qui coula jadis dans leurs veines, vient un instant réchauffer leur débile

existence, et dont la marche lourde et tremblante semble lui faire dire en approchant de la couche nuptiale:

(a) *Fuge suspicari*
Cujus decimum trepidavit ætas
Claudere lustrum

HORACE. *Od. XII.*

Triste présage! plus propre à faire couler qu'à tarir les larmes d'une jeune victime de l'avarice ou de l'orgueil. Comme un tendre bouton qui ne verra pas son sein s'entr'ouvrir, et se colorer de l'incarnat des roses, elle pourra se faner sur sa tige avant l'âge des souvenirs, si son inconsolable mère, vers ses dernières années, jalouse de presser dans ses bras l'image vivante de sa fille chérie, ne laisse enfin deviner que dans cette affreuse détresse,

(b) *Quærendum aliundè foret nervosius illud*
Quod posset zonam solvere virgineam.

CATULLE.

(a) Ne craignez rien d'un homme qui a passé son dixième lustre.

(b) On devrait chercher ailleurs plus de vigueur pour rompre la ceinture virginale. — C'est là certainement le premier et le plus nécessaire devoir du mariage; car, sans cette précieuse blessure, aucune femme ne pourrait concevoir. On ne cite que Marie, de la famille royale de David et de la Tribu de Juda, épouse de Joseph, charpentier à Nazareth, qui fut fécondée et délivrée, sans que cette membrane si délicate fût rompue. C'est un fait gravement détaillé par les Pères de l'église catholique; mais que la physique et l'anatomie n'expliqueront jamais. Il faut avoir la foi robuste d'un vrai chrétien pour le croire.

Que cette observation d'un sage vous apprenne à le devenir, vous dont l'organe génératif se retire et rentre dans le tronc pour ne plus reparaître.

« Vénus, ainsi que Mars, demande la jeunesse. »
DELILLE.

Suspendez donc vos armes, et cessez de convoiter les belles; Bacchus et Minerve vous offrent d'autres jouissances; mais

« Pour *vos* corps dévorés d'un impuissant desir,
» L'himen *n'est qu'un* tourment et non pas un plaisir. »
DELILLE.

L'heureuse audace de la brillante jeunesse a seule le droit de combattre la pudeur alarmée, et d'opposer une violence aimable à ses refus timides. L'homme qui veut brûler de l'encens sur l'autel de l'himen doit se sentir encore des forces créatrices,

« Autrement il succombe, aux plaisirs inhabile,
» Ou d'un père affaibli naît un enfant débile. »
DELILLE.

Les mariages trop disproportionnés par la différence des âges sont aussi une des causes de nos mauvaises mœurs, et sous ce rapport la législation devrait, sans doute, y mettre obstacle. Une jeune femme qui, dans toute la force de son tempérament, n'inspire à son mari sexagénaire que d'impuissans désirs, est bientôt conduite par cet instinct dont la nature accompagne tous nos besoins, à soupçonner qu'il doit exister une différence essentielle entre cette tête chauve que la main du tems sillonna de rides, et la figure, vive,

animée de ce beau jeune homme, dont les regards surtout lui paraissent si éloquens. De ce soupçon au séduisant attrait qui la fait succomber, il n'existe qu'une nuance, et même alors qu'elle n'est pas aperçue, ils sont presque simultanés. Maintenant, quelles barrières opposeront les lois sociales, l'éducation, l'opinion publique à ce desir qui prend le caractère de l'amour, s'exalte par l'imagination, s'augmente par la contrainte, commence par conduire une femme à juger entre ses droits et ceux de sa famille, et finit par l'établir juge des préjugés que l'exemple lui apprend bientôt à braver? Le divorce, me dira-t-on, vient à son secours. Sans doute cette loi est juste, nécessaire et trop de raisons, d'ailleurs étrangères à mon sujet, doivent en faire une des maximes de nos législateurs modernes; mais ne vaudrait-il pas mieux prévenir une des causes de la dissolution des mariages, trop souvent produite par l'insupportable différence d'âge, que d'offrir un remède tardif à la jeune épouse, dont l'inappréciable pudeur sera profanée par les attouchemens impudiques d'un vieillard, sans doute luxurieux, puisqu'il ne sait pas être plus sage? Les lois ne devraient-elles pas concourir, avec les mœurs, à garantir une femme du malheur de succomber à la tentation de faire une infidélité, qu'elle affiche toujours avant que les formes du divorce, si lentes aujourd'hui pour la bouillante jeunesse, lui permettent de s'unir à l'amant qui possède son cœur? Et faut-il que l'institution, qui doit la protéger, la livre en quelque sorte à la délicatesse d'un homme que l'inconstance ou le soupçon, ce fantôme qui rappelle le passé et prédit

l'avenir, peuvent rendre parjure à des sermens prononcés dans un moment de passion ?

(a) *Postquam cupidæ mentis satiata libido est,*
Verba nihil metuere, perjuria curant.

CATULLE.

Ajoutez à tous ces maux, celui plus grand encore d'avoir des enfans de l'amour dont il faut cacher l'époque de la naissance, ce qui peut arriver plusieurs fois, pendant les trois ou quatre années que des contestations suspendent l'acte qui prononce le divorce; car une première faiblesse laisse rarement le courage d'en éviter une seconde. Trop heureuses ces innocentes victimes de nos mœurs et de nos lois, si elles peuvent un jour sans rougir, nommer leur père, et recevoir sans murmures les douces caresses de leur trop tendre mère! Cette question n'est point indigne de nos législateurs, et la constante observation qui la fit naître n'a pu me tromper.

(a) A peine a-t-on assouvi sa passion, qu'on oublie et paroles et sermens.

Fin des Notes.

Explication des chiffres et autres signes de la planche.

La figure 1 est vue de derrière et un peu en dessous.

La figure 2 est vue de profil.

La figure 3 est vue de face.

La figure 4 est vue d'en haut.

La série des numéros depuis 1 à 26 est la même pour les quatre têtes. Les organes doubles sont indiqués par la répétition du même chiffre sur les figures 1, 3 et 4.

1. *Organe* de la force vitale.

2—2. *Organes* du penchant à la copulation, ou force génératrice.

3. *Organe* de la sensibilité physique.

4—4. *Organes* du courage.

5—5. *Organes* de l'attachement amical, sociabilité, fidélité, amour pur.

6. *Organe* de l'amour paternel et filial.

7—7. *Organes* de la ruse, de la coquetterie, etc.

X—X. *Organes* du penchant à voler, et à la fourberie.

8—8. *Organes* de la circonspection.

9. *Organe* de la mémoire des choses.

10—10. *Organes* de la mémoire locale.

11—11. *Organes* de la mémoire des mots et des noms ou mémoire nominale.

12—12. *Organes* de la mémoire des langues.

13—13. *Organes* de la mémoire des nombres.

14—14. *Organes* de la mémoire des physionomies.

15—15. *Organes* de la mémoire des tons ou de la musique.

16—16. *Organes* de la peinture.

17—17. *Organes* des arts mécaniques.

18. *Organe* de l'observation.

19. *Organe* de l'esprit.

—. *Organes* du Witz.

20. *Organe* de la bonté.

21—21. *Organes* de la libéralité

22. *Organe* de l'imagination, religiosophie, etc.

23. *Organe* de la fermeté et de la persévérance.

24. *Organe* de l'ambition, de la hauteur, de l'orgueil, etc.

25. *Organe* de l'amour du vrai.

26—26. *Organes* du meurtre.

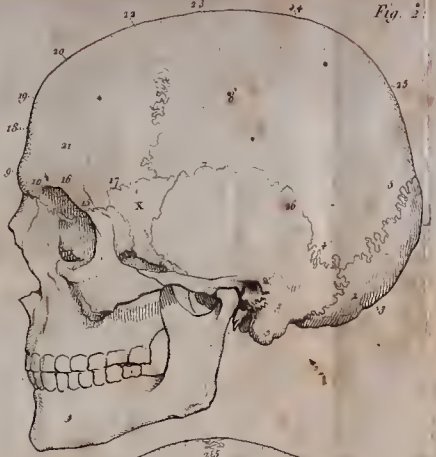

Fig. 2.

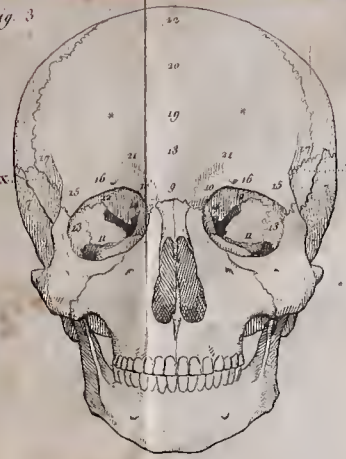

Fig. 3

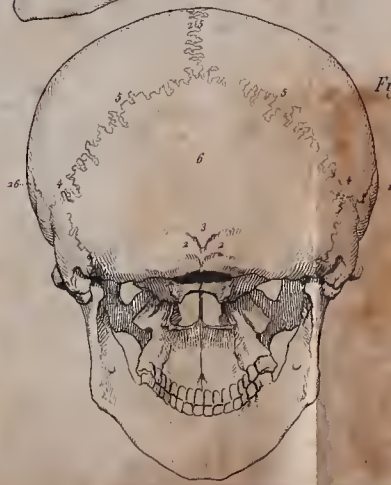

Fig. 1

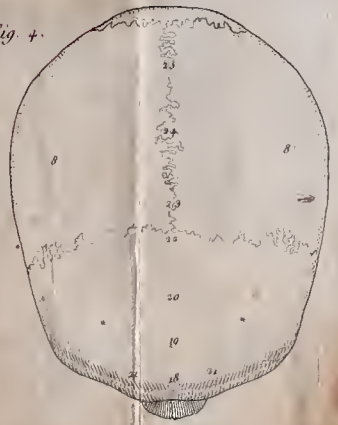

Fig. 4.

Dessiné et Gravé par Gounod